



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

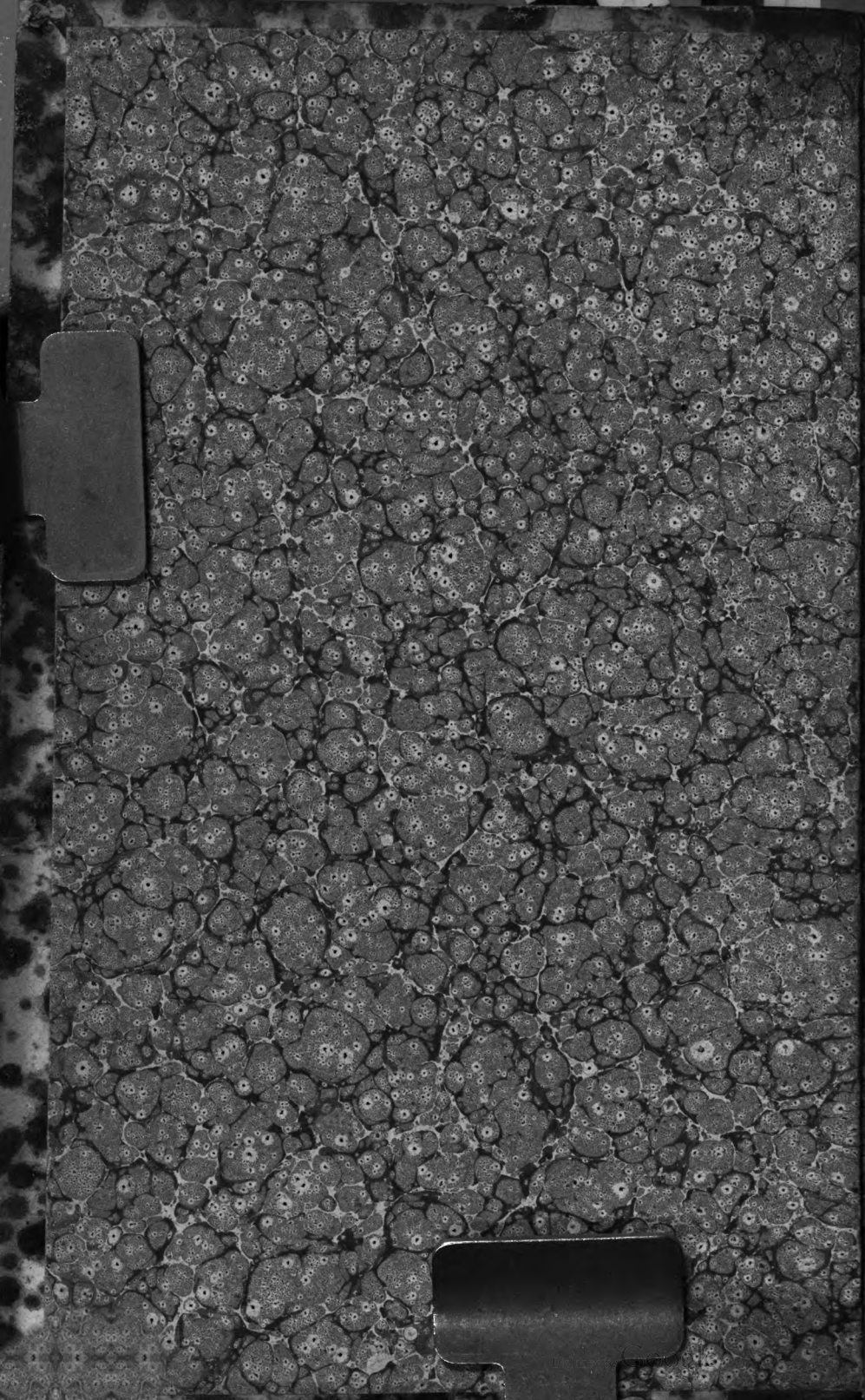
Nous vous demandons également de:

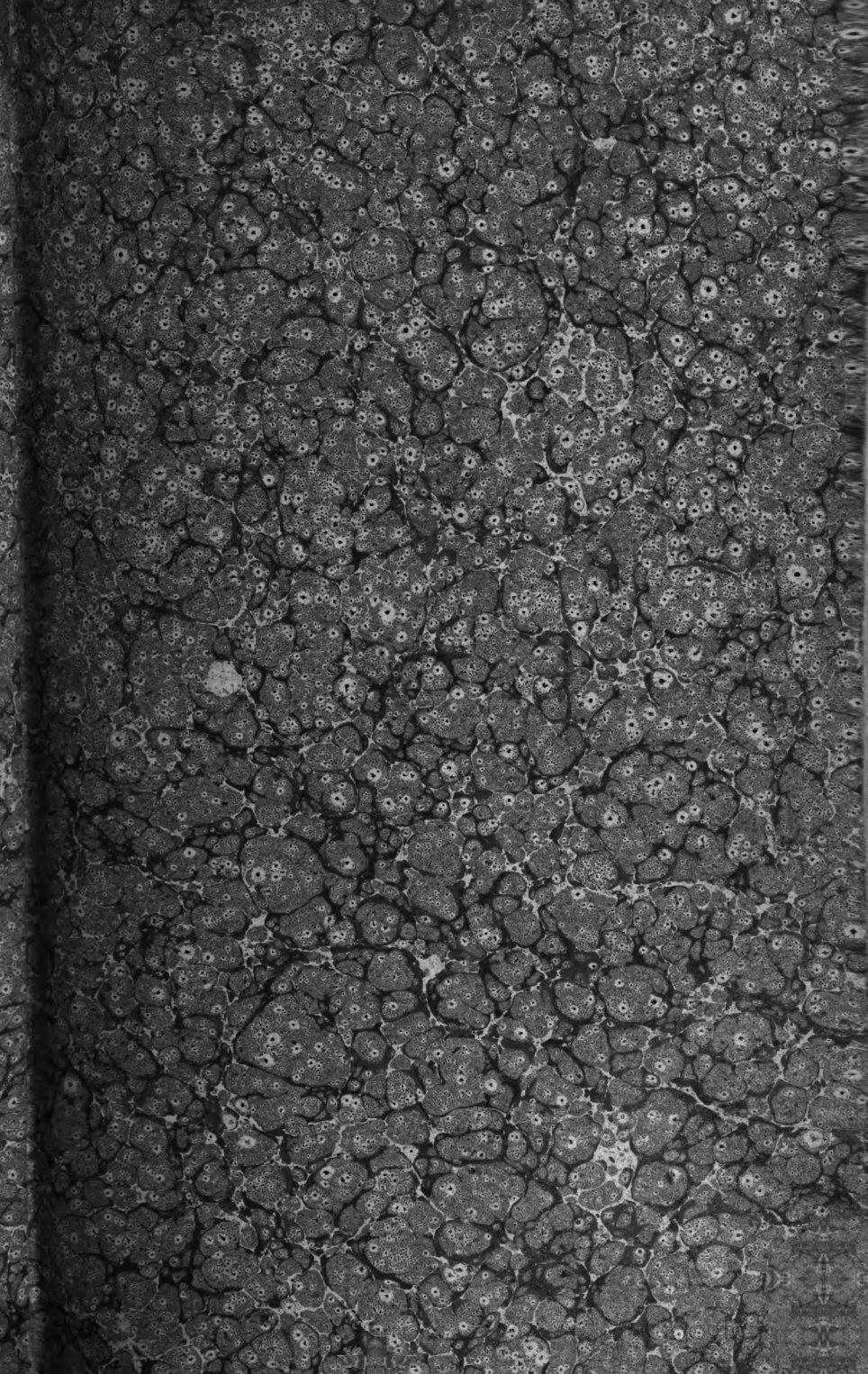
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







LE LIVRE ROSE.

II.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
RUE D'ERFURTH, N° 1.

PA
1276
G53
L5
1834
v.2

LE

LIVRE ROSE,

RÉCITS ET CAUSERIES

DE JEUNES FEMMES.



TOME DEUXIÈME.

PARIS.

URBAIN CANEL,
104, RUE DU BAC.

ADOLPHE GUYOT,
18, PLACE DU LOUVRE.

M DCCC XXXIV.

TROIS JOURNÉES D'UNE FEMME LÉGÈRE.

TROIS JOURNÉES D'UNE FEMME LÉGÈRE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

« Oh! pour le coup, c'est lui qui a sonné, » dit avec l'accent d'une malicieuse gâté une jeune et folâtre enfant de dix-huit ans au plus. Et en prononçant ces mots, qu'elle adressait à une de ses amies, dont l'âge ne paraissait pas de beaucoup supérieur au sien, elle se précipitait vers un cabinet, qui bientôt ne laissa plus voir par sa porte entre-baillée qu'une partie de sa joyeuse figure. Puis elle ajouta, toujours en se tenant prête à fermer cette porte au moindre bruit de pas :

« En vérité, ce sera charmant, ma chère Emeline,

charmant!... surtout pour toi : car moi, j'en vais être réduite à entendre sans parler, sans voir, sans être vue, tandis que toi!... O mon Dieu, quand serai-je donc aussi mariée, pour jouir de ce privilège de traiter tous les genres de conversation, et sans qu'on en médise?... Allons, continua-t-elle, on vient de lui ouvrir, il va monter; soutiens bien ton rôle, Emeline, et nous rirons! oh! nous rirons beaucoup!

— Oui, ma chère Caroline, répondit celle-ci; mais ne laisse pas les choses se pousser trop loin. Ce n'est pas des charmes de cette espèce de magot que j'ai peur au moins; c'est sa colère que je redoute.

— Sa colère!... Mais pas du tout, il faudra bien qu'il ait l'air de rire aussi du fait, reprit la première interlocutrice. Il aurait même grand tort de ne nous en pas remercier; car c'est un sujet que nous lui donnons pour son prochain roman. D'ailleurs, je te promets de faire mon entrée, aussitôt qu'il fera sa déclaration. Je veux le surprendre un genou à terre, et disant : « Je vous aime, je vous adore!... » Oh! cela va être délicieux! Une déclaration! Je vais entendre une déclaration! »

Elle achevait à peine ces dernières paroles, qu'au bruit des pas qui se firent entendre sur les marches de l'escalier, elle s'enferma précipitamment dans le cabinet, laissant sa compagne seule dans sa chambre, et

toute préoccupée de mener à joyeuse fin leur projet commun.

Emeline, passant négligemment sa main potelée dans les frisures crépées de ses cheveux châtain - clair, se jeta comme avec abandon sur une causeuse, et, avec un demi-sourire de piquante curiosité que ses lèvres ne pouvaient comprimer, elle posa comme une personne qui appelle à son aide du naturel et du sérieux à la fois.

Madame Dalbon (c'était le nom d'épouse d'Emeline) avait à peine préparé de la sorte la réception du visiteur qu'elle attendait, qu'une soubrette, à l'œil intelligent et malin, ouvrit la porte de la chambre, et annonça M. Alphonse La Fresnaie.

C'était lui, c'était en effet le patient contre lequel nos deux jeunes folles avaient conspiré. A n'en juger que par sa physionomie extérieure et sa construction avortée, madame Dalbon l'avait en vérité bien défini par l'expression de magot qu'elle avait employée en parlant de lui. Une taille courte sur de longues et menues jambes, des épaules plus que hautes, un visage amaigri et déprimé qui laissait une libre saillie aux pommettes de ses joues; des lèvres inégalement relevées vers leurs extrémités et qui trahissaient les caustiques habitudes de son esprit; des cheveux d'un blond plus qu'ardent : voilà quelle conformation peu sédui-

sante offrait aux regards d'une femme ce disgracieux personnage, qui, du reste, cachait de la jeunesse sous ses rides amassées avant le temps, et de ses yeux mal assurés dans leur orbite lançait parfois d'étincelans rayons.

Après les politesses d'usage, la conversation s'engagea sur la littérature que ce jeune homme cultivait en âme passionnée, et, de la littérature, madame Dalbon fit tourner le dé vers le but auquel elle en voulait venir, vers l'amour, cet éternel sujet d'entretien de toutes les femmes, même de celles qui n'ont pas un cœur pour aimer.

« A votre âge n'avoir pas encore connu l'amour! mais savez-vous, dit Émeline, que vous êtes le premier homme qui m'ayez fait un tel aveu? »

— C'est une amère satire que vous m'adressez là, madame, répondit Alphonse, en soulevant malgré lui sa paupière vers une glace qui se trouvait devant ses yeux.

— Je ne vous comprends pas, » reprit en dissimulant la jeune femme.

Et, glissant rapidement sur la réflexion de son interlocuteur, elle ajouta toujours en s'étudiant à maltriser son sourire :

« Je vous tiendrai pour un artiste incomplet, tant que vous n'aurez pas connu cette passion sans laquelle il n'y en a pas d'autres : l'amour.

— Ah! voilà bien les femmes! répondit sérieusement La Fresnaie. Vous croyez qu'il n'y a pas d'autre véritable

passion que celle-ci, d'autres joies, d'autres douleurs que celles qui en dérivent!... Erreur! Cette épreuve-là, c'est la dernière. Quand le ciel nous a fatigués de maux de toutes sortes, s'il nous rend un peu de calme après la tempête, c'est seulement pour nous permettre de reprendre haleine. Nous pensions qu'il avait épuisé sur nous tous les genres de tortures : il nous en réservait un encore : cet amour dont vous parlez; et il arrive souvent que de ce dernier coup, il nous brise.

— Je ne sache guère de femmes, répondit madame Dalbon, qui ne donnassent leur existence pour en juger par elles-mêmes.

— Prenez-y garde, madame.

— Mais, dites-moi, comment se fait-il qu'avec votre âme ardente, vous n'avez pas encore éprouvé une passion aussi commune que l'est celle-ci?

— Commune!... je le nie. Beaucoup disent la connaître qui ne s'en doutent même pas; à moins que l'on n'appelle amour cette fantaisie qui naît et passe dans le mirage de fleurs et de plumes d'un concert ou d'un bal, fantaisie passagère qui vous fait dire négligemment : « Je voudrais, » mais rarement : « Je veux! » Je veux! expression intime d'un amour énergique qui ne connaît pas d'obstacles invincibles; car l'amour est absolu. Il y a bien encore quelque chose entre cet amour-là et l'amitié, quelque chose de moins que cette

dernière et de plus que la sensualité; mais un sixième sens me révèle que ce n'est point le sentiment profond que peu d'hommes sérieusement sont appelés à éprouver. Pour moi, j'ai puisé dans la volupté ce qui approche le plus de l'amour; j'ai connu toute la volupté, toute, moins ce mélange indicible, qui vous unit, âme et regard, à l'objet aimé, qui fait qu'on se voit soi-même dans l'objet aimé, qu'on ne voit rien au-delà, que l'on oublie pour lui le reste de la terre.

— Vous l'avez deviné, du moins, pour l'avoir peint si souvent dans vos ouvrages, et pour le décrire comme vous venez de le faire tout-à-l'heure encore.

— Oui, j'ai deviné peut-être : c'est comme cela que l'on écrit.

— En vérité, vous êtes des êtres inexplicables, vous autres gens de lettres. Si l'on ouvre vos livres, vous êtes tout délire et passion. On se dit : « Je voudrais bien connaître l'auteur de ce passage brûlant. Qu'il doit inspirer..... d'intérêt! Un hasard amène le coupable devant vous; on ferme le livre. C'était sentiment ou folie : ce n'est plus qu'observation et calcul. C'est sans doute que les passions se confondent pour vous dans une seule : celle de la gloire.

— Dites plutôt qu'il n'a manqué que l'occasion pour les développer toutes, et l'une après l'autre, en nous.

— Toutes, dites-vous?

— Toutes, madame : moins celles, peut-être, que le point d'honneur entrave. Impressionnables comme nous le sommes naturellement, nous nous laissons dominer par les circonstances ; et puisque j'en suis à la franchise et aux aveux : parfois les plus élevés des hommes, il nous advient souvent de tomber au-dessous des plus petits. Traqués par l'ironie et honteux à nos débuts, ployés par la misère, nous sommes contraints de nous ravaler si bas, que le rouge nous en monte au front quand l'isolement et la réflexion nous tiennent posés sur nous-mêmes, et nous nous détournons de peur de voir clair dans notre âme. Heureux quand on n'en a pas pour la vie de ces tracasseries de jeunesse, quand elles ne vous ont pas débordé jusque là qu'on n'en peut plus sortir, et qu'on en reste à tout jamais flétri. Plus tard, lorsque la richesse et la réputation nous ont enfin souri, l'orgueil nous hausse la tête plus que le cœur, et, sans oser nous l'avouer, nous sommes plus occupés à renverser ceux qui montent après nous qu'à monter nous-mêmes encore. Tel qui peint le ridicule, n'a pas besoin d'aller chercher hors de soi son modèle. Je ne sache en effet rien d'aussi ridicule qu'un homme d'esprit que le hasard a placé dans une fausse position. Pour le vice, quand il nous saisit, c'est comme cette fièvre qui travaille d'autant plus forte et plus tenace, qu'elle s'est atta-

quée à des corps plus vigoureux. Quiconque nous voit de près dit : « Ce n'est que cela ? »

— Peut-être est-ce vrai, quand on vous voit pour la première fois; mais, à la longue, le charme renaît. Il renaît avec l'abandon, avec les confidences, lorsqu'on est assez favorisé pour obtenir de vous qu'on lise dans vos cœurs comme dans vos écrits..... Tenez, vous ne m'avez jamais paru plus intéressant que depuis le récit que vous m'avez fait de vos aventures. Je me les rappelle jusqu'aux moindres détails. Pour ne pas vous céder en franchise, je consens à présent à dire que ce qui m'a frappé le plus, c'est cette continue abnégation d'amour.

— Ce n'est pas certainement de ma part un reproche, madame; mais je savais bien que vous y reviendriez.

— Ce que vous me dites là ressemble presque à de l'amour-propre. A votre tour, prenez garde!

— Je ne vous comprends pas, madame.

— Qu'est-ce que j'ai donc dit?..... Ah! je vous parlais de vos aventures..... et de cette abnégation..... Il faut avouer que la femme qui fera votre conquête sera bienheureusement douée. Et comme vous l'aimerez celle-là, n'est-ce pas?

— Le ciel me préserve de la connaître, car j'en mourrais; qu'il me laisse ma vie changeante, où je n'ai que des fantaisies de quelques mois au plus, des

caprices qui se brisent sans déchirer le cœur, si futiles, qu'après eux reste encore une sorte d'amitié. La femme que j'aurais aimée d'amour, et avec laquelle il me faudrait rompre, je la détesterais de toute ma haine, de tout mon fiel, et, je le répète, j'en mourrais.

— Dût la mort s'ensuivre pour tous deux, que de femmes voudraient de cet amour-là, monsieur!

— Eh bien! moi, si j'étais femme, je n'en voudrais assurément pas. Il n'est rien d'aussi funeste au monde que cet amour grave et sentimental qui ne vous laisse pas dans le cœur un peu de place pour vos amis, et qui vous ravit la gaité au profit de je ne sais quelle tristesse que l'on nomme poétique et douce. Est-ce que vous ne vous moquez pas au fond, madame, de cette élégie perpétuelle? Est-ce que vous, par exemple, madame, vous ne vous trouvez pas plus heureuse avec un mari jeune, beau cavalier comme l'est le vôtre, qui vous aime sans frénésie, il est vrai, mais assez cependant pour ne vous point donner de soupçons, pour vous retrouver avec plaisir quand il vous a quittée quelques heures? Est-ce que vous ne vous trouvez pas cent fois plus heureuse avec lui, que si vous aviez affaire à un de ces rêveurs passionnés dont la jalousie ferait votre tyran?

— D'abord, monsieur, je hais les maris qui ne sont pas jaloux. La jalousie est la preuve que l'on est aimée.

Toute femme n'obtient pas que l'on soit jaloux d'elle ; il faut qu'elle en vaille la peine ; il faut qu'elle soit belle ou qu'elle possède un esprit hors de ligne. Je paierais cher pour que mon mari perdît de sa froide légèreté, pour qu'il eût quelque chose de ce que vous redoutez si fort.... Comme vous me regardez, monsieur ! Est-ce que j'aurais commis, sans le vouloir, une inconséquence?... Vous me la pardonneriez, n'est-ce pas ? »

Le regard du jeune homme se tint un moment arrêté sur celui de son interlocutrice ; mais à la question qu'elle venait de faire, il l'avait aussitôt baissé avec une sorte d'embarras et de pudeur ; au pardon qu'elle avait sollicité de lui, il avait assez gauchement répondu ; ou plutôt je crois qu'il n'avait pas répondu du tout. Il semblait abîmé dans la réflexion, et cherchait à s'expliquer le sens des paroles qu'il avait entendues.

Il se fit de part et d'autre une pause longue et silencieuse.

Ce fut la jeune femme qui se chargea de la briser.

« Si nous lisions des vers, dit-elle avec une apparente négligence.... J'aime beaucoup la poésie, comme vous savez.... depuis que vous me l'avez fait aimer.... En vérité, ceux qui se mêlent de critiquer Racine connaissent bien mal le cœur humain.... Ne pas aimer *Phèdre*, par exemple ! Oh ! moi, j'aime *Phèdre* par

dessus tout... Vous qui lisez avec tant d'âme, lisez-moi donc cette scène... ou plutôt non, approchez-vous de moi, nous lirons tous deux. Je serai Phèdre. Vous me répondrez : vous serez Hippolyte, le farouche Hippolyte, » ajouta-t-elle avec une voix qui prenait à dessein l'air d'un gracieux reproche.

« Mais c'est une moquerie, » pensa d'abord Alphonse à part lui. Et puis il se dit qu'il en était peut-être autrement, que peut-être les qualités du physique étaient pour cette femme d'un faible poids dans la balance, comparées à celles de l'âme. Un instant il espérait que l'ardente passion qui dévorait tout son être pouvait avoir enfin un point de contact sur la terre, et qu'il avait pu inspirer à un cœur de femme, sinon de l'amour, du moins une pitié céleste, un intérêt profond qui approchait de ce sentiment. Il résolut donc de poursuivre, d'une façon ou d'autre, cette apparence inattendue de bonne fortune, à laquelle sa tournure et son visage l'avaient si peu accoutumé.

« J'y consens, puisque vous le désirez, madame, je serai Hippolyte ; mais, vous me le permettrez, ajouta-t-il avec l'accent d'une galanterie assez mal approprié à sa lourde physionomie, je serai Hippolyte un peu moins farouche, et, si j'en avais le droit, un peu moins cruel que celui de Racine. »

Madame Dalbon sourit à cette légère déclaration ;

mais il eût été difficile de deviner quelle était au fond sa pensée.

« Gardez le livre à vous seule, continua La Fresnaie ; quant à moi, j'ai mon rôle dans ma mémoire. »

Avant d'arriver à la scène où Phèdre dévoile son coupable amour au fils de son époux, ils récitèrent ensemble celle qui se passe entre Aricie et Hippolyte.

Madame Dalbon, se laissant entraîner par la croissante chaleur du personnage qu'elle avait en face, mit dans tous ses gestes et dans toutes ses paroles un extérieur de vérité, qui doublait encore le naturel électrique et passionné qu'Alphonse jetait dans son débit ; et l'énergie avec laquelle il prononça ces vers :

Puisque j'ai commencé de rompre le silence,
Madame, il faut poursuivre. Il faut vous informer
D'un secret que mon cœur ne peut plus renfermer,

fit courir subitement un étrange frisson sur toute la personne d'Emeline, qui, voulant donner un démenti au sentiment nouveau qui la saisissait à son insu, et qu'elle ne comprenait pas, se fit un point d'honneur et d'amour-propre de tenir bon jusqu'au bout, et de renverser au besoin son adversaire sur la brèche. D'ailleurs, elle ne le trouvait pas bien redoutable encore, quoiqu'elle commençât à s'avouer que la passion quelquefois peut réellement occuper avec avantage la place de la beauté.

Elle rouvrit donc le livre qu'elle avait presque laissé fuir de ses mains.

Pour Caroline, toujours renfermée dans le cabinet voisin, elle se tenait immobile, et maîtrisait sa respiration, de peur qu'Alphonse ne soupçonnât la présence d'un tiers, de peur aussi de perdre une syllabe de la conversation dans laquelle était engagée son amie, d'une manière qui lui semblait de plus en plus joyeuse et piquante, à elle, dont les regards ne pouvaient arriver jusqu'aux mouvemens magnétiques des interlocuteurs. Elle eût donné tout au monde pour contempler l'œil oblique de La Fresnaie, quand Émeline récita ces vers :

J'ai languï, j'ai séché dans les feux, dans les larmes :
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader....
Si tes yeux, un moment, pouvaient me regarder.

La position lui semblait de plus en plus plaisante, et elle attendait avec délices le moment d'éclater. Depuis quelques minutes madame Dalbon trainait, agitait son fauteuil sur le parquet, comme pour avertir Caroline qu'il était l'heure de se montrer, et de la tirer d'embaras; mais la malicieuse jeune fille ne trouvait pas encore que les choses en fussent venues au gré de son caprice, et que la déclaration eût encore été assez nettement formulée. Enfin le moment arriva.

Dans l'excès de son entraînement poétique, Alphonse

se laissa glisser de son fauteuil aux pieds d'Émeline et déposa sur sa main un baiser de feu. Madame Dalbon avait elle-même alimenté le foyer, mais elle n'avait osé encore s'attendre à cet aveu sans détours; sa poitrine en fut oppressée, sa bouche en demeura muette, et des larmes la gagnèrent malgré elle; larmes tardives et inutiles, qui contrastèrent étrangement avec le cri perçant de gâté que jeta Caroline en sortant tout-à-coup de sa cachette.

La Fresnaie était encore aux pieds de madame Dalbon, qui ressemblait à une accusée demandant grâce et pitié pour une folie de jeunesse.

La Fresnaie, surpris et presque épouvanté, comme s'il eût craint un instant l'entrée du mari d'Émeline, lança vers elle et son amie un regard de dédaigneuse indignation. Mais ne doutant plus de l'effet que ses paroles, à défaut de son visage, avaient produit sur madame Dalbon, il se retira morne et silencieux, jurant dans son cœur ulcéré de se venger sur elle et sur son amie de cet infâme sarcasme adressé sans doute à son malheur.

« Ah! voilà donc les femmes, se dit-il en lui-même, elles vous harcèlent du regard et de la voix; et quand vous prenez de l'audace en raison des encouragemens qu'elles vous prodiguent, elles tentent de vous briser d'un long éclat de rire. Mais, non pas, non pas! il faut

leur démontrer qu'on n'insulte pas ainsi à un cœur qui se sent et se respecte. Honte à qui recule devant ce rire de folle ou de démon ! Il faut que vous la domniez à votre tour de toute votre puissance, cette femme qui croit que l'on se joue avec des passions d'homme comme avec un hochet d'enfant. Il faut que, les cheveux épars, elle languisse à vos genoux, dans vos bras, cette insensée qui vous raillait si bien ; et quand elle aura failli, si vous ne la méprisez pas, il faut qu'elle sache du moins que, quiconque ne fuit pas l'heure de faillir, faillira, quel que soit le maître, épouvantable ou beau ! Puis il sera temps d'avoir pitié ; car ces yeux naguère si hardis n'oseront plus se lever, car deux ruisseaux de larmes viendront voiler ces lèvres naguère insultantes et rieuses !

En proie à ces réflexions qui volcanisaient son âme, Alphonse courut chez lui d'un pas rapide, et quand il fut arrivé, il se jeta sur son lit avec une espèce de frénétique convulsion, passant et repassant dans sa tête mille projets de vengeance.

DEUXIÈME JOURNÉE.

Le lendemain, je ne dis pas quand il se réveilla, mais quand il eut enfin attiédi son imagination à la lenteur de l'horloge dont son oreille avait pu compter jusqu'aux moindres tintemens, Alphonse remua dans son cerveau un projet de vengeance qui, pour avoir une violence moins apparente, n'en devait pas être moins terrible dans ses effets. Après avoir un moment peut-être rêvé la mort, l'assassinat physique, il s'était arrêté à l'assassinat mental, comme étant plus sûr et moins dangereux pour l'exécuteur; et après encore s'être pris

à sourire à ce misérable code humain qui mène à l'échafaud celui qui tue la pensée par le corps, et n'a pas même de flétrissure d'un jour pour qui tue le corps par la pensée, il écrivit à froid et avec un calcul presque géométrique la lettre suivante, qu'il conçut à l'aide de souvenirs à demi usés dans son cœur :

« Madame,

» Ah! par grâce, dites-le-moi, que vous avais-je donc fait, à vous et à votre amie, pour que je me sois vu ainsi traité par vous comme un enfant qu'on méprise, comme un idiot qui ne comprend pas, comme un pauvre fou que les passans se montrent du doigt avec un rire affreux que le cœur désavoue.... N'est-ce pas? qu'il désavoue?... Que vous avais-je donc fait, à vous surtout, madame, si ce n'est d'avoir reculé à vingt reprisés devant le sentiment que votre présence m'avait toujours su inspirer, d'avoir tenté de le refouler en moi-même par l'idée déchirante de mon indignité physique, si ce n'est de m'être étudié à détruire les raisonnemens perfides que vous adressiez à mon âme impressionnable, pour l'enflammer d'abord, et vous donner ensuite, comme un spectacle, le plaisir de la torturer? Car, vous ne le savez que trop à présent, madame, quand je vous parlais de l'amour comme d'une

passion qui m'était inconnue, je mentais, je mentais; et le frissonnement nerveux de mon corps, et les épaisses gouttes de sueur qui roulaient sur mon front vous disaient assez que mon cœur n'était pas complice de mes lèvres. Ah! madame, j'en suis certain, j'en ai pour garant l'angélique douceur de vos yeux, qui sans doute sont le reflet de votre âme, si vous aviez pu deviner ce qui s'agitait en moi de céleste et pur amour, d'amour qui n'implorait qu'un regard, qui se fût embelli, satisfait d'un sourire, enivré d'une larme, n'eût-elle été que de pitié, non, jamais vous ne vous fussiez fait un jeu d'insulter à mon malheur par un aussi poignant et injuste sarcasme. Est-ce donc ma faute à moi si Dieu inflige aux uns la difformité de l'âme, aux autres la difformité du corps, et s'il m'a jeté parmi ceux-ci, moi qui pourtant suis tout sentiment et poésie, moi qui comprends de l'amour jusqu'au silence plein de pensées que lui fait son extase, jusqu'au regard plein de langueur qui lui donne une éloquence inconnue et supérieure à celle des plus sublimes sons; moi qui sais de l'amour jusqu'aux pleurs dont il se voile. Et ce n'était pas assez, mon Dieu! que moi, pauvre poète, tout rêve et tout délire, je me fusse dix ans appris à n'aimer, à n'adorer les femmes que par la pensée, ces femmes que je voyais passer devant mes yeux ardents comme une fantastique illusion, comme un ciel qui ne

s'était pas levé pour moi ! Il fallait qu'il s'en trouvât une parmi elles, une que j'avais rêvée plus belle, plus ange que les autres, et que celle-là même, sur les mains de qui j'aurais voulu déposer mes pleurs à mon dernier soupir, plaçât devant moi l'ironie comme un miroir désespérant, qui bientôt, et c'est mon reste de consolation, n'aura plus à refléter qu'une image de mort. Madame, avant que ce jour arrive, qui ne sera pas loin, laissez-moi vous entendre une fois encore, une fois encore que j'entende votre voix, une seule fois!..., et que ce soit pour emporter dans la tombe le témoignage de votre tardive pitié; de votre pitié, madame, car je sens que je n'ai droit à rien de plus. Et vous ne me la refuserez pas : car, dès hier, j'ai cru voir que votre physionomie céleste trahissait un regret à l'heure où vos paroles et vos dédains m'accablaient, me donnaient le coup fatal, le coup de mort... oui, le coup de mort : car vous m'aurez tué.

» ALPHONSE LA FRESNAIE, »

Il ajouta en forme de *post-scriptum* :

« Je sais que votre mari est absent. Présent, je ne le redouterais pas, madame; je ne craindrais pas qu'il fût témoin de ma prière, surtout s'il connaissait votre action. Il ne m'en voudrait pas, car je lui serais peu dangereux. Je suivrai donc, sans scrupule aucun, ma

lettre, à une heure près. A onze heures, je serai devant vous si vous me le permettez, et déjà mon espérance se tourne vers le seuil de votre porte, mais comme celle d'un mourant se tourne vers le prêtre qui se place, pour consoler, entre l'agonie et le cercueil. »

Cette lettre ainsi arrangée, Alphonse la remit à l'instant même entre les mains d'un porteur ; et puis, revenant à son secrétaire, il chercha et trouva à grand'peine, dans une liasse de manuscrits depuis long-temps mis au rebut, une de ces pièces de vers telles qu'il en jaillit d'un premier élan poétique, à la sortie du collège, quand les passions se pressent dans l'âme qui s'ouvre à elles toute fraîche et neuve encore, quand on n'est pas encore soumis à l'arithmétique de l'existence, en un mot, quand on possède encore un cœur tout entier ; car plus tard on n'en a plus que l'écorce ridée comme un vieux tronc sans sève. Ce qu'il avait jadis composé avec transport et frénésie, il le marmotta maintes fois de ses lèvres, et quand il l'eut gravé dans sa mémoire absolument comme un enfant fait de sa leçon, il se jeta de nouveau sur son lit, le regard tendu sur l'aiguille de sa pendule, avec l'impatience d'un meurtrier qui épie l'heure où va passer sa victime.

De son côté aussi, madame Dalbon avait pu nombrer les minutes et les secondes durant une longue nuit :

car ses paupières ne s'étaient parfois fermées un instant que pour se rouvrir incessamment et plus brûlantes que jamais ; et dans l'inquiétude qu'elle avait ressentie par toute son âme, par tous ses membres, elle s'était à plusieurs reprises jetée à bas de son lit en désordre, pour aller, de son haleine desséchée, humer par la fenêtre la fraîcheur de l'air nocturne ; et souvent, et avec délices, elle avait présenté son front suant la fièvre à la rosée qui mouillait les dalles de son balcon.

Quand le jour fut enfin revenu, chaque pas, chaque bourdonnement de voix tremblait dans sa poitrine, et ses oreilles qui tintaient comme celles d'un homme effrayé à l'approche du canon, la remplissaient de sons étranges, qui pourtant n'étaient pas une réalité.

Lorsqu'on lui apporta la lettre, elle se dressa sur son séant, la prit d'une main agitée, et en leva le cachet avec le pressentiment du malheur.

La lettre avidement parcourue des yeux, madame Dalbon essuya de ses doigts une larme qui vint à trembler au bord de sa paupière. Puis elle sonna sa femme de chambre.

Charlotte arriva.

« Qu'a donc madame ? » fut la première question de celle-ci.

En effet, Emeline avait le visage pâle, défait, et ça et là marqueté de couleurs malades.

« J'ai froid ; oh ! j'ai bien froid, Charlotte, répondit-elle ; jette sur moi cet édredon que tout-à-l'heure encore je ne pouvais supporter. »

Charlotte n'avait pas plus tôt fait ce qu'on lui demandait, que sa maîtresse ajouta :

« Mais, mon Dieu ! je ne sais ce que j'éprouve, je ne sais ce que je veux ; voilà que j'étouffe maintenant, je brûle !... Charlotte, ouvre cette fenêtre, retire ces couvertures qui me pèsent. »

Et en disant cela, madame Dalbon les poussait une à une en bas de son lit.

« C'était réellement une infamie, un crime, continua Émeline à part elle, et certainement j'en aurai pitié. Il n'est pas défendu d'avoir pitié, n'est-ce pas, Charlotte, dit-elle d'une voix mourante...., et surtout de quelqu'un qu'on a humilié ?

— C'est même un devoir que la pitié, dans ce cas, répondit Charlotte, qui ne voyait pas clair encore dans l'âme de sa maîtresse.

— Oui, tu as raison, un devoir ; c'est un devoir, reprit madame Dalbon. C'est pourquoi tu ne refuseras pas ma porte à ce pauvre M. La Fresnaie quand il s'y présentera, et je crois que cela ne va pas tarder. Donne-moi cette robe, aide-moi promptement à m'habiller, car je l'attends d'un instant à l'autre, et je lui permets du fond de mon cœur de venir recevoir réparation de

la scène insultante qui le rend si malheureux depuis hier.

— Mais ayez bien soin de vous en tenir à la pitié, madame, dit Charlotte en agraffant la robe d'Émeline.

— Et que voudrais-tu qu'on éprouvât de plus pour M. Alphonse? demanda cette dernière avec un demi-sourire.

— Eh!... madame, on ne sait pas, c'est un si grand caprice que l'amour!

— Ah! de l'amour! fi donc! quel mot prononces-tu là, Charlotte? répliqua Émeline. Est-ce que je pourrais aimer une autre personne que mon mari? D'ailleurs mon mari est bien, très-bien, quoique un peu froid; et ce M. Alphonse est si laid! N'est-ce pas, qu'il est affreusement laid, Charlotte? continua-t-elle, avec des yeux qui démentaient ses paroles et semblaient demander grâce pour lui.

— C'est selon, madame, répondit la femme de chambre, qui commençait à plonger dans le cœur d'Émeline.

— Tu ne le trouves donc pas mal, toi?

— Oh! pour moi, madame, j'aimerais mieux votre mari.

— Et cela fait honneur à ton bon goût, Charlotte.....

Pourtant M. Dalbon a moins d'esprit, beaucoup moins d'esprit que M. Alphonse... Mais je perds la tête, qu'est-ce que cela te fait, à toi, l'esprit!

— En revanche, votre mari n'a pas comme lui des cheveux presque rouges.

— Tu fais bien de dire *presque*, car il ne les a que d'un blond un peu ardent.

— Oui, un peu, madame..... Et ses yeux!..... L'autre jour, il vous parlait en face, mais il regardait si droit, que j'ai cru que c'était à moi qu'il en avait, et je vous avoue que j'en avais déjà grand' peur.

— Charlotte, il n'est pas donné à tout le monde de comprendre ce qu'il y a dans ces yeux-là. D'ailleurs, Caroline trouvait l'autre jour qu'il y avait des figures à qui il ne seyait pas mal de loucher, et celle de M. Alphonse est peut-être du nombre.

— Et son front tout ridé! Des rides à vingt ans!..... Ah! je ne voudrais pas d'un vieillard de cette espèce! Parlez-moi de votre mari, à la bonne heure! Son teint est rose et frais. Il est toujours gai, lui, et n'a pas l'air renfrogné de cet autre.

— C'est que cet autre pense, Charlotte..... et que mon mari..... Mais à quoi sert? tu ne comprendrais pas.

— Mais, madame, comme vous rarrangez là M. Alphonse, il ne vous semble donc pas si laid que vous le disiez tout-à-l'heure?

— Si fait, si fait!... Mais tu vas trop loin; tu es injuste à son égard. Et puis, il est si malheureux, que j'ai regret de m'être jouée de lui comme je l'ai fait! Ah! c'est bien

mal d'être coquette! bien mal!... car c'était pure coquetterie et simple passe-temps, vois-tu, tout ce que j'en faisais. Si je l'attirais vers moi, c'est que je savais bien que je serais assez forte pour l'éloigner à jamais au moment du danger.

— Qui court au feu s'y brûle, disait ma vieille mère, reprit la femme de chambre.... Mais qu'est-ce que je répète là, murmura-t-elle, en s'interrompant elle-même. Pardon! madame, pardon!

— Oh! tu peux continuer, Charlotte, dit madame Dalbon : cela ne m'atteint pas. Je sens que j'ai de la force assez pour tenir tête à l'orage.

— C'est que, madame, je croyais que j'en avais aussi...

— Eh bien ? interrompit la jeune femme.

— Madame me renverrait peut-être si.... mais je vous jure que depuis.... et il y a bien long-temps; je n'étais pas encore chez madame.

— Non, non, je ne te renverrai pas..... je veux savoir..... Allons, achève, petite folle.

— Eh bien, madame, ma mère me disait donc cela, et je ne la croyais pas; je riais, j'appelais tout ça propos de vieille. Mais voilà qu'un jour, Baptiste, qui faisait le jardin, m'appelle; (et il n'était pas beau non plus Baptiste); je lui dis : « Vous pouvez bien venir, vous. » Il me répond : « C'est qu'il y a de belles roses sous la charmille, et je veux que vous veniez choisir celle

qui vous plaira pour vous la donner. » J'avais toujours trouvé Baptiste assez peu de mon goût; mais il me dit cela d'un air!... d'un air qui fit que je l'agaçai, sans aller vers lui pourtant. Je le défiais comme pour m'amuser : car je me croyais forte aussi. Baptiste était venu de mon côté. Je courais, je courais en lui riant au nez; mais je ne sais comment mes pieds se trouvèrent portés auprès de la charmille. Comme Baptiste était prêt à me prendre, j'y entrai malgré moi; j'y entrai, madame.....

— Eh bien? demanda madame Dalbon, moitié préoccupée et riant à moitié.

— Baptiste me tenait dans ses deux bras; je détournais ma figure en rougissant et en m'efforçant encore de me moquer. Baptiste trouva moyen de me donner un baiser... et je riais encore; mais ce n'était pas comme à l'ordinaire : car, pendant que je riais des lèvres, je pleurais des yeux. »

Madame Dalbon, refusant toujours de s'avouer à elle-même sa secrète inquiétude, se prit à sourire de nouveau au naïf aveu de Charlotte. Bientôt un coup de sonnette se fit entendre qui retentit jusque dans son cœur. Un frémissement involontaire glissa sur tout son corps. Charlotte, voyant sa maîtresse ainsi, balança encore, et lui demanda s'il fallait recevoir. Emeline, moins confiante dans ses propres forces, répondit tour à tour

oui et *non* avec un accent suffoqué; puis, tâchant de reprendre le dessus sur une crainte dont elle ne voulait pas jusqu'ici comprendre le véritable motif, elle s'en tint définitivement au mot *oui*.

« C'est donc *oui*, bien *oui*? » demanda Charlotte.

— Bien *oui*, » répondit Emeline.

Elle ajouta ensuite d'une voix chevrotante :

« D'ailleurs, il est impossible que j'agisse autrement, impossible ! »

La femme de chambre, à cette réflexion, hésita pour la dernière fois; mais sur le signe impératif que lui fit madame Dalbon, piquée enfin qu'on la crût si peu sûre d'elle-même, elle pirouetta sur ses talons, et d'un seul bond s'élança vers la porte, qu'elle ouvrit.

Chaque seconde, durant cette hésitation, avait été pour La Fresnais plus d'une heure d'attente. Il avait tremblé de perdre une si belle occasion de vengeance, et une froide sueur en coulait déjà sur son visage. Mais quand la porte lui fut ouverte, quand ces mots : « Madame Dalbon est-elle visible? » on lui eut répondu : « *Oui*, » alors son regard s'électrisa comme celui d'un triomphateur, et il franchit les marches de l'escalier avec une rapidité pareille à celle de l'épervier qui s'abat sur le frêle oiseau qu'il a long-temps couvé de l'œil. Toutefois, ce fut encore une impression défavorable qu'à son entrée dans la chambre Alphonse fit éprouver

à madame Dalbon, et un instant il craignit d'avoir perdu par sa présence tout le terrain qu'il avait pu gagner en son absence.

Charlotte, moins rassurée que sa maîtresse, était revenue vers elle, et ne la quittait pas, sous prétexte de ranger un fauteuil, d'épousseter un meuble et de porter et reporter un objet d'une place à l'autre. Alphonse, qui n'attendait rien que d'une conversation animée par l'accent d'une passion réelle ou feinte, témoignait par tous ses gestes le dépit que lui inspirait la vue de ce tiers importun ; mais un nouveau signe de commandement d'Emeline l'en délivra bientôt. Charlotte sortit en jetant un coup-d'œil involontaire de compassion sur celle-ci ; et dès-lors la victoire fut assurée à La Fresnaie, victoire facile et qui ne coûta au vainqueur qu'une effusion de paroles ardentes sur ses lèvres, mais glacées dans le fond de son âme.

« Oh ! madame, s'écria-t-il, que je suis heureux cette fois de vous parler sans témoins (car nous sommes sans témoins, ajouta-t-il en se levant et en allant de son chef, et sans qu'on l'arrêtât, visiter le cabinet où Caroline s'était tenue cachée la veille). Oh ! madame, reprit-il, que vous étiez coupable de me traiter si cruellement, moi qui serais venu me réfugier auprès de vous pour échapper aux sarcasmes de la foule, moi qui vous aurais appelée mon bon génie ! mon ange !... Ah ! madame, vous

ne le saviez donc pas que vos dédains sont la mort ? vous ne le saviez pas ; car vous auriez eu pitié.... »

Emeline ne répondait pas ; mais une source de larmes se grossissait et brillait sous sa paupière.

« Vous auriez été plus coupable encore, madame, continua La Fresnaie, que l'on vous pardonnerait en faveur des larmes que vous versez ; que dis-je ? pardonner !.... on s'estimerait heureux d'avoir été offensé par vous, pour s'enivrer ensuite du bonheur de vous voir ainsi, belle de vos regrets et de vos pleurs. »

Et en prononçant ces mots, il prenait la main d'Emeline comme pour l'approcher de son front, qui s'échauffait, mais à force de travail bien plus que par amour.

Madame Dalbon la retira, mais si mollement, mais d'une telle manière, que c'était assez dire à La Fresnaie qu'il pouvait reprendre la conversation dans des termes non moins énergiques et passionnés.

Il le comprit et continua ainsi :

« Ce n'est pas d'aujourd'hui que je brûle pour vous, Emeline.... »

— Monsieur !... interrompit celle-ci avec un geste qui essayait un reste de dignité.

— Oui ; Emeline ! que je brûle pour vous, n'en continua pas moins La Fresnaie ; mais comme je vous l'ai donné à entendre dans ma lettre....

— Dans cette lettre, vous ne me demandiez qu'un

peu de pitié, Alphonse, interrompit de nouveau madame d'Albon, comme si elle implorait grâce et pitié pour elle-même.

— Alphonse! elle a dit: « Alphonse! » pensa Lafresnaie à part lui; elle est perdue!

— Eh! qui songe encore à vous demander autre chose que cette pitié? continua-t-il à voix haute. Pitié donc, pitié pour moi, à qui vous avez présenté la coupe enivrante à laquelle je ne voulais pas croire; et j'avais raison, car vous ne l'approchiez de mes lèvres que pour la briser sur mes dents.

— Mais ne m'avez-vous pas dit que vous n'aviez jamais aimé, que vous ne voudriez jamais aimer d'amour? demanda Emeline, en proie à un malaise qui la conduisait à sa perte par des sentiers jusqu'alors inconnus de son cœur.

— Faut-il donc que je le répète? répondit Lafresnaie; je mentais, je mentais à vous comme à moi-même, Emeline. Ecoutez, écoutez ces stances que je délirais pour vous, tandis peut-être que vous tramiez contre moi, avec votre amie, le complot qui m'a fait comprendre si bien, si cruellement tout mon malheur; écoutez ces vers que j'ai tenus deux ans renfermés dans le secret de mon amour, et que je ne vous aurais jamais confiés si vous n'aviez pas décidé que ce jour était le dernier de ma vie.

—Le dernier!... pourquoi donc? » murmura Emeline.

Alors, rappelant à sa mémoire la pièce de vers qu'il avait retrouvée le matin dans ses papiers, La Fresnaie la débita comme un acteur qui fait de la passion avec les nerfs à défaut de sentiment; et, quand il eut cité cette dernière stance :

« A toi, toujours à toi, ces paroles de l'âme,
 » Que cent fois on reprend et qu'on ne peut finir,
 » Et ce frisson qui n'est ni le froid, ni la flamme,
 » Et mes vœux, et mon être, et tout mon avenir! »

Quand il eut, dis-je, récité cette dernière stance, Emeline s'écria :

« Quoi! vous avez fait ces vers, et vous les avez faits pour moi?.... »

Et, en adressant cette question à La Fresnaie, loin de retirer comme auparavant sa main du front de celui-ci, elle la lui présenta en signe de remerciement et de satisfaction.

De ce moment, c'en était fait, et sans espoir de retour, du cœur de madame Dalbon. Alphonse avait d'abord imploré la pitié, de la pitié il en était venu à remuer les fibres de l'amour sentimental, et, en homme habile et calculateur, il avait fini par livrer bataille à l'amour-propre. Décidément, la victoire était à lui, la victoire tout entière.....

Mais l'illusion ne devait pas être de longue durée pour Emeline.

Le réveil fut affreux. Le prestige du langage et de la passion avaient disparu.

« Horreur! » s'écria madame Dalbon en retrouvant sous sa paupière la tête de La Fresnaie, mais plus hideuse que jamais, avec ses cheveux roux, son regard louche, ses joues creusées comme celles d'un spectre, avec ses dents flétries et ses lèvres épaisses et tordues, sur lesquels venait de passer subitement une expression d'enfer.

—Horreur!... je vous fais horreur maintenant? répéta La Fresnaie : c'est justice, madame, car je vous hais et vous méprise. »

Il avait à peine achevé ces paroles de malédiction, qu'il prit son chapeau avec sang-froid, et sortit, laissant madame Dalbon seule, livrée à son désespoir, à ses remords...., et bientôt après, évanouie!...

TROISIÈME JOURNÉE.



Le malheur d'Emeline était de ceux que l'imagination même de qui les supporte peut nier par intervalles, comme un rêve, tant ils sont terribles et profonds. Elle avait presque fini par croire que tout ce qui s'était passé la veille entre elle et La Fresnaie n'était qu'un mensonge, composé à dessein par son mauvais génie pour la tourmenter pendant le sommeil. Elle alla jusqu'à penser qu'elle dormait, et se débattit, tout éveillée, sur elle-même, comme pour chasser ce qu'elle prenait pour un horrible rêve. Elle appela son bon ange à l'aide ;

mais son bon ange ne vint pas. Ce fut la réalité qui parut de nouveau, avec une nouvelle lettre écrite encore par La Fresnaie, et dans laquelle celui-ci demandait à Emeline le sacrifice de son amie, de Caroline, pour prix de son silence.

Emeline, désespérée, suffoquée par ce comble d'horreur, mais indignée jusqu'au fond des entrailles, écrivit à la hâte sur un lambeau de papier : « Demain, à dix heures du matin, le sacrifice s'accomplira comme vous l'ordonnez. On vous attendra : venez ; » et l'on remit de sa part cette courte missive à La Fresnaie.

« A dix heures ! j'y serai, » fit-il répondre.

Madame Dalbon, couvrant d'une enveloppe la lettre qu'elle venait de recevoir, l'adressa sur-le-champ à son amie, sans autre commentaire que ce mot : « Adieu !... »

EPILOGUE.

Vers dix heures, le lendemain, deux voitures se dirigeaient simultanément vers la porte de l'hôtel où demeurait madame Dalbon. Dans l'une de ces voitures était le mari d'Emeline, revenant d'un voyage de quelques jours. Il arrivait frais et joyeux comme de coutume ; mais sa surprise et son effroi furent grands lorsqu'il vit la tenture noire bordée de blanc qui se drapait à sa porte.

« Qui donc est mort chez moi ? » demanda-t-il en hésitant.

Charlotte, la pauvre et naïve femme-de-chambre, était là, qui ne répondait que par des larmes.

M. Dalbon comprit ; et, pour la première fois peut-être, des pleurs abondans s'échappèrent de ses yeux.

On devine aisément quel personnage était dans l'autre voiture. Celui-ci, en apercevant la tenture funèbre,

ne demanda pas, lui, qui était mort dans cet hôtel; sa vengeance le lui disait assez. Il ordonna à son cocher de tourner court et de rebrousser chemin.

Comme il passait dans une rue prochaine, il remarqua un fiacre qui s'arrêtait à la porte d'un cloître d'hospitales.

Soit curiosité, soit instinct, La Fresnaie voulut voir qui sortait du fiacre, et, descendant lui-même aussi de la voiture qui l'emportait, il s'approcha du seuil de la porte de la maison pieuse. Il crut reconnaître, à la délicatesse et à la légèreté des formes, quelle était cette femme qui allait s'engloutir dans le saint lieu; mais, peu satisfait encore, il osa s'approcher d'elle et soulever le voile qui couvrait son visage.

C'était une enfant de dix-huit ans au plus. Elle poussa un grand cri à l'aspect de La Fresnaie, et se précipita dans les bras des sœurs, qui la reçurent et jetèrent promptement sur elle la porte du cloître.

On ne la vit plus. Elle était morte pour le monde.

« C'est bien, put se dire Alphonse, resté sur la marche première; c'est bien: l'une au cimetière, l'autre au couvent: je suis vengé! »

M^{me} PAULINE-ADÈLE DE COURCIVAL.

ET POURTANT

LE SOLEIL BRILLAIT.....

ET POURTANT

LE SOLEIL BRILLAIT.....



I.

Sur le mur d'un théâtre en construction, du haut de leur échafaudage, des maçons criaient au manoeuvre de leur monter le plâtre; un homme, au pied de l'échelle, s'y appuyait, ayant l'air de souffrir ou d'être en convalescencé d'une longue maladie; il paraissait étranger à sa profession comme à ceux qui le commandaient, et n'avait pas l'apparence d'une force remarquable, ainsi que l'ont d'ordinaire les hommes d'une taille petite et ramassée. Il était mince et lent dans ses mouvements. Il tremblait en montant l'échelle; ses jambes

fléchissaient, et son corps, que les fardeaux faisaient plier, annonçait que pour lui c'était une cruelle obligation que ce travail forcé. Cet homme, qui semblait avoir vingt-cinq à trente ans au plus, ne connaissait aucun des tailleurs de pierres ni des maçons, et n'était admis à les servir que depuis peu. Tout semblait nouveau pour lui : mœurs, fatigues, habitudes, et jusqu'à son vêtement; c'est que cet être au teint blême, à l'air triste était... une femme, une veuve, mère de plusieurs enfans.

L'insuffisance de son travail à l'aiguille l'avait forcée de quitter le quartier où elle était connue, et de chercher ailleurs, sous les habits d'un autre sexe, tous les genres de travaux dont le salaire plus considérable pût au moins subvenir à ses stricts besoins et à ceux de ses six enfans. Cette obligation de se faire homme donna depuis à son caractère une rudesse apparente sans jamais altérer sa sensibilité : elle ne conversait avec aucun de ses voisins, et le soir, quand elle rentrait, apportant à ses enfans du bois pour les chauffer, du pain pour les nourrir, ... elle leur souriait; ... puis une partie de ses nuits était empruntée au sommeil pour réparer leurs vêtements déchirés, tandis qu'eux, au moins, dormaient sous sa garde. Elle les contemplait sur leurs lits de paille, et la vue de leurs petites joues sur lesquelles l'oubli de la vie ramenait les roses, relevait son courage

abattu. « Ils ne souffrent pas, disait-elle ; » et, plus active encore, elle reprenait son ouvrage. Ses jours furent ainsi laborieusement tracés jusqu'à l'époque où plusieurs de ses enfans atteignirent l'âge de l'aider ;... alors une maladie épidémique les frappa ; cinq moururent en peu d'instans ; la plus jeune de ses filles, âgée seulement de trois ans, lui fut laissée...

De ce moment, l'infortunée mère abandonna la maçonnerie pour reprendre les habits et les travaux de son sexe, puis elle envoya sa fille à l'école des sœurs de la charité. Un ecclésiastique auquel elle fut recommandée l'instruisit pour sa première communion, qu'elle fit dans sa douzième année : époque sainte de la vie ! jour de mansuétude et de grâce qui prépare à supporter patiemment les peines d'ici-bas pour mériter la récompense promise !

Jusqu'alors rien dans cette jeune fille n'avait paru différent du caractère des enfans de son âge ; mais tout-à-coup elle quitta tous les jeux, et ses plus doux instans furent ceux qu'elle passait auprès de sa mère. Quand celle-ci s'absentait pour reporter leur ouvrage, Louise se mettait à la fenêtre pour revoir plutôt cette mère chérie qui, de loin, lui souriait ; et dès qu'elle était rentrée l'enfant s'asseyait sur ses genoux pour la caresser de tout son charme.

« Bonne mère, lui disait-elle, ne pleure plus mes

frères et sœurs qui sont au ciel, car Dieu a mis dans mon cœur tout leur amour pour toi, et si je te perdais, vois-tu, je m'ôterais la vie... Ne fatigue plus tes yeux déjà si malades, ne veille plus comme tu le fais toujours; à présent je suis grande, c'est mon tour de travailler. Couche-toi donc, ma bonne mère, et dors; je ne t'ai jamais vue endormie, et je serais si ravie de ton repos!... Je broderai près toi jusqu'à minuit, puis je me coucherai, et tu me réchaufferas.» En disant ces paroles les deux mains pures de la jeune fille passaient doucement sur la tête inclinée de sa pauvre mère... Oh! que cette enfant était ravissante de candeur et de beauté! que ses cheveux dorés étaient abondans et doux; qu'avec grâce ils accompagnaient ses tempes et, ombrageaient son front; son front, uni comme la surface d'un lac que nulle brise n'a troublée! On aurait pu croire que ses beaux yeux d'azur étaient la dernière œuvre de la création, tant ils disaient de choses élevées; et tout l'ensemble de ses traits, leur expression, réfléchissait son âme, et annonçait une perfection morale bien rare dans un être aussi jeune.

Sa beauté, la flexibilité de sa taille élevée, la décence de son maintien, n'avaient point échappé aux regards et à l'admiration d'un jeune homme dont les parens parlaient quelquefois à la mère de Louise. Lui aussi était beau, quoique ses traits fussent un peu efféminés.

Sa profession d'artisan l'obligeait à s'absenter de sa maison, qui était aussi celle de Louise; mais pendant son travail l'image de la jeune fille ne le quittait pas.

Louise le voyait encore avec indifférence; elle ne l'avait quelquefois remarqué qu'en entendant sa mère le citer comme un bon travailleur, d'une conduite irréprochable, et formant un singulier contraste avec celle de ses sœurs, sur les mœurs desquelles les clameurs publiques s'étaient élevées.

Un jour que la mère de Louise était allée voir une de leurs parentes malade depuis long-temps, la jeune fille, inquiète de son retard, ne put chasser la crainte qu'il ne lui fût arrivé malheur. Hors-d'elle même, elle pleurait à sanglots... « Mon Dieu, disait-elle, rendez-moi ma mère, avec elle je veux mourir... Seigneur! que lui est-il donc arrivé? » Et la nuit close ne lui permettait plus de distinguer les objets de la rue. Dans son impatience elle allait sans cesse de sa chambre à l'escalier. « Mon Dieu! mon Dieu! répétait-elle, elle ne reviendra plus... » et ses larmes la suffoquaient. Enfin, elle entendit monter, et s'écria, agitée de crainte et d'espérance :

« Ma mère, est-ce toi?... »

Une voix étrangère lui répondit...; c'était celle du jeune homme voisin qui rentrait chez lui et fut saisi en voyant sa douleur.

« Pour Dieu, monsieur, lui dit-elle, n'a uriez-vous

pas vu ma mère?» Et, sans lui donner le temps de répondre, elle continuait avec égarement : C'est fini... on l'aura tuée... Une voiture... des chevaux... »

Lui, gardait un profond silence devant tant de douleur et de beauté.

« Ma mère, ma mère chérie, je ne te verrai donc plus ! Tu as abandonné ta pauvre fille !... Non... non... tu ne l'as point fait : c'est que tu es morte... »

— Calmez-vous, mademoiselle, de grâce, calmez-vous ; dites-moi de quel côté est allée madame votre mère, et je cours, je vole la chercher. Je serai si heureux de vous la rendre, de sécher vos pleurs ! Je ne dois pas vous être étranger ; je demeure là tout près avec ma mère, et je vais l'appeler, mademoiselle, pour que vous ne soyez pas seule. Oh ! regardez-moi comme un ami, comme un frère. En disant cela, il s'approchait avec affection et respect de la jeune fille, qui, debout contre le mur de l'escalier, se pressait le front de ses deux mains.

Pourtant la voix qu'elle entendait, l'offre d'une protection amie, glissait dans sa douleur comme un rayon du soleil à travers un ciel nuageux et pesant. A quinze ans, quelle magique puissance n'a pas le premier mot qui prend un accent d'amour !... Il ne résonne plus depuis long-temps qu'on l'écoute encore... On dirait qu'à ce mot tant délicieux, qui comporte, à lui seul, toutes les destinées humaines, l'âme se dégage du

réseau qui enlaçait ses émotions, comprimait son énergie, son vouloir et sa force.

Cependant la pauvre enfant se reprenait à penser que sa mère l'avait quittée sans avoir mangé, pour lui laisser le peu de pain qui restait à la maison ; et ses larmes coulaient plus amères.

Tout, chez ces deux infortunées, était indigence et dénûment absolu. La pauvre mère avait bien reporté de l'ouvrage, mais on lui avait dit, au lieu de la payer : « Revenez dans quelques jours. » La malheureuse n'avait pas osé répondre que son salaire pouvait à peine suffire, heure par heure, à les empêcher, elle et sa fille, de mourir de faim.

C'est un exemple déplorable et trop souvent répété, que de voir des gens du monde pleins d'égoïsme et de vanité, qui, pour satisfaire au caprice de la mode ou de toute autre folie, retiennent le prix des veilles du laborieux ouvrier, dont le *caprice*, à lui, est de nourrir sa famille et de rester honnête homme.

En deux minutes Charles avait frappé à la porte de sa mère, l'avait amenée près de Louise, et s'était élancé dans la rue, courant alternativement des deux côtés et regardant de près chaque femme, tant il craignait que celle qu'il cherchait ne vint à lui échapper. Malgré l'absence de toute indication, le hasard, ou je ne sais quel instinct, le conduisit sûrement, car, au tournant

de la rue, il se trouva vis-à-vis de la mère de Louise.

« Ah ! madame, lui dit-il d'une voix haletante, venez vite, votre demoiselle est au désespoir de votre longue absence ; elle se persuade que vous êtes morte..... Ma mère est près d'elle ; elle sait que je vous cherche, mais rien ne peut calmer son inquiétude et sa désolation. Madame, venez, venez promptement. »

La pauvre mère, stupéfaite de ce qu'elle entendait et déjà brisée du spectacle déchirant d'une agonie qu'elle avait eu tout le jour sous les yeux sans la pouvoir adoucir, exténuée elle-même de fatigue et de besoin, au lieu d'avancer, semblait comme attachée au pavé.

« Je vais en avant, dit Charles, pour remettre la joie au cœur de votre enfant. » Et se glissant avec adresse et rapidité entre les bornes et les passans, il arriva bientôt au bas de l'escalier, et le montant avec un redoublement de vitesse, il s'écriait avant d'être rendu :

« La voici ! la voici ! mademoiselle ; elle est à vingt pas..... » Et la pauvre enfant, à ce cri de bonheur, resta muette par l'excès de sa joie.

Heureuse mère ! le son de votre voix adorée lui rendit tout ce que votre absence lui avait ôté : confiance, espoir, appui, joie sans mélange, elle avait tout retrouvé dans vos bras qu'elle baisait.

Charles et sa mère gardaient le silence : celle-ci par étonnement, l'autre par un sentiment de tendresse et

d'admiration. Tous les quatre se séparèrent, et chacun rentra chez soi diversement ému. Louise était tout entière au bonheur de revoir sa mère, son unique bien, et de renouer sa vie au fil qu'elle avait cru rompu. Mais qui pourrait peindre l'émotion de cette mère pliée sous le faix de son amour?...

« Et tu as pu croire que je t'avais abandonnée, mon enfant, ma Louise!... disait-elle; tu ne sais donc pas ce que c'est qu'une mère? cher ange! C'est un être dont le cœur ne peut se comparer qu'au feu divin qui anime et donne la vie sans jamais l'éteindre, à la flamme qui éclaire et conduit, à cet amour céleste qui s'augmente à mesure qu'on puise à son abondante source.... Une mère! ce nom ne devrait être dit qu'à genoux, tant elle aime : c'est elle qui a reçu du ciel l'ineffable mission de donner espoir et salut. C'est ainsi, chère enfant, que tu es toujours sûre de me trouver... »

Et la délicieuse figure de Louise se reposait sur les épaules jaunes et amaigries de celle qui lui avait donné le jour; et les souvenirs pénibles, les besoins corporels, tout avait disparu devant tant de bien-être.

Et Charles, que faisait-il à cette heure? Une rêverie extatique absorbait toutes ses facultés. Le monde entier lui apparaissait sous un jour doux et brillant à la fois; en un moment, il avait compris le bonheur, il l'appelait, il osait l'espérer. « Oh! si je puis lui plaire,

se disait-il, comme je m'attacherai à la rendre heureuse.... Je l'aime tant!... Mais aussi, qu'elle est belle!... C'est le paradis tout entier peuplé d'anges ailés, de séraphins pourprés et de zéphirs à l'haleine embaumée; ils ont déposé leurs plus enivrants baisers sur le sein de cette vierge.... Va, crois en moi, ma Louise...., je suis tendre et doux; le lierre est le symbole de ma constance. J'aime tout ce qui est toi, ma divine, et je suis le plus fortuné, le plus idolâtre ou le plus à plaindre des hommes. »

Un soir, c'était la veille d'une fête, il venait d'achever sa tâche de la journée et marchait rêveur; il fut distrait de ses pensées par les sons majestueux d'une musique sacrée et par des chants qui, retentissant dans le sein d'une basilique, parvenaient doux et suaves à son oreille, comme si cette harmonie descendait du ciel. Charles entra dans le lieu saint, d'abord machinalement, puis une idée religieuse l'absorba bientôt tout entier. Des fidèles priaient et venaient déposer au pied du tabernacle, avec leurs adorations, les mécomptes de cette triste vie... Lui aussi s'humilia devant l'image de la Vierge; car, comme eux tous, il sentait le besoin d'une céleste protection. Il demanda la paix pour son cœur en butte aux alternatives de la crainte et de l'espérance, du bonheur pour ses amours et la force de conserver toujours fraîches et pures ses pensées se-

crètes, que rien jamais n'avait souillées ; car il sentait en lui le principe et la volonté de la vertu.

« O, disait-il, vierge Marie ! que Louise soit à moi pour l'adorer toujours ; qu'elle m'aime, et je viendrai brûler à vos pieds de l'encens et des cierges. » L'amour dispose l'âme à la prière, il l'élève au-dessus des régions temporelles. Prier une femme, attendre tout d'elle, languir et souffrir pour elle, ressemble en quelque sorte aux épreuves que subissaient les martyrs de la nouvelle ère, alors qu'ils renversaient leurs dieux d'or et scellaient de leur sang la foi qu'ils embrassaient.

Les chants avaient cessé, et le silence qui leur succédait peu à peu ressemblait aux dernières vibrations d'une harpe que la main vient d'abandonner. Chacun quittait le temple ; Charles en sortit le dernier, le cœur ému et plein de l'espérance que ses vœux étaient accueillis de celle qui en le mieux aimer.

A peine avait-il franchi le seuil de l'église, que ses jambes tremblèrent ; il sentit au bouleversement de tout son être cette sorte de pressentiment qui avertit l'âme de l'approche inattendue de l'objet aimé, avant même qu'il se révèle aux yeux. Une femme marchait solitairement devant lui : c'était elle.... c'était Louise..... Emporté par ses sentimens, il courut à elle et se trouva à ses côtés avant de s'être demandé s'il devait l'aborder. Louise tressaillit.

« Pourquoi vous effrayer, mademoiselle? ne craignez rien, c'est moi; ne me reconnaissez-vous pas?.... Votre présence ne peut me surprendre, moi; elle me suit partout; je sors de l'église où j'ai cru vous voir.... La Vierge vous ressemblait; voyez.... je suis fou, n'est-ce pas?.... Je lui disais, croyant vous parler : Louise! ô Louise! je t'aime; tu es ma vie, mon espoir. Depuis le jour où je te vis pleurant ta mère, je ne rêve et ne soupire que toi. Tu occupes mes nuits, tu prends mes jours. Si je lève les yeux au ciel, je t'y vois brillante, et je te demande à Dieu, à ta mère, à tout.... puis... je vous contemplais, j'invoquais un sourire auquel j'ai osé croire. Fatalité! votre silence et la frayeur qu'en ce moment je parais vous causer m'apprennent quelle fut mon illusion. Ce que je croyais vous n'était donc que l'image de la mère de Dieu!.... Je suis bien malheureux, mademoiselle Louise; car, tout jeune que je suis, ma vie est finie; ma nature n'est pas de celle de ces êtres qui oublient après avoir aimé; mon amour ne peut que s'augmenter de mes souffrances.... Et ne voyez-vous pas qu'il me rend tout autre que je n'étais auparavant? Je me sens plus d'énergie, je m'élève jusqu'aux cieux, et je me sens comme inspiré de celle que je viens de prier. Faut-il sitôt retomber sur la terre, et que ce soit vous qui m'y rejettiez?.... » Il pleurait; et Louise?... Louise était pâle, agitée comme l'est une

feuille à tous les vents. Elle double le pas et arriva près de sa maison... « Par pitié, disait Charles, un mot... un regard.... Votre mère me témoigne tant de bonté, que si j'osais.... mais à quoi bon?... Vous ne voudrez jamais m'aimer, ainsi c'est inutile.... »

Et dans ce moment même, Louise reposait ses yeux sur Charles, et ces yeux si beaux s'embellissaient encore d'une expression ineffable d'amour. En tournant l'angle de sa maison :

« Charles, dit-elle, demandez à ma mère. » Et lui, ivre d'espoir, d'enchantement, n'osant pas la retenir, laissa tomber le marteau de la porte, qui aussitôt se referma sur Louise....

Le lendemain, les deux mères, assises l'une près de l'autre, se prenaient les mains et causaient amicalement.

Depuis ce moment, nul soir ne se passa sans que Charles ne fût admis en tiers entre Louise et sa mère; et souvent, quand il s'apprêtait à les quitter, la jeune fille lui disait avec son doux accent :

« Ne partez pas encore, Charles, nous sommes si bien ainsi, que c'est toute joie de prolonger de si douces heures; et voyez, le pressentiment de leur courte durée bien souvent vient m'attrister. Le sort a toujours été si rigoureux pour nous, que c'est à peine s'il me laisse le pouvoir d'espérer. »

Ainsi s'écoulèrent un peu plus de deux années pour

ces enfans si tendres et si purs. Quand, ce qui arrivait fréquemment, Louise et sa mère manquaient d'ouvrage, Charles, le dimanche, les accompagnait dans des promenades solitaires, et cherchait par ses soins à leur faire oublier les privations imposées par leur situation misérable. La sienne n'était pas moins désolante : le travail lui manquait aussi, et de plus il souffrait au sein de sa famille, dont il n'était plus compris. La désunion et le désordre y régnaient. Le père avait abandonné sa femme et ses enfans ; les sœurs de Charles n'étaient plus dignes d'être appelées celles de Louise, et leur mère, jalouse d'un contraste qu'elle ne pouvait se dissimuler, cherchait maintenant à détourner son fils d'un amour que d'abord elle avait approuvé. Le cœur du jeune homme ne reconnaissait donc plus de mère que celle de Louise et lui portait une affection de fils.

Absorbé dans son amour, Charles jouissait de ce que le présent lui donnait de bonheur, et s'il attendait l'avenir avec impatience, c'était du moins sans crainte : l'espoir lui embellissait tout. Mais Louise?... Louise était plus prévoyante, et son beau teint pâlissait dans les tourmens d'une inquiétude qu'elle ne pouvait vaincre,

II.

Le troisième mois de l'année était venu avec son luxe et sa verdure ; le soleil, rajeuni, était brillant et chaud. Les corps semblaient aspirer une vie nouvelle, et l'espérance renaissait en même temps que les fleurs. Le ciel ouvrait ses voûtes, et jetait à flots, sur cette terre aimée, une somme immense de bonheur.... Mais ce bonheur ! le partage en est-il égal?... existe-t-il pour ceux que l'amertume a saturés?... existe-t-il pour mon âme dont les heures dorées sont pour jamais enfouies avec des noms qui ne sont plus.....

Un jour, comme il m'en revient souvent, je m'avancâis pensive, une blanche couronne à la main, au milieu des tombeaux; je fus distraite de mes tristes souvenirs par des plaintes qu'une femme exhalait non loin de moi. En même temps le rossignol chantait sur un cyprès, et l'harmonie de la nature continuait... : contrastante dérision!...

Le respect que l'on doit à la douleur me faisait songer à m'éloigner; mais, retenue par un sentiment sympathique, j'y cédaï, et me dirigeai du côté d'où partaient ces accens.

La puissance du chagrin de cette malheureuse était si absorbante qu'elle n'entendit point le bruit de mes pas. J'eus donc tout le loisir d'apprendre pour qui tant de larmes étaient versées. Pauvre mère!... car c'en était une! et il n'y a qu'une mère pour aplatir la terre de ses deux genoux en redemandant à Dieu l'enfant de son éternel amour.

« Seigneur, faites-moi mourir! appelez-moi auprès d'elle; sans elle je ne saurais plus vivre. Fallait-il m'abreuver de tant de maux et me reprendre tout ce qui faisait ma force pour les supporter! Tous deux vous les avez fait périr du même coup, et moi, vous me laissez seule à souffrir... eux, si roses de santé et de jeunesse; moi, si vieillie, si décrépite, si délaissée; moi, que le besoin poursuit sans moyens pour le conjurer; moi, qui

meurs de froid et d'attente ; moi, à qui vous avez ôté le dernier enfant qui me restât pour assister mes vieux jours. Vous étiez donc jaloux, Seigneur, que sa tête de vierge s'inclinât sur mon cou ridé, et que son baiser rafraîchît mon front ?.. Fille de mon âme ! entends-moi, prie pour moi ; demande à Dieu qui a tout fait pour les enfans des hommes, demande-lui de nous réunir... On dit : « Priez avec ferveur, et vous obtiendrez tout... » Mon Dieu ! peut-on faire plus que s'attacher à vos pieds, que les baigner de larmes ?... »

La voix de l'infortunée était entrecoupée de sanglots. De ses deux mains elle prenait la terre, l'humectait de ses pleurs, la couvrait de baisers ; puis, avec un sentiment profond de vénération, elle la remettait sur son trésor aimé...

Elle se leva, resta muette un instant, puis, se courbant vers la tombe, elle y posa un long baiser... En s'éloignant elle se retournait souvent, de même qu'en se séparant d'un objet chéri on hésite, on revient, et que, prêt enfin à le perdre des yeux, on concentre toute son âme dans un dernier regard, dans un dernier adieu.

Et moi, profondément émue, cachée derrière une haute et large pierre, je m'attachai à considérer cette femme. Elle marchait appuyée sur un bâton ; son corps était voûté, mais pas assez pour faire oublier sa haute

stature d'autrefois. Quoiqu'elle eût à peine cinquante ans, elle paraissait en avoir soixante ; sa figure était empreinte de souffrances physiques et morales. La plaie du cœur s'y était incrustée profonde, et les stigmates des besoins corporels paraissaient sur ses joues plissées. Son regard avait quelque chose de farouche, et semblait comme en crainte de rencontrer un autre regard. Son nez droit donnait à ses traits un caractère de résignation dont la minceur de ses lèvres aurait pu faire douter. Ses cheveux étaient cachés sous un bonnet de forme ordinaire, et la pauvreté de sa mise était aussi remarquable que son air de propreté.

Lorsqu'elle eut tourné la grande allée du milieu du cimetière, je voulus voir la tombe qu'elle venait de quitter. A côté de celle-là s'en trouvait une absolument semblable : toutes deux étaient entourées d'un treillage très-bas peint en blanc. Sur chacune d'elles était plantée une croix en bois également peinte et haute de deux pieds environ ; sur l'une était écrit : « CHARLES. 12 mars. 21 ans ; » sur l'autre : « LOUISE. 12 mars. 17 ans. » Deux bouquets bien frais, deux touffes de gazon, et la terre fraîchement remuée... Voilà tout...

A cet aspect, mille pensées préoccupèrent mon esprit. Ces tombes jumelles creusées le même jour, fermées à la même heure!... Deux âges pleins d'avenir, deux êtres de sexe différent, tout me reporta à une

idée combattue, déchirante, affreuse; idée qui, dans des jours encore plus affreux, assiégeait mon repos et mes veilles, mais dont un sentiment moral et la mémoire d'une mère bien-aimée ont triomphé.

Dès ce moment le sort de cette femme devint pour moi un objet d'intérêt. J'aurais voulu la revoir, l'interroger; je me sentais une âme pour la comprendre avec ses misères; mais par quel moyen gagner sa confiance, sans être soupçonnée de seule curiosité?

Je parcourais un long chemin bordé de chaque côté par des tombes; le soin donné à quelques-unes attestait que parfois un souvenir ami venait les visiter, mais la plupart, malgré leurs fastueux entourages, étaient tellement perdues dans les ronces et les herbes qu'à leur vue il était impossible de se défendre d'un violent serrement de cœur. « Là, me disais-je en regardant une pierre renversée, là repose peut-être ce qui reste d'un homme sauveur de sa patrie, ou qui en a pleuré les maux; d'un homme qui n'a pas craint de soutenir la cause d'une victime de l'injustice ou de sa propre vertu. Ici est en oubli un être au corps jeune, au regard incertain, auquel une main amie avait révélé un bel avenir; à peine sa cendre est-elle froide, et ceux qui vivent et qui lui dirent : « Nous t'aimons, » ne l'ont pas visitée. Ce n'est même plus que comme d'un rêve qu'ils se souviennent de lui. Le tourbillon de la vie les entraîne vers un

nom plus sonore et un nouvel amour : plus de traces de celui auquel on avait tout promis, tout juré. Les tombeaux ne s'ouvrent pas pour crier vengeance!... mais aussi quelle voix peut nous dire qu'ils ont pardonné ? »

J'avançais... Un auvent en bois vermoulu, jadis verni, préservait encore des intempéries une couronne virginale. Celle qui dort ici n'a donc laissé aucun souvenir, me disais-je, que sa tombe est abandonnée?... jusqu'à ces arbres plantés exprès pour elle, qui ne lui donnent plus d'ombre! C'est que, comme elle, un vent du sud les a frappés; il a brûlé leur cime et desséché leur sève, ils n'ont plus d'été ni d'hiver... Et cette pierre où ton nom fut gravé ? une mousse verdâtre et limoneuse la couvre comme d'un manteau; le temps, toujours le temps, a rempli le creux de chaque lettre, et l'œil même d'un ami ne pourrait rien découvrir. Qu'il me vienne de regrets pour ton abandon!... Mais, plutôt, ta fin prématurée n'aurait-elle pas causé celle de tes proches?... Oui, car si ta mère vivait, elle viendrait au moins quelquefois arracher les épines qui croissent sur ton sein.

Mais au milieu des réflexions que m'inspirait ce lieu mortuaire, la voix du gardien venait de temps en temps jusqu'à moi; il fredonnait : « Prenez garde... prenez garde... la Dame blanche vous entend!... » Le génie de

Boiëldieu a mis tant de frayeur mystérieuse dans cet air, qu'il me fit éprouver un singulier effet. Il me sembla qu'il devait agir aussi sur ces âmes endormies et les réveiller de leur assoupissement. Alors, je sentis comme une crainte de les troubler par ma présence, et je retins mes mouvements, mon souffle, et jusqu'à ma pensée... Cependant le barde des tombeaux passait à côté de moi joyeux et insouciant comme un pâtre dans une prairie où paissent ses troupeaux. Je félicitai cet homme de sa gaité.

« Que voulez-vous? me répondit-il, faut chasser le mauvais air par queuqu' chose. Sans ça on se prendrait encore à la peine; mais j'y suis heureusement fait, et rien ne me dit plus. Tant de parens que j'ai vus venir ici les premiers jours pleurer comme des Madeleines, et s'en aller consolés au bout de cinq ou six... Je n'suis pas sensible, pourtant ça me faisait un mal!...

— Tous ne sont pas de même, lui dis-je : il y a des douleurs éternelles...

— Longues, oui; éternelles.... n'y croyez pas.... On se console de tout, ou bien on meurt.... Tenez, regardez cette tombe si abandonnée devant laquelle vous êtes; je crus pendant plusieurs mois que la famille et les amis de celle qu'elle renferme en perdraient l'esprit... Ils sonnaient pour entrer les premiers le matin, et le soir, en faisant ma ronde, j'étais obligé de les chasser.

Il semblait que les fleurs ne poussaient pas assez vite.... Tous les jours il fallait remuer la terre, l'arroser; et autant de fois qu'ils venaient ils gravaient de nouveaux adieux.... Pourtant, avant que l'année fût révolue, cette pauvre fille était solitaire.... Et tant d'autres! On s'y perdrait à vouloir les compter.... Voyez-vous, dans notre état, rien n'étonne, parce que nous voyons de tout...; et je vous assure que le monde est drôle.... Je le laisse pour ce qu'il est; je fais tranquillement ma besogne... Jeunes, vieux, pauvres, riches me passent par les mains.... Au demeurant, lorsqu'on les amène ici, ils sont bien peu de chose.... moins que rien...; le meilleur est que j'y gagne ma vie; c'est un commerce comme un autre, où l'on ne craint pas la banqueroute. Je suis gros et gras; je me porte bien, Dieu merci, et l'on me nomme le Sans-Souci, aussi bien que François Jacmin, pour vous servir, qui mourra, qu'on enterrera, et qui sera aussitôt oublié que les autres.... Faites-vous donc du mal après cela !....

» Je disais ça l'autre jour à une mauvaise pratique d'ici...; je dis mauvaise, parce qu'elle ne me fait jamais rien faire.... Je lui disais donc : « Y a-t-il du bon sens de vous miner le corps comme vous le faites?... où il n'y a plus de remède, il faut prendre son parti. » Elle est misérable avec ça, faut voir!... Eh bien! depuis des années il ne s'est pas écoulé une semaine sans que

je ne l'aie trouvée sous mes pas.... tout-à-l'heure encore elle était là.... Elle ferait mieux de rester chez elle que de passer ici son temps à pleurnicher.

— Quelle perte a donc fait cette femme pour l'attirer si souvent, lui demandai-je ?

— Cè serait bien long à vous raconter, dit le gardien. Ce n'est pas l'embarras, la pauvre femme en a vu de cruelles.... Deux morts d'un seul coup!... c'est tout de même une affaire, quoique, la mode en vienne.... »

A ces mots je reconnus qu'il parlait de la malheureuse mère que j'avais entendue gémir.... Je le suppliai de m'apprendre ce qu'il en savait ; aussitôt il me fit le récit suivant :

« C'était au printemps, alors que la giroflée commençait à fleurir ; un soleil brillant éclairait un corbillard sur lequel on voyait deux bières couvertes d'une serge blanche. Les chevaux marchaient lentement vers le sentier le plus court menant à la fosse commune. On ne nous prévient jamais de ces enterremens-là, attendu qu'il y a toujours des trous de faits à l'avance, comme vous l'avez vu de ce côté, si vous y avez pris garde. » Et il me montrait l'endroit où j'avais vu l'infortunée. « Le char était accompagné de plusieurs jeunes gens et de la femme dont nous parlons. C'est chose rare ici qu'une femme à un convoi!.... Une morne expression était sur tous les visages. Une de ces bières ren-

fermait une fille unique, et la mère qui suivait avait les yeux fixés sur elle, et paraissait dans un état de torpeur qui me fit mal à moi, tout sans-souci que je suis.

» La grande fosse était à moitié comblée; plus de cent bières y étaient rangées côte à côte les unes au-dessus des autres. Lorsque la mère sut que, faute de pouvoir acheter une place à part, on allait jeter les deux corps avec les autres, ce n'était plus une faible femme, non, c'était une lionne en fureur; c'était plus, c'était une mère au désespoir. Je vivrais mille ans, que cette scène me serait toujours présente. Tout-à-coup elle reprit du calme.

« C'est de l'argent qu'il faut pour qu'ils soient seuls? dit-elle; eh bien! creusez deux fosses, et que mon enfant ne soit pas confondue avec la multitude.

» C'est bien, dit le commissaire, mais vos moyens vous permettent-ils d'acheter deux concessions?

» Je n'ai que des vêtemens usés, répondit cette malheureuse; mais ma fille avait une robe blanche toute neuve, un bonnet simple neuf aussi, un schall que la bienfaisance lui avait donné; je vendrai tout cela comme j'ai vendu autre chose pour l'ensevelir dans un drap, puis je travaillerai jour et nuit pour compléter ce qu'il vous faut; maintenant que la nuit ou le jour m'est égal.... tout, je pourrai tout.... excepté de la voir dans la fosse commune.... De même pour lui,

si honnête ! si pur !.... deux anges.... C'est infâme de mettre les hommes en monceau comme des pierres parce qu'on n'a pas son pesant d'or. Les sauvages au moins donnent à leurs morts un coin dans la forêt.... mais vous chrétiens, vous privez une mère d'arroser de ses pleurs le corps de ses enfans, ainsi qu'à l'église vous avez refusé de prier pour eux.... comme si Dieu vous l'avait interdit.... Ah ! si j'avais été riche, avec quel empressement ils auraient allumé leurs cierges, et déployé leurs ornemens mortuaires pour entonner joyeusement le *Dies iræ* comme un *Te Deum*.... Mais dans ce siècle civilisé les pauvres sont-ils des hommes !.... on les enfouit, c'est assez pour eux.... Et ce sont là les interprètes de votre charité, mon Dieu, de vous, qui vous êtes fait pauvre pour nous mieux aimer !....

» Plutôt que de me regarder, monsieur le commissaire, ordonnez, je vous en prie, aux fossoyeurs de faire leur métier ; dans huit jours au plus nous serons quittes....

» — C'est cent francs pour les deux, mais seulement pendant cinq ans, lui dis-je.

» — Cent francs ? soit, » me dit-elle avec deux yeux hagards. Et nous tous du métier nous étions saisis de son accent. Un murmure s'éleva parmi les jeunes gens qui étaient là ; ils proposèrent une collecte qui fut faite aussitôt ; et des ouvriers, faisant partie du convoi, se

firent inscrire pour une, deux et même trois journées de leur travail, disant que c'était affreux de faire toutes ces distinctions après la mort, et que, pauvre ou riche, chacun devait bien avoir droit à ses cinq pieds de terre.... Puis on se racontait tout bas la cause de la mort de ces deux jeunes gens ; l'un disait que c'était la misère, l'autre un amour contrarié..... Moi je n'en sais rien ; il y a eu tant de *pourquoi* et de *parce que*, que j'ai tout laissé là.

— Mais, comment cette scène s'est-elle terminée, demandai-je au gardien ?

— Au mieux, répondit-il ; on disposa deux fosses, et en trois heures tout fut bâclé. On eut raison, car je crois, Dieu me pardonne, que cette diable de femme les eût déterrés pour en venir à ses fins.

— Pendant ce temps que faisait-elle ?

— Ses bras étaient croisés ; elle regardait attentivement les bières et les fosses sans parler ni pleurer, ni donner aucun signe de chagrin..... pourtant le sien était grand et durable. Dès-lors je compris qu'une femme quelle qu'elle soit, du moment qu'elle éprouve une douleur forte et vraie, peut devenir sublime. »

Mais le gardien se disposait à aller recevoir deux beaux convois, ainsi qu'il s'exprimait. A son air important, affairé, il me sembla voir un de ces bourgeois enrichis, chez qui des habitués, ses égaux, vont passer

une soirée, et auxquels il ne fait que peu ou point d'attention, tant il est occupé à tout préparer pour l'arrivée d'un grand personnage.

Il avait raison, le gardien ; dans son état on ne craint pas les faillitès, et l'opulent qui se fait enfermer dans un cercueil de plomb peut s'y soulever et se dérober à la pression de la terre qui écrase le pauvre.

Cependant je cherchais à retenir le gardien pour obtenir la fin de l'histoire qu'il avait commencée ; mais ce mot, qui désenchante : « Les affaires avant tout, » fut sa réponse ; « d'ailleurs, ajouta-t-il d'un air négligent, je ne la sais pas bien ; » et il s'éloigna.....

En ce moment, la pauvre mère, que je croyais partie, mais qui rôdait autour des deux tombes comme l'oiseau qui voltige près de son nid, avait entendu ce qui venait d'être dit, et s'écria d'une voix forte :

« Moi qui la sais, cette histoire, je vais vous la dire, écoutez ; je parlerai bas, car si d'autres que vous l'entendaient, ils hausseraient les épaules ; ils sont si incrédules en fait d'affections !... Mais vous, vous m'avez paru émue ; c'est que vous-même sans doute vous avez pleuré, et que votre mémoire est fidèle.... Comme c'est doux et cruel de se souvenir quand on est condamné à vivre après que tout est là..... Puisqu'elle vous intéresse, suivez-moi, je dirai mieux sur sa tombe ; je me persuade parfois qu'elle prête l'oreille à mes accens.....

folie de mère, qui ne fait tort à personne, et qui me calme!... excusez-la.... » Et cette nouvelle Hécube marchait d'un pas assuré vers la fosse sur laquelle je l'avais trouvée. Elle se recueillit et parla ainsi :

« Me suis-je trompée, ou le gardien ne vous a-t-il pas dit que c'était une affaire d'amour?..... par malheur il a dit vrai..... oui, ils s'aimaient! Depuis deux ans cet amour était un dédommagement que le ciel avait accordé à ma Louise au milieu de la profonde misère où nous étions plongées. Elle travaillait pourtant, mais sa couture et mes propres travaux ne pouvaient toujours suffire à nos besoins, car souvent nous manquions d'ouvrage; aussi accepta-t-elle, malgré sa répugnance, la proposition qui lui fut faite. Pauvre enfant, elle se résigna à exposer chaque jour, pendant cinq heures, sa jolie figure pour servir de modèle aux artistes. On dit que c'est une profession comme une autre; je n'ai jamais pu me le persuader. Tour à tour elle était reine, bergère, amante, fille de joie et sainte..... contraste odieux que sa modestie rendait un supplice que son amour filial cherchait à me dissimuler. Quand elle revenait elle se jetait à mon cou en me donnant le prix de ses séances.

« Ne t'afflige pas, pauvre mère, disait-elle; vois-tu, nous pourrons payer le boulanger qui nous refusait du pain; j'ai deux semaines de retenues. » Et elle faisait le

calcul de ce qu'elle pourrait distraire de son gain pour m'acheter quelques parties indispensables de vêtemens.

» Est-il possible, mon Dieu, que vous ayez permis que cette enfant si tendre, si dévouée, m'ait sacrifiée à sa passion!... Ah! c'est que lui aussi était vertueux, voilà pourquoi elle l'aimait tant; il respectait mes cheveux blancs, et dans son humble état son âme était grande et fière.....» En disant cela, cette mère était appuyée contre le tronc d'un arbre mort encore debout, et essuyait une larme!... «Aussi c'est ma faute, continuait-elle; si je n'avais pas eu peur de la contrarier elle vivrait..... et Dieu punit les mères qui tuent leurs enfans, fut-ce même par faiblesse. »

Tout ce que disait cette femme me révélait, au milieu d'une incohérence causée par la douleur, une forte intelligence, et comme une exaltation poétique que je n'avais pas encore vue dans d'autres personnes de son état. Ceci me confirma la justesse d'une pensée qui souvent m'était venue : c'est qu'une âme fortement trempée, susceptible de sentimens chaleureux et profonds, peut trouver en elle-même la faculté de l'expression, fruit ordinaire d'une éducation cultivée. Cette femme savait lire et écrire seulement; pourtant ses discours étaient toujours empreints d'une sorte d'élévation et d'élégance dignes d'une plus haute condition.

Elle s'était arrêtée dans sa narration ; je motivai mes supplications pour qu'elle la continuât, sur ce que je ne comprenais pas comment elle pouvait s'accuser de la mort de sa fille.

« Ah ! vous ne comprenez pas ? » dit-elle. Et aussitôt elle mit dans son attitude et dans ses traits, si agités le moment d'auparavant, une modération qui m'effraya.

« Charles était brouillé avec sa famille. Sa mère, qui d'abord avait consenti à son mariage futur avec Louise, ne voulait plus maintenant en entendre parler, et m'en voulait, parce que je continuais à l'accueillir. Dieu sait si ma fille ou moi lui avons dit autre chose que de supporter patiemment l'injustice de sa mère et de ses sœurs ; de ses sœurs éhontées..... Il les avait fait plus d'une fois rougir de leur conduite en leur opposant celle de ma pauvre Louise..... et cela ne se pardonne pas.

« Malheureusement, il ne pouvait épouser ma fille avant d'être libéré de la conscription ; et moi, je ne pouvais me décider à les séparer. Ils s'aimaient d'un amour si tendre, la sympathie de leur cœur me rajeunissait, elle me faisait du bien..... ; et cette enfant, si parfaite pour moi, comment aurais-je pu lui interdire le seul bonheur de sa vie ? Elle n'était déjà que trop à plaindre par son caractère si opposé à notre humble

situation. On la trouvait fière; elle n'était que délicate et pure. Chère adorée! tu ne m'avais jamais rien dissimulé, c'est sur ta tombe que je l'affirme; tu n'as su que souffrir, aimer et pleurer. Jamais non plus celui qui repose là, près d'elle, ne me trouva de trop entre ma fille et lui; c'était en ma présence qu'il lui adressait ses douces, ses caressantes paroles d'amour. Mais elle, frappée d'un sombre pressentiment, lui disait souvent avec l'accent d'une profonde mélancolie :

« Charles, qui peut connaître l'avenir?..... peut-être sommes-nous plus près de la tombe que de l'autel. Certes, je crois en vous; mais lorsque vous aurez satisfait à la loi, je crains qu'il ne naisse d'autres entraves; tenez, quand on a sa famille contre soi, quelque injuste qu'en soit la cause, il en survient malheur..... Et si vous avez un mauvais numéro, ne vous faudra-t-il pas partir?... vous n'avez pas d'exemption. Quand ces pensées me viennent, je me trouve soucieuse, inquiète, un frisson passe sur tout mon corps; mais le soir arrive, je vous revois, j'espère..... et c'est ce qui fait que je chante par momens.... N'est-ce pas, bonne mère? tu le sais bien, toi... » Et lui, il protestait que s'il devenait soldat, il déserterait plutôt que de consentir à ne la plus revoir.

» Nous étions dans le dénûment le plus absolu, et pourtant que je me trouvais riche alors! nous avions

souvent faim, comme souvent encore il m'arrive aujourd'hui d'en souffrir; notre chambre était sombre et misérable; mais que je m'y trouvais bien quand ma Louise l'occupait! que les privations souffertes près d'elles me semblaient faciles à supporter!.....

» Mais le dévorateur, le temps, fit succéder à ces jours des jours plus déchirans mille fois, car celui du tirage arriva, et le numéro cinq fut celui de Charles..... Quelle scène! Dans sa fureur il maudissait la France, et jurait de ne la point servir..... et Louise, avec cette force morale que le malheur donne aux femmes, Louise essayait de le calmer par de touchantes paroles, par ses promesses encourageantes.

« Il faut nous résigner, Charles, lui disait-elle avec sa voix d'ange, il faut partir; l'absence détruit les sentimens faibles et passagers, mais elle ne pourra rien sur les nôtres.... Au nom du ciel, ne pleurez pas, vous ne savez pas le mal que vous me faites! » Et elle se prenait à pleurer comme lui.... Chers enfans, le germe de votre destruction était déjà dans vos veines; votre amour était de la nature de celui qui fait mourir....

» Il se passa plusieurs semaines pendant lesquelles nous fîmes des démarches pour le faire entrer dans les sapeurs-pompiers; mais hélas! sans les appuis, qui nous manquaient, la réussite est difficile, et l'impossibilité de s'en créer ne faisait qu'ajouter à notre découragement.

» Sans rien espérer positivement, nous attendions toujours la réponse à la demande que nous avions faite, et pendant ce temps on s'occupait activement à enrégimenter les nouveaux conscrits, et l'on disait qu'ils seraient dirigés sur Alger. Charles reçut l'ordre de se rendre dans quatre jours à Courbevoye, pour être incorporé dans le soixante-cinquième régiment. Dire ce que nous souffrîmes dans ce moment serait au-dessus de mes forces : lui voulant résister, elle cherchant à le déterminer à l'obéissance.

« Vous le voulez, dit-il enfin, eh bien ! je serai soldat ; mais soyez sûre que j'en mourrai. Partir, ne plus vous voir, mener la vie d'un esclave, quand mon amour et la liberté sont les premiers besoins de ma vie ; non, je le sens là, » et il montrait son cœur, « quelque chose me dit que je ne le pourrai. La gendarmerie, les menottes, la prison, la mort même, je braverai tout : ma volonté est de rester ici. »

» Cependant cette volonté finit par céder à mes représentations, surtout aux supplications de Louise. Le pauvre garçon se rendit à sa caserne et revint nous voir après y être resté trois jours. Il portait l'habit militaire, et le numéro de son régiment était sur ses boutons et sur son schakos. Ses cheveux étaient coupés ras, signe d'esclavage, comme au temps des rois francs.... Qu'il était changé !.... Son teint frais était devenu terne

et vert, ses yeux étaient enfoncés, leur expression avait quelque chose de satanique qui nous fit peur. Par momens cette expression s'adoucissait; alors il prenait nos mains à toutes deux, nous montrait son uniforme, et ses regards nous demandaient du courage. Mon enfant, exaspérée, n'ayant plus d'espoir, s'abandonnait à la croyance d'une invincible fatalité qui la poursuivait dans le présent comme elle l'avait fait par le passé.

« Ami, nous n'avons plus rien à attendre des hommes, disait-elle, puisque leurs cœurs sont restés endurcis au bruit répété de nos plaintes; elles ont été pour eux comme quelque chose qui rafraîchit... essayer de les attendrir, c'est vouloir parler sans langue... Je les hais tous! poursuivait-elle avec une sorte de rage concentrée.... Oh! que c'est vrai que je les hais!... Charles, il ne faut pas avoir l'air malheureux, cela leur ferait trop de plaisir.... Jouer aux têtes c'est si amusant!... Pour moi, je me sens forte pour supporter les coups dont ils nous frappent.... ils seront surpris que je ne leur crie pas merci.... Résignez-vous aussi, Charles.... Eh quoi! ne pouvez-vous m'aimer sans me voir? faut-il à votre amour d'autre aliment que lui-même et nos promesses? Ayez un peu de force morale; pour Dieu, soyez homme; faut-il que ce soit moi qui vous le dise? »

» Pendant ce temps, il hochait la tête et semblait dire :

« Beau de théorie.... » Il ne pouvait se résoudre à nous quitter ; il venait vers moi, puis retournait près d'elle et lui demandait presque pardon de tant l'aimer. Les hommes comme celui-là meurent jeunes....

» Louise fit une dernière tentative. Elle imagina de remettre elle-même, en mon nom, une demande au roi. Guidée par sa passion, elle se rendit au palais.

« Monsieur l'officier, dit-elle à celui qui gardait la porte, on dit que le roi est bon, humain, et que si je puis arriver jusqu'à lui, il m'accordera la grâce que je viens lui demander. Oh ! laissez-moi l'approcher, peut-être vous devrai-je le bonheur de ma vie. »

» Pendant qu'elle parlait, l'officier la contemplait, et frappé de sa beauté, de sa grâce naïve, et surtout de sa douleur, il en fut attendri.

« Ne tremblerez-vous pas, ma jolie fille ? osez-vous parler au roi ?

» — Si je l'oserai !... Est-ce qu'on n'est pas capable de tout pour ceux qu'on aime quand on a la force de vouloir ? D'ailleurs, je n'ai plus rien à attendre que du roi.

» — Eh bien ! placez-vous auprès de cette porte : la voiture de Sa Majesté s'y arrêtera, et pendant que le roi y montera, vous lui remettrez votre pétition. Intéressante enfant, dit l'officier en s'éloignant, je te donnerais le bonheur si j'étais roi !... »

» Bientôt le tambour battit aux champs, le monarque parut; en lui étaient joies ou larmes, espoir ou amertume pour la jeune fille. Elle rougit, son cœur était gros et battait; elle ne put articuler que ces mots :

« Sire! ayez pitié!..... » Et la voiture roulait au loin sur le pavé que ma pauvre enfant était encore immobile à la même place. Pourtant le souverain avait souri à la jeune fille, et à dix-sept ans, le sourire d'un roi ne veut-il pas dire : Comptez sur moi?... Tu ne savais pas, pauvre innocente, que l'homme assis sur un trône a toujours pour nous des sourires à défaut de bienfaits; qu'il doit montrer un visage calme et tranquille aux jours même où le peuple dépave une cité.

» Sept jours après celui-là, je reçus une lettre datée du cabinet du roi; elle m'informait que ma pétition était renvoyée au ministre pour qu'il y fît droit s'il y avait lieu. A cette nouvelle, ma Louise laissa tomber les bras bien longs. « Quand un roi veut, dit-elle, il n'a pas besoin du conseil de son ministre. » Elle ne connaissait pas le douzième article de la Charte, qui dit les ministres responsables.

» Le temps fixé pour l'exposition des tableaux au Louvre approchait. Les artistes travaillaient sans relâche, et Louise leur donnait de fréquentes séances; car la nécessité lui en faisait toujours la loi. Elle revenait triste et découragée. Nul dédommagement ne l'atten-

dait au retour : Charles n'était plus là. Elle marchait et parlait comme un objet purement mécanique dont les ressorts sont montés pour un temps. Tout se décolorait à ses yeux et se voilait d'une teinte sombre.

» Je touchais au dénouement du drame et ne le présentais pas. Comment croire, en effet, que ces êtres si jeunes, que tant de liens devaient attacher à la vie, allaient courir au-devant de la mort. Et vous l'avez permis, mon Dieu ; vous en avez été témoin sans leur dire : *Arrêtez !....*

» La nuit d'avant mon malheur, j'avais oublié pendant quelques heures notre profonde misère ; je me sentais dormir, mais avec un poids qui m'oppressait le cœur, avec un cercle qui m'étreignait le front ; j'étais baignée de sueur. Je m'éveillai ; déjà ma fille était levée et partie comme les jours précédents. Vers midi, Charles entra chez moi. A son aspect, je crus voir un cadavre : ses yeux étaient mornes, vitreux ; ses lèvres d'un bleu livide subissaient dans leur contraction la terrible influence de l'idée qui le consumait et à laquelle il allait tout soumettre.

« Où est-elle, madame ? » Et sans attendre la réponse, il ajouta : « Il paraît qu'elle est fort tranquille ! C'est à merveille pour les adieux que je viens lui faire. Le régiment part demain pour Alger : la consigne est de rester caserné... mais me voilà ! Dût le tonnerre m'écraser

ser, je n'y prendrais pas garde. Il me faut une grâce, c'est de vous que je l'attends, ne me la refusez pas. Mon respect pour Louise, ma conduite envers elle, vous sont connus; vous connaissez aussi tous les sacrifices que je me suis imposés pour ménager sa réputation, permettez-moi donc de lui parler une heure secrètement. Nous ferons le tour de la place près l'église où nous n'entrerons pas, afin que chacun puisse nous voir. Aussi bien, qu'y ferais-je dans l'église? je n'y saurais prier... Dieu, s'il y en a un, ne s'inquiète pas de moi, du moins je le pense, puisque je souffre tant.... Que je voie Louise, que je la voie sans plus attendre: car, demain.... oh! demain!... »

» Mon premier mouvement fut de dire non... Seigneur, mon Dieu, faut-il que j'aie faibli!... Quand je me reporte à ce moment, je me dis que toute autre aurait cédé comme moi. Si vous l'aviez vu s'arracher les cheveux, mordre la terre et me dire en son désespoir, que je le méconnaissais comme sa propre mère, et que je m'en repentirais! Il marchait à grands pas, levait les yeux au ciel, et tour à tour priait, menaçait, blasphémait. Dieu l'a châtié. On ne fuit pas la mort, on ne fuit pas sa destinée; j'envoyai chercher Louise.

» Elle vint, et sortit avec lui, sans faire aucune réflexion sur l'inconséquence de cette démarche dont le résultat devait m'être si fatal. Elle avait l'habitude de

ne jamais entrer ni sortir sans m'embrasser ; cette fois, elle y manqua... Que j'en souffris!...

» Il était alors trois heures après midi, ils m'avaient promis de n'être qu'une heure absents. Je ne craignais pour eux que la rencontre de quelqu'une de nos connaissances, car j'étais sûre des principes de Charles et de son respect pour ma fille. J'attendis l'heure convenue avec une anxiété que je ne saurais peindre, elle sonna, son dernier coup me frappa au cœur ; ils n'étaient pas de retour. »

Ici la malheureuse mère s'arrêta. Plusieurs fois elle essaya de continuer, et toujours la parole expira sur ses lèvres. Il me fallut attendre ; ce fut plus tard que j'appris ce qui suit.

III.

Auprès de l'une des barrières de Paris était une petite maison garnie. L'une de ses chambres venait d'être louée à deux jeunes gens que l'on crut nouvellement mariés. Ils avertirent l'hôtesse qu'ayant une affaire à terminer dans ce quartier fort éloigné du leur, ils ne retenaient la chambre que pour trois jours. Cela ne souffrit aucune difficulté.

La jeune femme sortit immédiatement, puis elle entra portant un petit pain, des œufs, un réchaud et du charbon. Sa chambre se trouvait être directement au-dessus de celle de l'hôtesse, qui fut réveillée le lendemain plus tôt que de coutume, par une odeur d'acide carbonique généralement répandue. Soit inquiétude,

soit curiosité, elle alla plusieurs fois, dans la matinée, frapper à la porte des jeunes gens inconnus. Leur silence absolu la détermina à demander le commissaire de police. En sa présence, la porte fut enfoncée, et l'on vit sur le lit deux corps à moitié vêtus et sans mouvement. Ils étaient froids. Le jeune homme semblait avoir succombé à une attaque d'apoplexie foudroyante, sa figure ainsi que son corps étaient noirs et enflés. La jeune fille ressemblait au lis des eaux, blanc et pur comme elle. Sa tête penchée était empreinte d'un caractère grandiose. La veille encore cette tête si belle, si pensante, avait prêté ses formes à l'odalisque comme à la Reine des anges. Ce beau visage, qui avait si souvent inspiré le génie, quoique immobile, portait encore en son repos l'empreinte des sentimens qui l'avaient animé. Pauvre enfant ! elle était là endormie sur le bras de son premier ami, et les cris de sa mère ne pouvaient plus la réveiller.... Poussée par un vertige, elle avait fui la vie sans tourner ses regards sur ce qu'elle y laissait. Trop faible pour supporter le malheur, elle s'était réfugiée dans le sein du Dieu qui ne condamne que la corruption des cœurs et la préméditation du mal. Jeunes infortunés, votre préméditation à vous, c'était un voile, des fleurs d'oranger, l'encens de l'autel au jour du mariage.... et ces fleurs, cet encens, ne devaient entourer que votre cercueil.....

L'ordre le plus grand régnait dans la chambre : les chaises n'avaient pas été dérangées ; le pain, le vin, les œufs étaient là. On voyait suspendus à l'espagnolette de la fenêtre la robe et le bonnet de la jeune fille, et son fichu attaché au rideau ; auprès du lit, le réchaud ; sur la cheminée, deux verres à moitié pleins d'eau et le chapeau du jeune homme, qui, pour ne pas exciter la curiosité, avait pris des habits bourgeois. Sa redingote de drap marron, un gilet de casimir noir et une cravate de couleur soigneusement pliés comme avec intention, étaient posés sur le pied du lit. A terre, des bottes et des souliers neufs. A quelques pas de ce lit, une petite table, deux tabourets ; et sur la table, une écritoire avec deux plumes. L'une d'elles, encore trempée dans l'encre, indiquait que la mort était venue arrêter la main et la pensée qui la guidaient... Deux feuilles écrites et ouvertes contenaient les derniers adieux de Charles et de Louise.

La lettre de Charles était ainsi conçue :

« Ma mère,

« La vie que vous m'avez donnée, je la rejette, et vous
» en êtes cause ; car vous auriez pu m'aider à devenir
» heureux, votre secours m'eût fait éviter l'état que je
» haïssais, parce qu'il me séparait de Louise : et vous me
» l'avez refusé ce secours, et vous avez repoussé celle

» que j'aimais.... D'où venaient vos préventions contre
 » elle et votre dureté pour moi, sinon de votre fai-
 » blesse pour mes sœurs, du contraste humiliant pour
 » elles de la conduite pure de ma Louise avec la leur?...
 » Soyez heureuse si vous le pouvez, c'est un vœu puis-
 » » que je puis encore former pour vous...

» Au reste, qu'est-ce que cette vie que j'abandonne?
 » rien qu'un son sans écho; et celle des hommes en
 » masse? une confusion malfaisante.

» Revenez, ô mes douces pensées! isolez-moi de tout
 » ce qui n'est pas elle; éloignez de moi tous regrets, et
 » que demain, en nous voyant l'un près de l'autre, sa
 » main serrée dans la mienne, on dise : Ils sont heu-
 » reux, ils sont morts l'un pour l'autre... Mais, déjà !..
 » Louise, ô Louise! pas avant moi.... par pitié pour ton
 » Charles, ne défaille pas encore... ne ferme pas les yeux,
 » regarde - moi, que je te voie sourire une dernière
 » fois.... j'aime encore ta beauté.... Mais.... je m'affaiblis
 » aussi, je le sens avec bonheur. Quand on a tant souf-
 » fert et que l'espoir est perdu, il y a de la joie dans la
 » mort.... Mon ange! je t'entends encore.... tu parles
 » de ta mère, la plus infortunée des mères!... nous
 » l'aurions tant soignée tous deux!... Ma Louise ado-
 » rée, pardonne.... je n'aurais pu mourir sans toi, et
 » sans toi je ne pouvais vivre; adieu, ma Louise, mes
 » amours que je regrette, adieu...» « CHARLES G. »

Sous quelle différente impression ils avaient rejeté la vie ! Louise avait écrit :

« Pardon, pardon, ma pauvre mère, il est affreux,
» n'est-ce pas, de mourir avant toi ! pourtant ne me crois
» pas fille dénaturée : un amer secret m'a fait hâter ma
» dernière heure ; et puis, excepté toi, ma mère, ils
» refusaient de croire que je t'aimais sans crime, et
» moi, j'avais besoin de l'estime d'un monde que pour-
» tant je n'estime pas.... car il loue la vertu et la foule
» à ses pieds.....

» Malgré nos infortunes, je n'étais pas rassasiée de
» jours ; je luttais, et j'y attachais du prix pour toi, ma
» bonne mère, pour toi que j'aime tant... J'aurais voulu
» faire route à part et guidée par ta main, pour ne pas
» marcher de front avec les méchants qui cherchaient à
» m'entraîner dans les voies du déshonneur... Ecoute :
» j'étais à la veille de n'avoir plus de pain à te donner :
» la ressource que nous offrait le prix des séances aux-
» quelles je m'étais condamnée était sur le point de nous
» manquer, car ils osaient y mettre une condition.....
» Oh ! c'est chose affreuse que ces heures passées dans
» ces ateliers !... j'y ai pleuré, j'y ai rougi, j'y ai voué à
» l'exécration ces hommes aux idées prétendues grandes
» et généreuses, aux idées d'artistes comme ils le disent.
» Eh bien ! ces hommes, ils ne m'ont inspiré que dégoût
» dès que j'ai pu les voir face à face... Ils savaient nos

» malheurs, connaissaient mes besoins, et me mon-
» traient de l'or pour soulager ma mère, qu'ils aimaient,
» disaient-ils, plus que je ne le faisais. Infâmes!... qui
» ne m'offriez du pain qu'au prix de ma honte.

» Que je les trouvais vils! que leur prétendue géné-
» rosité me paraissait, à moi, et fausse et calculée! Mon
» âme était abreuvée d'angoisses et d'humiliations;
» maintenant, tu peux comprendre la profonde mélan-
» colie où j'étais livrée et qui te rendait si craintive.
» Je vais mourir, ma mère, et Dieu m'entend; je suis
» pure, je meurs digne de toi; mais qui peut répondre
» que demain... si tu avais eu trop faim.... Oh! cela fait
» mal, bien mal.....

» J'aurais pu supporter avec courage la pauvreté,
» les privations, la maladie; j'aurais pu livrer mes
» plus belles années au travail et à la misère: mais sa-
» crifier l'honneur ou te voir périr!... perdre Charles
» ou le voir flétri du nom de déserteur, c'était trop,
» mille fois trop.... A force de me pleurer, ma digne
» mère, tu viendras bientôt me rejoindre dans le lieu
» où il suffit d'avoir aimé pour être heureux.... Dieu te
» fera cette grâce. Je te sentirai près de moi, et ma pous-
» sière s'unira à la tienne comme mon âme allait cher-
» cher ton âme. Jusque là peut-être aura-t-on pitié de
» toi dans ton délaissement, peut-être la commisération
» viendra soutenir ton existence. L'attention publique

» va reposer sur toi en ce moment de deuil, et quand
» ma vie allait devenir inutile au soutien de la tienne,
» qui sait ce que va faire ma mort.... Ayez pitié d'elle
» vous tous qui me plaindrez ; et vous jeunes filles, vous
» qui n'avez respiré que parfums et délices, que parmi
» vous il s'en dévoue une pour parler de moi à ma mère
» et lui fermer les yeux. Je vous laisse à toutes le droit
» de m'accuser, car pour une mère à qui mon enfance
» a tant coûté, peut-être qu'à tout prix j'aurais dû vivre.
» Oui... à mesure que j'approche du terme, il me sem-
» ble qu'une voix venant du ciel me dit : Comme toi,
» sont exposés à mourir désolés et coupables ceux qui
» n'ont pas assez prié ni espéré. O Dieu de miséri-
» corde ! n'appesantissez pas votre main sur ma tête si
» faible, ne détournez pas votre visage de moi, de
» Charles, et de ma mère surtout.... Mon fiancé, cet
» autel que tu m'avais promis, c'est donc cette table et
» ce feu dont la vapeur m'étouffe. Oh ! qu'il est triste
» de mourir ainsi loin du regard de sa mère... *Ma* mère !
» ma vue se trouble !... ma pauvre bonne mère, où es-
» tu ?... Donne, donne un baiser à mon front que tu ai-
» mais tant.... je n'ai plus la force de m'agenouiller
» devant ton souvenir. Que ne puis-je encore une fois
» m'attacher à ta robe, à ton corps, à tes pieds... je baise
» la tête et te supplie de dire ces paroles que Dieu tou-
» jours ratifie, après qu'une mère les a prononcées : *Ma*

» *filie, je te bénis..... Mais.... la mort.... ma mère.... oh !*
» *ma mère, pardonne, viens sur ma tombe.... Adieu....*»

Froide et impassible à l'aspect des deux cadavres, l'hôtesse les condamnait sans appel, et nul mot de pitié ne sortait de sa bouche. C'est que ses recherches avaient été vaines : les poches ne contenaient rien pour son avidité.

« Les voilà morts, dit-elle, c'est fort bien ; mais qui me paiera?... Puisqu'ils voulaient faire cette belle équipée, ils auraient bien dû aller plus loin ou se jeter dans la rivière pour n'embarrasser personne.... Avec cela que mon mari est absent.... »

Le commissaire de police dressa le procès-verbal, ne fit aucune réflexion, et dit seulement qu'il fallait avertir les parens des deux jeunes gens. L'hôtesse, empressée de se faire payer, se chargea de cette mission, et se mit en marche vers la mère de Louise. Ainsi cette femme au cœur de bronze alla lui annoncer la mort tragique de son unique enfant, quand la sympathie la plus expansive, la plus tendre, n'aurait pas suffi pour remplir dignement cette douloureuse tâche.

Tel qu'un coupable qui pressent le sort qui l'attend par la gravité de son délit, mais auquel on n'a pas lu sa sentence ; telle était cette mère... Elle attendait.... tantôt debout, tantôt assise, tantôt marchant ou écoutant, d'autres fois ne se sentant plus elle-même.... Sa

vie fuyait.... Depuis l'heure qu'ils avaient assignée pour leur retour, elle avait compté toutes celles qui s'étaient succédé; elle avait parcouru toutes les rues adjacentes sans nul indice qui la mit sur leur voie. Puis elle avait passé la nuit devant une lampe dont la lueur incertaine et pâle imprimait à ses idées sinistres un caractère d'agonie et de mort, que l'on ne saurait exprimer. D'une à trois heures du matin, il s'était fait un profond silence; tout paraissait enveloppé de sommeil; pourtant des enfans, au chevet de leur père, assistaient peut-être pendant ce temps à ses derniers momens; peut-être aussi de tendres amans veillaient en se disant de douces et mystérieuses choses; de jeunes mères chantaient à voix basse en berçant leur nourrisson..... Et celle-ci.... elle demandait à chaudes larmes que Dieu lui rendit son trésor perdu. Elle ouvrit la fenêtre; l'air était frais, les nuages voilaient les étoiles, et les sots gémissemens du vent éveillaient les échos.

Pauvre mère, ta tête n'a plus la force de se soutenir; elle s'abaisse sur tes genoux... Mais demain!... demain, il te faudra reprendre ta verdure et toute ton énergie, car on te cherchera pour te demander un linceul; demain, les feuilles publiques diront ton histoire, dans chaque commentaire on te portera pitié, car les larmes d'une mère font trace : c'est du sang dans du

feu..... Puis, quand les dépouilles de tes enfans seront cachées sous la terre, autre Niobé, tes pleurs ne tariront plus.

L'aurore était radieuse; avec elle Paris s'était levé. La pauvre mère attendait encore, et de peur d'être questionnée par ses voisins, qui connaissaient sans doute l'absence de sa fille, elle s'était enfermée, et ne voulait sortir qu'au soir. Elle songeait à la Morgue..... à la police, où il fallait bien aller faire sa déclaration. Pour l'honneur de sa fille, son amour de mère attendait au lendemain.

Elle s'entendit appeler d'assez bonne heure dans l'escalier; elle ne put avancer. On l'appela une seconde, puis une troisième fois; c'était le facteur. Il lui remit une lettre; le cachet portait pour empreinte : *Ministère de **** les mains de la pauvre femme tremblaient en le brisant. Plût à Dieu qu'elle ne l'eût jamais rompu! sa demande était octroyée; Charles était nommé pompier. Elle perdit connaissance; un moment elle cessa de souffrir : tout lui revint à la voix d'une femme. C'était une de ses voisines qui venait l'avertir qu'on la demandait. Au même instant une inconnue entra sans saluer; elle portait un de ces visages qui font naître de sinistres pensées, lors même qu'on est dans l'état de la plus douce quiétude.

« C'est bien vous qui vous nommez madame B***? dit-elle.

— Oui, madame, c'est moi; parlez vite.

— Je viens au sujet de votre fille, qui est.....

— Morte?.....

— Oui, répondit l'hôtesse.

— Tant mieux! dit la mère..... et lui?

— Tous les deux ensemble.

— Tant mieux encore, dit la pauvre mère, dont les prunelles s'étaient élargies sans toucher aux paupières. Je ne vous connais pas..... mais pour la bonne nouvelle que vous m'apportez, donnez-moi la main. »

L'hôtesse avait un peu perdu de sa contenance insolente devant cette infortunée, dont elle crut le bon sens égaré; mais elle ne perdit point de vue le vrai motif qui l'amenait, et dit :

« Ce n'est pas tout, il faut venir les reconnaître pour m'en débarrasser promptement.

— A l'instant, dit la mère avec l'apparence du plus grand sang-froid.

— Mais vous ne pensez donc pas à ce qu'il faut?

— C'est juste... » Et la malheureuse ayant pris dans un coffre tous les vêtements qu'il contenait: « Partons, dit-elle.

— Mais, reprit l'hôtesse, qui d'un coup d'œil avait reconnu la pauvreté de cette femme, ils ont fait de la dépense chez moi, qui loge en garni, et c'est bien assez qu'ils aient choisi ma maison pour leur prouesse, sans que j'y perde encore.

— Vous ne perdrez rien, madame; il y a des dettes sacrées pour lesquelles on vend tout, soi-même avec, et celle-là est du nombre.

— Mais si vous n'avez pas de quoi payer tout de suite l'enterrement, comment allez-vous faire? ça coûte tant! D'abord j'en suis bien fâchée, mais je n'en ferai pas les avances. Tuez-vous donc, pour ne laisser aux autres que de l'embarras sans profit..... faut avoir un bien mauvais cœur pour faire tant de mal à sa mère; c'est affreux! pour moi, je ne peux pas souffrir les égoïstes.»

Ainsi parlait l'hôtesse. La mère, avec son petit paquet sous le bras, la suivait sans lui répondre; chacune avait son idée.

La mère entra dans un bureau du mont-de-piété, mais ce qu'elle offrit n'avait pas assez de valeur; il lui fallut recourir à ces revendeuses qui trafiquent avec le malheur et la débauche. Tout ce qu'elle vendit suffit à peine pour acheter un morceau de vieille toile... et il en fallait deux... L'humeur de l'hôtesse en devint plus âpre... Qu'y faire? il fallait en finir, comme elle l'avait dit.

Les habitans qui avoisinaient la maison fatale faisaient foule à la porte pour y voir entrer la mère, avides qu'ils étaient de lire sur sa physionomie ce qui se passait dans son âme. Elle avait l'air calme, sa contenance paraissait assurée. Autour d'elle, les uns disaient qu'elle

faisait peine à voir, d'autres qu'elle n'avait pas un air chagrin.... Que lui importaient ces sentimens divers ; n'avait-elle pas Dieu et son cœur pour juges ?

Elle entra dans la chambre ; la fenêtre en était ouverte ; une femme, qui lisait attentivement dans un livre d'Heures, se leva à son aspect.

En voyant ses enfans enlacés dans les bras l'un de l'autre, elle cacha son front et resta immobile.

L'hôtesse demanda à la femme qui lisait près des corps si le médecin de la section était venu.

« Pas encore, répondit-elle.

— Vous savez pourtant qu'il n'y a pas de temps à perdre, répliqua-t-elle, et que je veux qu'à six heures ma maison soit nette. Si chacun voulait s'y prêter, ça irait bon train, d'autant plus qu'il n'y a ni église, ni rien..... » Impatientée de l'immobilité de la mère, elle ajouta, en lui adressant la parole : « Dès que la visite du médecin sera faite, vous vous dépêcherez de les arranger afin que les bières n'attendent pas.

— N'y aura-t-il pas une demi-heure d'exposition ? demanda la femme au livre.

— Y pensez-vous, une exposition ! dit l'hôtesse ; pourquoi faire ? ne sont-ils pas assez exposés..... Quand on meurt comme tout le monde, chez soi, c'est bien, on met un appareil, et cela est de bon genre ; mais deux corps à ma porte donneraient à ma maison l'air d'une

ambulance ou d'un hospice; et pour achever, la voiture des pauvres en sentinelle..... belle enseigne, ma foi, pour m'amener des chalands.... Non, non, je serai complaisante tant qu'on voudra, mais il ne faut pas qu'on en abuse. »

La mère ne répondit rien, mais elle la foudroya du regard.

Des hommes apportèrent les bières; elles étaient presque disjointes, comme toutes celles qu'on fait au rabais pour les malheureux : on appelle cela composer pour la fabrique.

Mais que se passait-il donc dans l'âme de cette mère? D'où venait son silence devant les restes de cette fille naguère tant idolâtrée?... Elle savait que les papiers restés sur la table lui étaient adressés, et elle ne les lisait pas..... C'est qu'elle aussi attendait le médecin. Une idée forte dominait sa douleur : il lui fallait connaître une vérité, ou terrible ou sublime; il fallait qu'elle acquit la certitude de la honte de sa fille, ou qu'elle en fût à jamais respecter la mémoire; elle voulait murer son souvenir, ou montrer à ce monde qui l'entoure et l'outrage ce que deux amans réunis, libres dans le délire de leur amour, avaient eu de pureté, de vertu au sein d'une mort qu'ils avaient abritée sous les ailes des anges.

Le médecin arriva; il les contempla long-temps.....

« Si tôt! dit-il, ils étaient donc bien malheureux! car la résignation que je lis sur leurs visages me prouve qu'ils n'étaient pas coupables.... » Après l'examen ordinaire, le médecin constata leur décès et leur genre de mort.

« Voilà pour la satisfaction des lois, dit alors la mère sortant de son apparente impassibilité; mais il m'en faut une, à moi, monsieur le docteur, et j'ose l'attendre de vous. »

Dans ce moment elle promenait son regard sur ceux qui l'entouraient, et ses yeux s'animaient comme ceux d'une lionne.

« Expliquez-vous, madame, je ne vous comprends pas, » dit le docteur.

Sans porter ses regards sur sa fille, mais la désignant de la main :

« Sa bouche m'a juré, dit-elle, que le jour de sa mort, prompte ou lente, elle serait digne de paraître devant Dieu et devant moi.... Dites, monsieur le docteur, m'a-t-elle tenu parole? J'interroge votre science; prononcez si au nom de ma fille je dois courber ma tête avec humilité ou la lever avec orgueil, et dire: Ce n'est pas un mensonge que cette histoire d'une jeune fille endormie près de son amant sous la sauve-garde de sa vertu. »

Frappé de cette demande extraordinaire, mais cédant à l'influence des sentimens exaltés de cette femme, le médecin se rapprocha du lit, et bientôt, se retour-

nant, il dit avec solennité en s'adressant à la mère :

« Je déclare que cette jeune fille vous a tenu parole, et qu'elle est morte dans sa virginité. Quant à celui-là, qui n'avait rien promis, je m'incline devant lui : il est des situations qu'un homme ne peut supporter sans une vertu surhumaine, et l'ange qui veillait sur cette vierge avait sans doute prêté sa nature céleste à son amant. »

Le médecin s'éloigna ; il était ému comme lorsque l'on pense à quelque chose de divin.

Et la mère?... elle était stoïque!....

Elle prit les papiers, les serra dans son sein : « Ce soir, dit-elle, je vous lirai, et vous ne me quitterez plus. » Puis elle se pencha sur sa fille, son visage se colla sur ses lèvres pâles. « Souris-moi, disait cette pauvre mère ; oh ! je crois vraiment qu'elle me sourit ; venez voir, venez tous..... » Et la femme qui savait prier s'approcha.

« Pourquoi t'es-tu sitôt dérobée à ma tendresse ? continua-t-elle ; si j'avais été riche ! » et elle pressait les mains de la morte dans les siennes ; « mais j'ai vécu de pauvreté ; j'ai plié le dos sous la hotte qui l'a brisé ; la bêche a rendu mes mains calleuses ; j'ai imposé à ma faim et quêté pour apaiser la tienne ; ce que j'ai fait je l'aurais fait encore, ma fille ; oh ! ma fille, pourquoi m'as-tu quittée?... Charles, tu es aussi mon fils, toi

qui l'as respectée !.... Vos enfans m'auraient aimée, ils auraient joué avec mon bâton ; et je suis seule ! je serai toujours seule !....»

Ici la voix aigre de l'hôtesse lui enjoignit de les ensevelir ; *la voiture faisait sentinelle à la porte.* « Mais avant tout, continua-t-elle, réglons nos comptes ; voici mon mémoire : il monte à onze francs.

La malheureuse femme regarda ce compte et dit qu'elle le paierait le lendemain, étant dans l'impossibilité d'y satisfaire sur l'heure.

« Il me faut de l'argent avant que vous partiez, dit l'hôtesse.

— Je n'en ai pas, répondit-elle encore.

— Eh bien ! que les vêtemens de vos enfans me restent comme gage de la dette. Vous voyez qu'il est facile de s'arranger avec moi, quand on n'y met pas de mauvaise volonté.

— Excepté ce qui est à ma fille, prenez tout ; demain, je vous le répète, votre cupidité sera satisfaite.

— Pensez de moi ce que vous voudrez, dit l'hôtesse, mais hâtons-nous. »

La mère souleva le corps de sa fille et l'enveloppa du drap qu'elle avait apporté. Charles fut enveloppé dans une partie de ses vêtemens, et le tablier de la pauvre femme fut noué autour de son corps ; mais quand les messagers de la mort firent un pas pour les mettre dans

leurs bières : « N'approchez pas, dit-elle, vos mains en ont touché d'autres. » Et seule, sans aide, elle les y plaça, tandis que ses baisers et ses larmes brûlantes tombaient sur les restes de ceux qu'elle avait tant aimés.

Quelle scène déchirante que la vue d'une mère à genoux pendant que, devant elle, on cloue froidement une planche sur les yeux et la bouche de ses enfans ! L'infortunée ! elle vivra pourtant après ce triste jour où l'ordre de la nature a été interverti... Rigoureuse puissance !... bizarre volonté !....

« Parlons, dit l'un des hommes.

— Je n'ai pas fini, dit encore la mère ; il me faut deux couronnes qui imposent à la calomnie et attestent que leurs fronts sont restés purs et dignes de les porter. »

La femme qui lisait, s'identifiant au triomphe d'une pauvre mère qui couronne ses enfans, même pour le dernier voyage, fut lui chercher ces fleurs.

« Maintenant il est temps, » dit la mère, s'emparant de la dépouille de sa fille, et elle serra la main de celle qui avait prié et compati dans ce sanctuaire de malédiction.

L'hôtesse lui faisait horreur.

« Je n'étais pas tout-à-fait malheureuse, me dit la pauvre femme, le jour où elle put enfin achever son récit, non, je n'étais pas tout-à-fait malheureuse quand je

suivais le char qui les emportait. Leurs corps étaient là, sous mes yeux, leurs membres semblaient encore tenir aux miens. Mais depuis que j'ai entendu la terre tomber sur eux, je les vois se débattre avec elle et avec les vers qui morcellent leurs os que le temps broie. Je me baisse pour entendre, mais tout s'y fait sourdement, même pour une mère... C'est un mystère..... »

Une de ces âmes voyageuses ne se détachera-t-elle pas du grand nombre pour venir apprendre à cette mère si persévérante dans sa douleur ce que sont devenus ses enfans ?...

Le jour de notre première rencontre, je la laissai sur les deux tombeaux pour achever la prière que j'avais interrompue ; je me retirai le cœur navré ; je pleurais.... car il est des douleurs qui se sont répétées pour moi autant de fois et plus que l'écho simonneta.

M^{lle} AIMABLE LE BOT.

Nota. Cette histoire et tous ses détails sont vrais.



LA LAVEUSE DE NUIT.

CHRONIQUE BRETONNE.

**Viens, gentille Dame,
Je t'attends.**

(La Dame blanche).

LA LAVEUSE DE NUIT.

CHRONIQUE BRETONNE.

Il y a environ treize ans, deux hommes également jeunes, mais bien différens d'aspect et de condition, traversaient un de ces cantons de la Basse-Bretagne où la civilisation n'a point encore pénétré. L'un de ces voyageurs, artiste et savant distingué, conduit en ce pays par le double désir d'en étudier les mœurs singulières et de dessiner quelques-uns des admirables sites qu'on y rencontre, le parcourait à pied depuis plusieurs mois, séjournant dans chaque bourgade, se reposant dans chaque chaumière dont la situation lui

plaisait ou qui pouvait lui fournir quelque sujet d'observation. Il fallait que l'élégant Arthur Dasvil fût épris d'un grand amour de l'étude pour se décider à entrer dans ces sales et misérables huttes, où tous les plaisirs, toutes les aïances de la vie sociale sont inconnus, où l'on ignore jusqu'à l'existence des sciences et des arts. Il lui fallait un certain courage de résolution pour partager le maigre repas de ces sauvages habitans, qui, après vous avoir regardé d'un air étonné et presque stupide, rentrent précipitamment dans leur cabane si leurs yeux ont rencontré les vôtres attachés sur eux. Il n'est pas jusqu'à leurs bestiaux, vivant fraternellement avec eux, pour lesquels la vue d'un habit ou d'une redingote ne soit une nouveauté et même un sujet d'effroi : vous voyez ces animaux levant la tête au-dessus des fossés qui les séparent du chemin où passe un voyageur étranger, rester là le cou tendu, les flancs agités, jusqu'à ce qu'un buisson ou un accident de terrain ne l'ait dérobé à leur vue. La plupart des tristes cabanes où sont entassés pêle-mêle hommes, femmes, enfans, vaches et porceaux, sont presque toutes séparées les unes des autres par de grandes landes dont les ondulations peu sensibles, mais régulières, annoncent d'une manière irrécusable qu'autrefois l'industrie y fut plus active, et que la charrue les traversa. De semblables indices de

culture se font remarquer sur le flanc des coteaux, qui ne sont à présent couverts que d'un tapis diapré d'ajoncs et de bruyères; enfin quelques vestiges assez bien conservés d'une ancienne voie romaine parlent encore en ces lieux de César et de son grand peuple, dont il ne reste plus que le nom dans Rome même.

C'était par une belle soirée d'octobre qu'Arthur revenait du bourg de Glomel *, lieu de son séjour momentané. Produits d'une journée laborieuse, de nouvelles esquisses, des notes intéressantes avaient été soigneusement déposées dans le grand carton que portait un jeune paysan des environs qui guidait Arthur à travers les landes et parmi les détours des chemins creux sur lesquels des haies vives, enlaçant l'extrémité de leurs branchages, forment un dôme de verdure.

Arthur marchait tout en rêvant, et ne s'apercevait point de la longueur du chemin. Il arriva ainsi près d'un petit lac formé par les eaux des *Montagnes-Noires* qui en sont à peu de distance. Un bois, dont le lac baignait la lisière, s'élevait sur la rive opposée à celle

* Nom qui veut dire pluie de miel. Les noms bas-bretons ont presque toujours une signification, dont quelques-unes sont très-singulières.

que Dasvil et son guide côtoyaient ; l'air était doux, le ciel pur, et la lune, commençant à paraître à travers les arbres, jetait de temps en temps de ces lueurs magiques, qui semblent plutôt une vapeur légère qu'un rayon lumineux. A cette clarté pâle et vacillante, chaque objet prenait une forme fantastique et paraissait se mouvoir. La chute des feuilles jaunies par l'automne, le cri d'une poule d'eau ou celui du grillon, interrompaient seuls le silence de cette solitude, dont l'aspect sauvage et romantique avait un charme qui pénétra jusqu'au cœur de l'artiste.

Arthur s'arrêta, parut s'orienter, et se dirigea du côté du bois ; mais le jeune garçon, qui, depuis quelques instans, le suivait de très-près, le retint tout-à-coup de ses deux bras tremblans, et lui dit d'une voix mal assurée :

« Où allez-vous, monsieur ? Pourquoi ne suivez-vous pas ce chemin qui est là, tout droit devant vous ? Savez-vous qu'il est déjà bien tard, et que nous avons encore une grande lieue à faire pour arriver à Glomel ?

— Je le sais ; c'est pourquoi nous ferons bien de prendre l'autre côté du lac : la route sera, ce me semble, moins longue et beaucoup plus douce ; d'ailleurs je serai bien aise de passer sous ces grands chênes, et de m'y reposer : cet endroit est délicieux, je veux le contempler quelques minutes pour en garder le sou-

venir..... Mais , ajouta Dasvil, en regardant avec surprise le jeune Breton, serais-tu malade ?

— Oh ! non , monsieur , répondit-il en cherchant à faire bonne contenance ; mais , à dire vrai , j'aimerais mieux être à Glomel qu'ici. »

En ce moment un rayon de la lune , tombant sur Yvon , le montra pâle , la figure bouleversée , et fixant des yeux hagards sur le bois vers lequel Dasvil s'avancait. Celui-ci pensa que son compagnon craignait les voleurs , quoiqu'il y en eût peu dans le pays. Croyant donc le rassurer , il lui montra les pistolets à deux coups dont il était armé ; mais Yvon sourit de pitié.

« Allez , mon cher monsieur , nous serions bien à plaindre si nous n'avions en ce moment que de pareilles armes pour nous garantir du danger de ce lieu. Tenez , ajouta-t-il , en découvrant mystérieusement un reliquaire qu'il portait sur la poitrine , voilà ce qui vaut mieux que tous les pistolets du monde ; et pourtant je ne suis pas rassuré , bien au contraire. »

Ce fut au tour d'Arthur de sourire , car à la vue des armes d'Yvon il comprit de quel péril ils étaient menacés : sans doute il s'agissait au moins de *la bête blanche* courant les plaines , ou du *chien noir* que l'on rencontre au pied des croix ; peut-être aussi avait-on à redouter *le cheval lutin* , qui s'offre obligeamment à vous pour monture , puis , bientôt avec un hennissement

semblable à un éolat de rire, vous précipite au milieu d'un étang ; ou, chose plus effrayante encore, le passage du *chariot de la mort* chargé de planches de sapin dont on entend le craquement quand il traverse les airs pour une expédition extraordinaire.

Souvent Arthur s'était amusé de ces contes fantastiques, de ces vieilles et mystérieuses légendes auxquelles les paysans bas-bretons ont une foi inébranlable ; il les leur avait entendu raconter dans l'idiôme du pays, à l'heure de la veillée, quand les femmes, rassemblées autour de l'âtre, filaient à la lueur enfumée de la résine, tandis que la maîtresse de la chaudière faisait cuire l'épaisse et noire bouillie de farine de sarrasin destinée au repas de la famille et de l'hôte, à qui l'hospitalité était donnée de tout cœur.

Dasvil était parvenu à comprendre et à parler assez bien cette langue des Celtes, si religieusement conservée au sein des vastes forêts et des rochers noircis de l'antique Armorique ; et quand, au milieu de l'absurde récit qu'il entendait, il parvenait à démêler le fait historique, le trait de mœurs caractérisées, ou la pensée morale qui presque toujours s'y rattachait, il éprouvait cette sorte de plaisir que donne à l'antiquaire la découverte d'une médaille ou d'une belle statue longtemps enfouie dans les cendres d'Herculanum ; puis son imagination de peintre et de poète aimait à s'en-

tourer de tous ces prestiges, de toute cette féerie dont le pays de l'archi-druide Merlin fut le berceau.

« Qu'est-ce qui peut en ce moment causer tes alarmes, mon brave? demanda Dasvil à Yvon d'un ton d'ironie où se mêlait beaucoup de curiosité.

— Fasse le ciel que je puisse vous le dire, monsieur et que ce ne soit point par votre propre expérience que vous l'appreniez!.... Si nous avons le bonheur d'arriver sains et saufs en vue de Glomel, je vous raconterai tout ce qui se passe ici; mais, je vous en prie, allons-nous-en bien vite; vous ne sauriez vous figurer à quel épouvantable sort nous serions réservés si la.... Mais il ne faut seulement pas prononcer ici son nom, car elle croirait qu'on l'appelle, et puis.... Ah! monsieur, allons-nous-en, allons-nous-en. »

En disant ces mots à voix basse, d'une main il pressait fortement ses reliques sur son cœur, et de l'autre il tirait Dasvil par la manche pour le faire changer de direction: le bruit de leurs pas sur les joncs desséchés le faisait à chaque instant tressaillir. La peur le dominait tellement, qu'il ne voyait dans les branches sèches et tortueuses des arbres, dans les touffes de roseaux, que de grands bras décharnés, que des animaux mystérieux, qui allaient leur barrer le passage à l'extrémité du chemin où ils se trouvaient. Les débris d'une vieille croix en pierre, les reflets mobiles des nuages et les

gerbes de lumière qui brillèrent par intervalles sur le lac entre les massifs de glayeuls et de nénuphar, étaient autant de fantômes s'élevant en silence du sein des eaux pour assister aux grandes choses qui s'opéraient en ces lieux à certaines heures.

La lune se couvrit d'un nuage : en ce moment ils passaient près d'une roche inclinée, entourée de broussailles, et qui fermait l'entrée d'une excavation profonde, où des oiseaux nocturnes avaient leur asile. Au bruit des pas des deux voyageurs, ils en sortirent tout-à-coup, et, poussant leur cri sinistre, ils rasèrent dans leur vol la figure du pauvre Yvon.

« L'oiseau de la mort ! dit-il d'une voix étouffée. C'est fait de nous !... » Et, frappé de terreur, il tomba à la renverse. Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure, pendant lequel Dasvil lui prodigua tous ses soins, qu'il reprit connaissance. Dès que la pensée lui revint, il jeta des regards sur les objets qui l'entouraient, les fixa en frémissant sur son maître, puis dit, se parlant à lui-même :

« Monsieur Arthur encore en vie !... Oh ! ce n'est pas possible... non, car il n'avait seulement pas sur lui un chapelet béni ; il est mort !... C'est son esprit que je vois là... » Jetant de nouveaux cris d'effroi, Yvon se cacha les yeux de ses deux mains ; mais un flacon d'eau-de-vie que Dasvil lui mit à la bouche, en lui di-

sant d'en boire tant qu'il voudrait, rendit force et courage au jeune paysan. Il se releva de terre, marcha à grands pas, ne parlant qu'à voix basse, et toujours pour inviter Arthur à presser aussi sa marche. En peu d'instans ils furent loin du lac, et virent enfin poindre au-dessus des arbres, mais au loin encore, le petit éclocher de Glomel, dont le clair de lune argentait la flèche élevée. A cette vue, Yvon, transporté, s'écria dans son langage bizarre :

« *Y Jésus ma Doué!* » Nous voilà sauvés. Il accompagna cette exclamation de deux ou trois signes de croix; puis, saisissant le bras d'Arthur, lui dit avec une joie qui se manifestait dans ses traits expressifs et dans tous ses mouvemens :

« Quel bonheur de nous voir ici!... Nous l'avons échappé belle!... Mais j'espère bien qu'il ne vous prendra plus fantaisie de passer dans cet endroit maudit à de pareilles heures, n'est-ce pas, monsieur? Tenez, il fallait bien qu'il m'arrivât quelque chose d'extraordinaire; car cette année, pendant l'été, j'ai entendu, je ne sais combien de fois, le *cousou de châsses* * tout près de mon lit: et, voyez-vous, c'est toujours signe de

* Être fantastique qui vient prédire la mort en formant un petit bruit pareil aux coups de marteaux frappés sur un cerceuil pour en enfoncer les clous.

mort ou de quelque autre grand malheur. Aussi était-il temps de partir de ce vilain endroit, car elle est peut-être là à présent. Mais, Dieu merci, et grâce au bon saint Yves * et à la bonne sainte Vierge, nous pouvons ici nous moquer d'elle **.

Dans un nouveau transport de joie, Yvøn fit plusieurs gambades et vida le reste du flacon qu'Arthur lui avait donné précédemment.

« La peur a failli te tuer il y a peu d'instans, dit Arthur, maintenant la joie te rend-elle fou? Que se passe-t-il donc dans ta pauvre tête? Quelle est donc cette *elle* dont tu veux et n'oses parler?

— Qui elle est, monsieur? Pardié, c'est la femme blanche, la laveuse de nuit, cette âme damnée, qui dans ce moment peut-être casse les branches des arbres, mord les rochers, ou hoit toute l'eau du lac par dépit de ce que nous ne soyons pas restés jusqu'à l'heure où elle a le pouvoir de tordre le cou à tous ceux que le Diable amène là au milieu de la nuit. Mais ici, il n'y a

* Saint Yves est en grande vénération dans la Basse-Bretagne.

** Les Bas-Bretons se croient à l'abri de l'influence des mauvais esprits lutins et autres, dès qu'ils aperçoivent le clocher de leur paroisse.

plus de risques; je n'ai plus peur, et, si vous le voulez, je vous raconterai toute cette histoire.

— Parle, dit Arthur; ton conte m'amusera peut-être, et me fera oublier une partie de ma fatigue pendant le trajet qui nous reste à faire.

— Un conte! Jésus.... un conte! Eh bien, il ne tiendra qu'à vous de voir si c'est un conte! Pourtant, je ne vous le conseille pas, vous pourriez payer cher cette hardiesse... Oh! mais, écoutez... l'entendez-vous? ajouta-t-il d'un air de triomphe.

— Quoi donc?

— Le battoir de la maudite laveuse; elle est maintenant au bord du lac. Ecoutez, écoutez bien.... »

Arthur prêta l'oreille, et son étonnement fut grand d'entendre par intervalles un bruit semblable à celui des coups répétés que les blanchisseuses frappent sur le linge pour en extraire l'eau; il savait que nulle femme du pays n'était assez courageuse pour aller laver pendant la nuit dans cet endroit isolé et qu'une tradition populaire rendait le théâtre d'événements surnaturels. Le récit d'Yvon allait sans doute lui donner l'explication de cette circonstance singulière; il le pressa donc de nouveau de raconter ce qu'il en savait.

Le paysan prit un air d'importance; puis, avant de commencer, il battit le briquet et chargea méthodiquement sa pipe en la tenant inclinée au-dessus d'un de ces

petits sacs gras et noirs qu'un Bas-Breton ne regarde jamais sans une émotion de plaisir tout-à-fait particulière.

Après ces préliminaires et l'expansion de quelques bouffées de fumée, il entama sa narration par l'exclamation obligée en ce pays lorsque l'on va vous parler de spectres et d'esprits infernaux :

« *Benes Doué dar, nostro!* Dieu vous bénisse, monsieur! Les anciens de notre village racontent souvent aux veillées, que leurs grands-pères leur disaient avoir connu au temps de leur jeunesse une famille étrangère qui, à la suite de troubles et de persécutions, avait fui son pays, qu'on appelait l'Ecosse, et était venue se réfugier dans le nôtre. Pour déguiser son nom, elle prit celui du manoir de Kernos *, dont elle fit l'acquisition, et qui était situé au pied des Montagnes-Noires, tout près du lac maudit où nous venons de passer.

» Le mari, la femme et trois enfans de l'âge de dix-huit à vingt-cinq ans composaient la famille de Kernos; quelques anciens serviteurs les avaient accompagnés dans leur fuite et partageaient leur destinée. Les nobles exilés avaient possédé d'immenses richesses, et quoique, selon eux, ils eussent presque tout perdu, ils dépensaient beaucoup d'argent et portaient des habits

* Kernos signifie ville des nuits.

magifiques; mais ils ne voyaient personne du pays et n'allaient jamais à la messe, ce qui fit très-mal penser d'eux, malgré toutes les aumônes qu'ils répandaient; car il faut dire que depuis qu'ils habitaient Kernos, personne aux environs ne souffrait de la faim et du froid; les pauvres étaient par eux libéralement nourris et vêtus.

» Les seuls plaisirs des jeunes seigneurs de Kernos et de miss Emma, leur sœur, étaient la chasse et de longues promenades dans nos campagnes les plus sauvages. Souvent la jeune demoiselle, assise au plus haut d'un rocher, chantait des airs si tristes, que nos pastourelles, en les écoutant, se prenaient à pleurer, quoiqu'elles n'entendissent rien aux paroles, qui leur semblaient être du grimoire.

» Au bout d'un an, voilà qu'un grand malheur vint frapper les solitaires habitans de Kernos. On y rapporta un soir sir Patrice, l'aîné des fils, dangereusement blessé à la chasse par une chute de cheval. Son frère l'accompagnait dans ce fatal moment; mais il fut forcé de le laisser tout sanglant et couché sur la terre pour courir chercher quelqu'un qui l'aidât à transporter le mourant au château. Oh! que la désolation fut grande! que de pleurs, que de cris autour du lit où fut déposé le pauvre jeune homme! C'était un spectacle déchirant que celui de la douleur de cette malheureuse famille.

« Un médecin, au nom de Dieu, courez chercher un médecin, dit la dame de Kernos en présentant une grosse bourse aux hommes qui venaient d'apporter son fils.

» — Il n'y en a point dans tout le canton, madame, lui répondit l'un d'eux; voici déjà un mois que le vieux moine qui était si savant pour toutes les maladies et les blessures, est enterré.

» — Point de médecin ! dit la mère désespérée et pâle comme un linceul.

» — Mais nous avons Marie-Yvonne, qui est pour le moins aussi habile que l'était le vieux père Vincent, qui lui a appris toute sa science : si madame le veut, nous irons vers elle, et bien sûr qu'elle viendra : jamais elle n'a refusé de secourir quelqu'un.

» — Courez donc vite, » dit la dame. L'homme partit, et en moins d'une heure revint accompagné d'une fille toute jeune et si belle, que tous les habitans du château en furent émerveillés.

» A l'aspect de Marie, la confiance s'éteignit dans le cœur de la dame de Kernos. Comment, pensait-elle, une créature si jeune, si frêle pouvait-elle avoir la science et la force nécessaires pour soigner un malade ?

« Quoi ! dit-elle tout attristée, c'est vous qui croyez pouvoir guérir mon fils ?

» — Avec la grâce de Dieu j'espère y réussir, madame, et je vais savoir à l'instant si la blessure n'est pas

mortelle. Les rixes sanglantes qui s'élèvent à chaque *pardon* * entre mes compatriotes me donnent d'assez fréquentes occasions de soigner de tels maux pour que j'en reconnaisse tout de suite la gravité, et que leur traitement me soit devenu familier. Voyons l'état du malade; s'il y a guérison possible, je crois pouvoir vous la promettre. »

» Elle s'approcha du lit, examina attentivement la tête entr'ouverte de Patrice; puis, se tournant vers sa mère: « Espérez, » lui dit-elle, d'une voix si douce que l'on crut entendre celle d'un ange.

» Adroite qu'elle était, elle eut bientôt fait d'apposer sur la profonde blessure des ligatures imbibées du suc de différentes plantes qu'elle avait apportées. Quand elle eut assujetti l'appareil, et que par ses soins Patrice eut repris connaissance et souri aux êtres chéris qui l'entouraient, elle donna des instructions pour le breuvage qui devait calmer la fièvre du malade jusqu'au lendemain matin, où elle lui ferait une nouvelle visite. Alors elle prit congé des dames sans vouloir recevoir ni leurs remerciemens ni le premier salaire qu'on voulut lui offrir. « L'or ferait perdre toute vertu à mes remèdes, dit-elle; jamais je ne me fais payer. »

* Assemblées, foires, fêtes champêtres.

» C'était la vérité, et pourtant Marie-Yvonne n'était qu'une pauvre fille de nos cantons, n'ayant que son travail pour vivre et pour soutenir sa mère infirme, veuve d'un vieux marin qui était mort dans un combat contre les Anglais. La jeune fille, aussi active, aussi bienfaisante qu'elle était sage et belle, trouvait toujours les moyens et le temps d'assister les pauvres et de soigner les malades. Souvent on la rencontrait la nuit, allant veiller un être souffrant, ou, de grand matin, cherchant dans les endroits les plus sauvages, des plantes pour la composition des remèdes qu'elle distribuait gratis. Elle savait lire et écrire comme un procureur *. Au lieu d'aller danser et s'amuser avec ses compagnes, on la voyait toujours près de sa mère, ou feuilletant, si elle était seule, de gros livres qui lui avaient été donnés par le père Vincent, ancien ami de son père, et à qui elle devait d'être plus savante qu'une femme ne l'est ordinairement. Mais avec tant de qualités, Yvonne avait aussi de grands torts : commé vous, monsieur- (et le narrateur appuya fortement sur la comparaison), elle riait toutes les fois qu'on lui parlait de sorts jetés, de maléfices, de revenans. Elle ne croyait pas même au loup-garou; et Dieu sait pourtant combien de fois, dans ses courses nocturnes, elle dut le rencontrer traînant de

* Comparaison très-usitée en Basse-Bretagne.

grosses chaînes et hurlant à faire trembler!...N'importe, elle niait hautement l'existence de choses si avérées; aussi, malgré l'amitié et la reconnaissance qu'on lui devait, son incrédulité fit naître contre elle d'étranges soupçons. Quelques personnes dirent que sa science venait de sortilèges ou d'un pacte diabolique. Ces propos, d'abord vagues et secrets, prirent bientôt plus de consistance par ses refus réitérés de brûler ses livres et d'aller demeurer au presbytère pour y recevoir les instructions chrétiennes que lui offrait charitablement monsieur le curé. « Je ne puis quitter ma mère, répondait-elle à ses vives instances; » aussi ne parlait-on jamais de Marie-Yvonne devant lui sans qu'il hochât la tête en disant : « Cette fille finira mal. »

» A la seconde visite que Marie-Yvonne fit à Kernos, elle trouva Patrice, sinon dans un danger imminent, du moins dans un état de souffrance qui ne lui laissait aucun repos, et pouvait, en irritant le sang, avoir les résultats les plus funestes; durant son absence l'application des remèdes prescrits avait été faite par des mains zélées, mais inhabiles au soulagement des malades: cependant la moindre négligence pouvait coûter la vie au blessé; Marie le savait; aussi prit-elle la résolution de ne s'en rapporter qu'à elle-même et d'être l'unique garde du malade.

» Elle s'établit donc au chevet du jeune homme, et ne

le quitta que pour courir, matin et soir embrasser la vieille Bertrande sa mère, auprès de qui elle s'était fait remplacer momentanément par une de leurs parentes. Quand elle s'était bien assurée que rien ne lui manquait, elle revenait à grande hâte reprendre la tâche fatigante dont elle s'était chargée par humanité.

» A force de soins, Patrice guérit : à mesure qu'il reprenait la santé, ses yeux, brillant de tout le feu de la vie, cherchaient ceux d'Yvonne, et s'attachaient sur elle avec une expression qui bientôt porta dans l'âme de la jeune fille un trouble que jamais elle n'avait ressenti, et dont elle s'étonna. Peu à peu une profonde mélancolie remplaça sa douce sérénité; son teint perdit ses fraîches couleurs; sa taille, déjà si déliée, devint encore plus légère; on eût dit une ombre prête à se perdre dans les airs. Quand le beau jeune homme qui lui devait la vie lui parlait de sa reconnaissance avec un accent d'amour; quand, oubliant de prendre le breuvage salutaire qu'elle lui présentait, il s'emparait de ses mains, les couvrait de baisers, et lui répétait d'un ton si vrai : « Je t'aime, Marie, ma belle Marie! oui, tout mon cœur est à toi, » elle recueillait avec transport ces douces paroles, mais, toute confuse, elle n'osait y répondre et détournait la tête pour cacher ses pleurs. Pauvre Marie! elle songeait alors à la distance qui séparait l'humble paysanne d'un noble seigneur.

» Effrayée de la force du sentiment qui s'emparait de sa vie, Marie-Yvonne pensa qu'en fuir au plus tôt l'objet était le seul moyen d'en affaiblir la puissance.

« Sir Patrice, lui dit-elle un jour, vous voilà, grâce au ciel, tout-à-fait rétabli; mes soins ne vous sont plus nécessaires: je puis donc demain retourner près de ma mère.

» — Vous me quittez! s'écria Patrice en changeant de couleur!

» — Il le faut, je ne suis restée ici que trop long temps peut-être...

» — Que trop long-temps en effet, reprit tristement Patrice, car je ne puis me dissimuler que tant de fatigues endurées pour me rendre la santé n'aient eu sur la vôtre une fatale influence. Cette cruelle pensée me poursuit sans cesse et mêle de l'amertume à la douceur de votre présence. O Marie! quel tourment pour moi de voir combien vous êtes pâle et changée!

» — Oui, bien changée, je le sens, dit la jeune fille avec un soupir qu'elle voulut en vain étouffer. Aussi dois-je au plus vite retourner chez ma mère et reprendre mes occupations habituelles; peut-être m'en trouverai-je mieux.

» — Non, Marie, je vous en conjure, restez parmi nous; ici plus qu'ailleurs vous pourrez maintenant goûter le repos: laissez-nous vous y rendre les soins

que vous m'avez prodigués ; laissez chacun de nous vous combler à l'envie des preuves de son affection. Chère Marie ! vous le savez, nous vous chérissons tous ; Emma et John vous aiment à l'égal d'une sœur ; et moi, mon ange, et moi.... »

» Marie, s'armant de tout le courage qui lui restait, interrompit Patrice par ces froides paroles :

« Dès demain je quitterai Kernos ; la résolution en est prise ; » puis elle s'enfuit du jardin où ils étaient, et courut tout d'une haleine sans savoir où elle allait. Elle se trouva bientôt au bord du lac.

» Là, se laissant tomber au pied d'un chêne, elle s'y livra en liberté au conflit des pensées qui bouleversaient son âme. Ce ne fut qu'à la nuit close, et après avoir soigneusement effacé la trace de ses pleurs, qu'elle rentra au manoir.

» Dès le lendemain, malgré les efforts pressans des habitans de Kernos pour la retenir, elle leur fit et en reçut de tendres adieux. Chacun lui promit d'aller souvent la visiter dans sa retraite. Cette promesse semblait surtout écrite en traits de feu dans les regards de Patrice. Marie comprit bien mieux leur langage que toutes ces paroles, qui, dans ce moment d'une triste contrainte, n'étaient pour elle qu'un vain bruit.

» Revenue chez elle, Marie-Yvonne reprit son premier genre de vie, mais elle n'y trouva plus d'intérêt :

un moriel ennui, un profond découragement oppressaient son cœur et jetaient un voile lugubre sur tout ce qui l'entourait. Comme cette chaumière, qu'elle aimait tant alors qu'elle l'animait par ses chants et sa gaité, lui semble maintenant sombre et dénuée de tout charme ! Comme les heures dont naguère elle sentait à peine le passage, se traînent longues et lourdes sur sa tête inclinée !... A chaque instant sa poitrine se soulève comme si l'air lui manquait ; l'ouvrage oublié tombe de ses mains ; son regard, tour à tour errant autour d'elle ou fixé sur un seul point, semble poursuivre un objet ou contempler une image chérie ; et au seul nom de Kernos, ses joues si pâles se couvrent de rougeur.

» Yvonne ne retourna point au manoir, et bien des jours se passèrent sans que personne de la noble famille vint faire la visite tant promise à la jeune fille. Enfin, un dimanche matin.... »

Ici Yvon s'arrêta comme pour se remémorer les faits dans leur ordre chronologique ; puis, ayant passé le doigt sur le fourneau de sa pipe, qui commençait à se couvrir de cendre, il demanda à Dasvil s'il comprenait bien son récit fait en langage bas-breton, et auquel notre traduction, ou plutôt notre interprétation, fait sans doute perdre sa couleur et son originalité.

« Continue, dit Arthur.

—C'était un jour de dimanche, avant la grand'messe: Yvonne se disposait à se rendre à l'église avec sa mère et devait ensuite la suivre à un pardon pour lequel chacun faisait de grands préparatifs; Bertrandé désirait y aller, et, d'après son ordre, Marie, quoique contrariée, dut mettre les beaux habits que dans nos compagnes on réserve pour les jours de noces ou de grandes solennités. Dans sa parure elle était belle à ravir; mais tout-à-coup ses traits s'altèrent, son cœur bat à lui ôter la respiration. Toute saisie de surprise et de joie, elle tombe presque inanimée sur un banc.... C'est que les dames de Kernos et sir Patrice entraient dans sa chaumière.

» Ils vinrent à elle avec empressement, et l'embrasèrent tour à tour en l'appelant des noms les plus tendres. Quand Patrice pressa son front de ses lèvres brûlantes, elle crut, la pauvre enfant, qu'il y déposait le sceau du bonheur.

» Les dames de Kernos, s'approchant de Bertrande, lui adressèrent d'obligeantes paroles; mais Patrice resta tout près de Marie, et lui dit à demi-voix :

« Vous m'avez quitté, mon bon ange, et aussitôt je me suis trouvé tout malheureux, tout malade. Regardez-moi; vous verrez encore sur ma figure les traces de la fièvre violente que m'a causée le chagrin de votre départ; à peine suis-je convalescent.

» — Et vous ne m'avez pas fait appeler ? dit Marie les larmes aux yeux. Quoi ! sir Patrice, doutiez-vous donc de mon empressement à vous donner de nouveaux soins ?

» — Je ne sais : vous aviez mis à me fuir une obstination si opiniâtre, si cruelle !... O Marie ! vous m'avez fait bien du mal !...

» Pendant cet *a-parte*, Bertrande, encouragée par l'affabilité des dames étrangères, leur offrit le déjeuner frugal qu'elle pouvait leur donner. Il fut accepté, et Marie, rayonnante, s'empressa de le préparer. Elle était si joyeuse, si préoccupée, que, par grande faute, elle ne pensa plus à la messe. Aussi, monsieur, dès ce moment, Dieu qu'elle oubliait retira d'elle son esprit saint.

» Les nobles hôtes de Bertrande, tout en faisant honneur à la crème et aux œufs frais servis par Marie, admiraient l'ordre et la propreté, qui donnaient à l'intérieur de sa chaumière un aspect unique dans le canton ; il y régnait presque un air de richesse. Cependant, de même que dans les maisons voisines, les meubles n'en étaient qu'en bois de chêne et de forme grossière ; mais, frottés avec soin, ils avaient acquis une sorte de lustre et de beauté ; on eût dit que les longues fiches en cuivre de l'armoire étaient d'or, et les vases en bois de hêtre, qui forment toute la vaisselle des

Bretons, avaient conservé, malgré leur long service, cette belle couleur jaunâtre que le fabricant leur fait prendre en les exposant à la fumée ; puis, chose toute particulière et qui faisait dire dans les environs que la vieille Bertrande et sa fille prétendaient imiter les bourgeoises, leurs lits occupaient séparément les deux côtés de la cheminée, au lieu d'être placés l'un au-dessus de l'autre, comme le veut l'usage du pays.... Tenez, monsieur, je me rappelle vous avoir vu rire un jour que vous en aviez compté jusqu'à quatre ainsi échelonnés. Vous disiez que cela ressemblait aux *étrangères*, d'une bir... d'une bil... Ma foi, je ne sais plus le mot.

— Aux *étagères* d'une bibliothèque. Mais poursuiv, et surtout abrège ton insignifiant inventaire.

— Oh! monsieur, ce sera bientôt fait, reprit Yvon d'un air un peu piqué. Une table, puis devant chaque lit un long coffre servant à la fois de marche-pied pour atteindre à la couchette et de siège pour se chauffer au coin du feu, voilà tout: ce n'est ni plus ni moins que ce qu'on voit partout chez nous. Il faut pourtant ajouter que sur la cheminée étaient rangés quelques livres et de très-beaux coquillages que le mari de Bertrandé au retour de ses voyages avait apportés. Madame de Kernos voulut les examiner de près; et dans le mouvement qu'elle fit pour en prendre un, elle amena en même temps au

bord de la cheminée un petit sac en velours d'où sortait le bout du manche d'un poignard qui lui sembla richement orné.

« D'où vous vient ceci ? demanda la dame toute surprise de trouver un tel objet chez la pauvre Bretonne.

» — C'est un précieux souvenir, dit Bertrande ; un gage d'estime et de reconnaissance offert à feu mon mari par un seigneur étranger à qui il venait de sauver la vie au grand risque de la sienne : n'ayant pu faire accepter de l'argent à mon pauvre Owen, qui n'était pas homme à vendre ses services, il lui donna ce poignard en le priant de le conserver en mémoire de lui. Owen le promit, et il a religieusement gardé sa promesse. Il serait mort de faim, je crois, plutôt que de consentir à s'en défaire. Maintenant que mon Owen s'en est allé au ciel, cet objet qu'il aimait tant nous est sacré comme une sainte relique ; puis c'est plaisir que de le regarder, tant il est beau : voyez, madame, il brille comme le feu des étoiles. »

» En effet, le poignard, retiré du fourreau, étincelait de pierreries ; madame de Kernos s'en saisit, et tandis qu'elle examinait attentivement les armoiries gravées sur le pommeau, quelque chose d'étrange se passait en elle. C'était plus qu'un simple mouvement de curiosité qui animait ainsi ses traits.

« Bertrande et vous, mon Yvonne, dit-elle enfin

d'une voix tout émue, nous venons de déjeuner ensemble, il faut que nous passions de même le reste du jour : je vous attendrai à Kernos pour l'heure du dîner ; ne manquez pas d'y venir, je vous en prie. »

» Oh ! qui fut heureuse en recevant cette invitation inattendue !... Marie, tout entière à l'amour, sentit son cœur bondir d'une joie inexprimable, que Patrice partageait.

» Bertrande et sa fille furent exactes au rendez-vous. Mais quelle surprise pour elles d'être conduites comme en triomphe dans la grande salle du château, où les attendait un somptueux festin ! Tous les habitans de Kernos étaient dans une riche parure. Le chef de la famille s'avança vers Bertrande, qui tremblait de tout son corps d'étonnement et presque de frayeur ; car, voyez-vous, monsieur, elle crut un moment être abusée par l'effet d'un sortilège, et pour le dissiper, elle allait faire le signe de la croix, quand le seigneur de Kernos la prit par la main, et la faisant asseoir à table entre sa femme et lui :

« Veuve du brave Owen, dit-il d'une voix élevée, vous héritez de toute la reconnaissance que je dois à votre mari. C'est moi qu'il défendit, il y a environ trente ans, contre des assassins qui m'avaient surpris. Sans lui, c'en était fait de ma vie ; jamais je n'eusse connu le bonheur d'être époux et père. C'est donc sa

mémoire qu'aujourd'hui j'honore en vous : à mes yeux, vous tenez sa place. Et toi, Marie, continua-t-il en se tournant vers la jeune fille, toi qui, par un bienfait cent fois plus grand, viens d'arracher mon fils à la mort, tu trouveras toujours en moi un second père : regarde-toi désormais comme au nombre de mes enfants. »

» Quel sens étendu la confiante Marie n'osa-t-elle pas donner à ces paroles!... Dans l'exaltation de sa joie, elle fixa sur Patrice un regard plein d'une ineffable tendresse.... Et lui, il la contemplait avec tant d'amour, son sourire exprimait tant de bonheur!... Pour la première fois l'espérance pénétra dans le cœur d'Yvonne et fascina sa raison.

» Après le dîner, la jeunesse des environs, invitée à la hâte, accourut dans les vastes cours du manoir ; le son du *bignou* se fit entendre, et des chants lointains annoncèrent que la foule allait s'augmenter. Bientôt tournoyèrent ces rondes si vives, désignées dans le pays sous le nom peu gracieux de *guedènes* ; puis d'énormes brocs de cidre circulèrent de mains en mains et se vidèrent à la santé des nobles maîtres de Kernos.

» La soirée était belle, la fête animée ; jamais Marie-Yvonne ne s'était sentie si heureuse : pourtant elle ne paraissait point partager la vive gaité de ses compagnes, et elle refusa de danser même avec Patrice. C'est que,

toute recueillie, presque en extase, elle s'enivrait du sentiment qui remplissait son cœur. Elle craignait que le moindre mouvement, la plus faible distraction, n'en détruisît le charme.

» Les jours suivans ce fut différent : Marie, animée d'une nouvelle existence, releva la tête avec une sorte de fierté ; sa démarche devint vive, légère, sa voix était pleine d'émotion, et, comme si l'heureuse jeune fille eût senti le besoin de répandre au dehors la joie qui l'inondait, ses regards brillans, ses douces paroles, son gracieux sourire, semblaient dire à tous : J'aime ! je suis aimée !...

» Quand vint la renaissance du printemps, Marie, fraîche comme lui, parcourut de nouveau les détours des rochers et des bois. Comme autrefois elle partait dès l'aurore ; mais le but de ses courses errantes était-il bien toujours le même ? je ne sais.... pourtant, il était rare qu'au retour elle apportât une ample récolte de plantes balsamiques. Souvent on la vit prendre furtivement le chemin qui conduisait vers une roche aride dont le flanc déchiré formait l'entrée d'une grotte solitaire.

» Bientôt la conduite de Marie devint le sujet de chuchotemens dans le village. Des femmes envieuses et malignes souriaient ironiquement en la voyant, et se la montraient du doigt. L'improbation alla croissant quand on remarqua qu'elle ne fréquentait plus l'église ; enfin,

le temps pascal s'étant écoulé sans qu'on la vit s'agenouiller à la sainte table, le scandale fut à son comble : en public, on s'éloigna d'elle, puis on l'épia secrètement ; l'intérieur même de sa retraite ne fut pas respecté ; souvent dans l'ombre un œil curieux, une oreille attentive, se collaient sur les fentes de la porte ou de la fenêtre de sa chaumière, et observaient ce qui s'y passait. C'est ainsi qu'un voisin devint témoin d'une scène étrange et cruelle entre Yvonne et sa mère.

» C'était la nuit : Marie, toute en larmes et prosternée, tendait vers sa mère des bras supplians ; mais Bertrande, avec tous les signes d'un violent courroux et d'une douleur profonde, la repoussait et se débattait à ses caresses.

« Pitié ! pitié ! répétait Marie d'une voix entrecoupée de sanglots. O ma mère, pardonnez à votre enfant. Si vous me maudissez, que deviendrai-je dans cette vie et dans l'autre !... Ne me retirez pas votre tendresse, ouvrez-moi vos bras, laissez-moi m'y réfugier, m'y cacher jusqu'au moment, prochain peut-être, où vous pourrez encore me donner avec joie et sans honte le nom de votre fille !... Ma mère !... lui aussi il sera votre fils, car sa foi m'est promise, un serment solennel me l'engage à jamais. Il ne se rendra point parjure. Oh non ! je connais son cœur, il est noble et généreux. Ayez donc, comme moi, toute confiance en

son honneur, en sa constance. Tenez, voici le gage qu'il m'en donna, quand à la face du ciel il m'appela sa fiancée, sa compagne, l'élue de son amour.

« — Folle! folle! malheureuse abusée! répondait la mère au désespoir, repoussant l'anneau que lui présentait Marie. Ah! j'ai trop vécu.... » Alors, dans un transport de douleur, elle se jette à genoux devant un Christ placé sur un des murs de la chaumière, elle élève vers cette image vénérée des mains tremblantes et des yeux en pleurs.

« Mon Dieu, dit-elle, si je t'ai toujours fidèlement servi, si j'ai mérité de toi quelque récompense pour cette longue vie sans tache, et le peu de bien que j'ai pu faire, tranche mes jours, ôte-moi de ce monde pour que je n'y voie pas le malheur et la honte de mon enfant. »

« Un long cri, un cri plein d'angoisse, et le bruit d'un corps qui tombe, interrompirent cette prière. Bertrande, tressaillant tout-à-coup, tourne la tête et voit Marie sans mouvement étendue à terre.

« Ma fille! » s'écrie la pauvre mère rendue toute à la nature; et n'écoutant plus que sa tendresse, que ses alarmes, elle se précipite sur cette fille bien-aimée, l'enlace de ses bras, la couvre de baisers et de larmes; puis, pensant que le grand air peut la ranimer, elle court ouvrir la porte de la maison.

« Cette action força l'ennemi secret à s'enfuir; mais

il courut divulguer partout ce qu'il venait de voir et d'entendre. Chacun fit les commentaires les plus défavorables à la jeune fille. Cependant, vers le soir du lendemain, on se tut momentanément, du moins près du lit où Bertrande, frappée d'apoplexie, gisait expirante. Effrayée en présence de la mort, la médisance n'osa faire entendre sa voix ; mais de toutes parts Marie rencontra des regards pleins de froideur et de mépris, personne ne parut compatir à l'excès de sa douleur.

» L'heure suprême de Bertrande était-elle marquée depuis long-temps ? ou Dieu, pour la punir d'une imprudente prière, voulut-il l'exaucer ? Oh ! combien elle se repentit de l'avoir formée quand le moment lucide qui précéda le dernier de sa vie lui montra dans toute son horreur le sort de sa fille !... Qu'allait-elle devenir, l'infortunée, en butte qu'elle était aux traits du mépris, et à l'aveuglement d'une passion fatale dont elle n'avait plus la force de combattre la puissance ?... Bertrande osa espérer que les vœux, les saintes paroles d'une mère mourante obtiendraient pour Marie miséricorde et salut ; ce fut donc dans les termes les plus tendres, avec les plus ferventes prières, qu'elle lui donna sa bénédiction, et appela celle de Dieu sur cette tête si chère, humblement inclinée devant elle. L'instant d'après, la pauvre mère n'était plus.

» Torturée par tout ce que la douleur et le remords

ont de poignant, Marie-Yvonne se renferma dans cette maison que sa mère n'habitait plus. Personne, nulle main amie ne vint essayer ses pleurs. Elle a causé la mort de sa mère, répétaient des êtres égoïstes et froids, qui trouvaient plus aisé d'élever le reproche que de se dévouer à consoler le malheur : ils sont si ennuyeux, si fatigans, ceux qui pleurent !...

» L'infortunée accepta son affreux isolement en expiation de ses fautes et comme leur juste conséquence. Pourtant, avouons-le, un doux espoir vint se mêler pendant plusieurs jours à l'amertume de ses regrets. Si, vers le soir, des pas frôlant la bruyère s'approchaient peu à peu de la maison, Marie, le sein palpitant, l'oreille au guet, les yeux fixés sur la porte, écoutait.... attendait.... Elle attendait, la malheureuse... mais le bruit s'éloignait, et l'espérance se perdait avec lui. Alors c'étaient de longs sanglots, des mots désordonnés qui troublaient pendant long-temps le silence de la chaumière.

» Pourtant, vers le quinzième soir de son entière solitude, Marie vit inopinément sa porte s'ouvrir, et la haute taille d'un homme se dessiner à la demi-clarté du crépuscule.

« C'est lui !... s'écria-t-elle transportée.

» — Oui, oui, répond une voix inconnue, c'est le taillon. Vous m'attendiez, à ce qu'il paraît, et vous sa-

vez quel acte important j'ai à vous remettre... » Puis, s'inclinant et découvrant sa tête : « Je suis heureux de saluer la nouvelle dame de Kernos, qui voudra bien, je l'en supplie, me conserver la clientèle attachée à sa belle propriété.

» — Mon Dieu ! un acte... dame de Kernos... répète Marie, d'abord stupéfaite, et saisie bientôt d'un espoir qui tout-à-coup s'exalte. Oh ! parlez ; dites, dites, serait-il bien possible... et sir Patrice?...

» — Est parti avec sa famille ; mais il a vu avec satisfaction la donation du manoir de Kernos, meubles et dépendances, qui vous est faite en récompense des services que la noble famille a reçus de votre père et de vous. Voici le contrat qui vous assure ce vaste domaine.

» — Parti!... sir Patrice parti!... balbutia Marie, précipitée du ciel qu'elle avait vu s'ouvrir.

» — Oui, c'est d'hier qu'ils ont quitté le pays. Ils sont rappelés en Ecosse, et vont y recouvrer un haut rang avec d'immenses richesses, au moyen d'un double mariage qui va se conclure dès leur arrivée. Sir Patrice épouse une riche et noble héritière, dont le frère s'unira le même jour à miss Emma ; aussi la joie était grande au moment du départ ; pourtant, vous le voyez, on ne vous a point oubliée.

» — Parti... dit encore Marie d'une voix sourde et tremblante ; sans me voir!... sans m'adresser un mot, un

seul mot de pitié... Ne pouvait-il me dire : « Adieu, Marie, je te quitte et je vais être heureux; toi, pauvre abandonnée, tu vas mourir, mais qu'importe... adieu... » Et il va se marier!... Il va se marier, dites-vous? Infâme suborneur! misérable parjure! s'écria-t-elle dans un effrayant paroxysme de fureur. Il se croit donc quitte envers moi et dégagé de ses sermens? il pense donc qu'en me jetant dédaigneusement un château, des terres, il me paie assez la vie que je lui ai conservée, mon amour sans bornes, mon bonheur, ma réputation à jamais perdue; et ma mère... ma mère tuée! oui, tuée par ma folle passion pour celui qui ne méritait que haine et mépris. Il se marie!... ô Dieu! Dieu vengeur!... Mais non, non, cela n'est pas possible: toi qui me dis ces choses en te tenant là debout devant moi comme un spectre infernal, tu m'as menti: tu n'es qu'un envoyé de Satan pour me jeter dans le désespoir; mais bientôt la vérité me sera connue. »

» A ces mots, Marie s'élançait dans les champs, sans écouter la voix qui l'appelle ni sentir la pluie tombant à flots. Elle court à perdre haleine, suit les chemins rocailleux, les sentiers pleins d'épines, traverse les ruisseaux grossis, et arrive en face de Kernos.... A l'aspect du château elle jette un cri et s'arrête.

» Dans le manoir tout est solitude et silence: point de lumière aux fenêtres, toutes les portes sont fermées, et

nul bruit ne répond aux coups de marteau que, par un fol espoir, Marie fait réentendre. Il n'est plus là, ce chien même dont naguère les longs aboiemens avertissaient les matres de la maison que l'on y demandait l'hospitalité.

— Pauvre Marie! dit Arthur en interrompant par cette exclamation le récit du Breton.

— Oh! oui, pauvre Marie! reprit Yvon; il n'est point de langage humain qui puisse peindre l'excès de sa douleur. Sourde aux mugissemens de la tempête, elle resta là, assise sur la terre imprégnée d'eau, la tête appuyée contre la porte, comme si elle attendait encore qu'une main chérie vint la lui ouvrir. Dans le désordre de ses idées, tour à tour des imprécations, de douces prières, des cris de rage, des accens d'amour, s'échappaient de ses lèvres; c'est ainsi que s'écoula la nuit entière. Vers le matin, un vieil homme, que le hasard fit passer près d'elle, la prenant en pitié, la força de quitter ce lieu où elle s'obstinait à rester, et la ramena chez elle exténuée de larmes et de froid.

» En y rentrant, le premier objet qui s'offrit à sa vue fut le contrat que le tabellion avait laissé sur la table avec un gros trousseau de clefs.

» Marie se saisit de l'écrit et l'allait mettre en pièces, quand le vieillard lui retint la main.

« Qu'allez-vous faire? lui dit-il.

» — Anéantir le prix odieux de ma honte et de mon

malheur. A moi un château! de vastes domaines, à moi, pauvre délaissée!... amère dérision!... Ne savait-il pas que quelques planches et cinq pieds de terre c'étaient désormais tout ce qu'il me faudrait!....

» — Jeune fille, pourquoi refuser le moyen que Dieu t'envoie de secourir les pauvres dont le pays fourmille? ton malheur te rendrait-il insensible à celui des autres? Fais du bien, ce sera le plus sûr moyen d'adoucir ton chagrin. »

» Marie-Yvonne soupira, porta vers le ciel un regard plein de douleur, remit l'écrit sur la table, et parut plus tranquille. Elle congédia son conducteur, qui ne la quitta qu'à grande peine, puis elle s'enferma dans sa maison, et ne répondit point aux personnes qui vinrent tour à tour heurter à sa porte. Comme elles l'entendirent marcher, qu'elles la virent même une autre fois, assise devant sa table, s'occupant à écrire, elles la laissèrent à cette solitude qu'elle semblait désirer, et ne songèrent plus à la troubler.

» Que vous dirai-je, monsieur? Vers le milieu de la nuit suivante, des pâtres, gardant leurs troupeaux, furent effrayés d'apercevoir une vive clarté qui rougit soudainement le ciel. Bientôt après, des tourbillons de flammes s'élevèrent au-dessus des bois de Kernos. Un violent incendie dévorait le manoir. L'alarme fut donnée; on courut au lieu du désastre; mais il était trop

tard : l'édifice déjà consumé tombait en cendres.

» Le lendemain, Marie-Yvonne ne paraissant point, on crut devoir aller l'avertir d'un événement auquel elle était la première intéressée. La porte de sa maison était ouverte et la chambre solitaire.

- » Plusieurs jours se passèrent sans qu'on pût connaître le sort de l'infortunée; enfin, deux femmes, côtoyant un matin les bords du lac, virent quelques parties de vêtemens accrochées à la branche d'un saule inclinée jusque dans l'eau : la curiosité les fit avancer vers cet objet; puis elles reculèrent d'horreur et d'effroi... ces vêtemens couvraient un corps livide, ce corps était celui de Marie-Yvonne.

» Ces femmes retournèrent vite au village et dirent leur triste découverte. Alors on se porta en foule vers le lac. Le corps de Marie, retiré de l'eau et déposé sur le bord, fut entouré de spectateurs, qui, la plupart, le regardaient les yeux et la bouche béans et le cœur froid. Chacun s'enquerra si la mort de Marie-Yvonne était accidentelle ou volontaire, chose que l'on ne put d'abord décider.

» Immédiatement on fit une recherche chez Marie, et l'on trouva à côté de l'acte de donation de Kernos un testament que la jeune infortunée avait écrit; voici à peu près ce qu'elle y disait :

« Dans peu d'instans, Marie-Yvonne et le manoir de

» Kernos n'existeront plus : ils doivent disparaître en-
 » semble de ce monde. Malgré l'action que je vais com-
 » mettre, j'espère en la miséricorde de Dieu ; c'est dans
 » son sein paternel que mon âme se réfugie : il ne la
 » repoussera pas, parce qu'elle est tombée sous un poids
 » qui surpassait ses forces... Quant à mon corps, si on
 » le retrouve, les hommes, je le sais, lui refuseront un
 » coin de la terre consacrée à la commune sépulture ;
 » l'isolement m'attendait dans la vie, il me suivra après
 » ma mort : qu'importe... je n'en souffrirai plus.

» Je donne tout ce qui m'appartient aux indigens du
 » canton : qu'on fasse entre eux une égale répartition
 » des champs de Kernos ; et qu'on me donne à moi un
 » linceul et une tombe sous les grands chênes au bord
 » du lac : c'est dans ce lieu, où j'ai tant pleuré, que je
 » veux reposer. On ne devra pas toucher à l'anneau de
 » fiancée que je porte au doigt.

» Telles sont mes dernières volontés, dont je laisse
 » l'exécution aux personnes qui croiront me devoir quel-
 » que reconnaissance pour les services qu'elles ont
 » reçus de moi. »

» Après la lecture de cet écrit, la rumeur fut grande ;
 long-temps on discuta avant de décider dans quel lieu
 serait inhumée l'infortunée, dont les tristes restes sem-
 blaient implorer indulgence et pitié. Les uns voulaient
 qu'elle eût une place dans le cimetière ; d'autres, et ce

fut le plus grand nombre, dirent qu'elle-même s'était jugée indigne de reposer auprès des fidèles, et qu'en effet, celle qui, en se donnant la mort, avait enfreint les lois de la religion, ne devait pas être traitée en enfant de l'Eglise.

» Alors Juliotte Landemoor, jeune femme dont Marie avait soigné et guéri l'enfant, demanda toute en pleurs qu'il lui fût au moins permis d'accomplir les derniers vœux de sa bienfaitrice. Personne ne s'y étant opposé, elle fit transporter chez elle le corps de la défunte et le suivit avec quelques-unes de ses compagnes, pour s'occuper des derniers devoirs à lui rendre. »

Yvon s'interrompit de nouveau, et regardant Dasvil avec une expression comiquement solennelle, il reprit après un moment de silence :

« Vous allez encore, monsieur, traiter le reste de mon récit de folie et de mensonge, comme vous le faites toujours quand on vous parle de miracle; pourtant une chose que l'on répète de père en fils depuis plus de cent ans doit être bien vraie.... Sachez donc que l'on assure que Juliotte, ayant donné, pour ensevelir Marie, un linceul de toile fine et blanche, le vit se couvrir de larges taches noires sitôt qu'il eut touché le corps.

» Les ensevelisseuses, étonnées, demandèrent un autre drap : celui-là se tacha comme le premier, et trois fois la chose se renouvela.

« Miséricorde, elle est damnée ! » s'écrièrent les femmes en s'enfuyant.

» Juliotte, tremblante d'effroi, se jeta à genoux, et voulut implorer la Notre-Dame-des-Sept-Douleurs; mais on dit qu'elle sentit comme une main qui lui serrait si fort la gorge qu'elle ne put prononcer un seul *Ave*. A son tour, elle s'élança hors de la maison, n'osant tourner ses regards vers le cadavre, qu'elle s'attendait à voir se dresser au milieu d'un cercle de feu.

» En peu d'instans le bruit du sinistre prodige se répandit. Chacun refusait de toucher le corps de la réprouvée, malgré les instances de Juliotte pour qu'il fût enlevé de sa maison; enfin deux hommes, à force d'eau bénite et d'eau-de-vie, se dévouèrent à cet acte de courage. Ils creusèrent au coin d'un chemin écarté une fosse profonde où la morte fut enfouie, et couverte de chaux vive pour qu'elle fût plus vite réduite en poussière.

— Ainsi la malheureuse ne fut pas même enterrée dans le lieu qu'elle avait choisi?...

— Non, monsieur, c'était trop loin : on voulut s'en débarrasser au plus vite; et c'est sans doute pour s'en venger qu'elle revient et se montre à la place même qu'elle voulait pour tombeau. Dans les premiers temps qui suivirent sa mort, ses apparitions étaient fréquentes

et causèrent de grands malheurs ; mais les exorcismes d'un savant religieux restreignirent sa puissance : elle ne peut plus l'exercer qu'à certaines époques et pendant certaine heure de la nuit. Condamnée, a dit le saint homme, à laver son linceul pour en effacer ces taches que lui ont imprimées les souillures de son âme, sa peine durera jusqu'au dernier jour du monde, à moins (chose qui semble impossible) qu'elle ne trouve un aide exempt de tout péché, ou dont le bras ait la force sur-humaine du sien. Voilà ce qu'elle attend. Jeune et belle comme aux jours de sa vie, elle se tient au bord du lac pour épier la victime qu'un sort fatal pousse vers elle. Alors, par des larmes, de touchantes supplications, elle l'engage à tordre avec elle le linge plein d'eau qu'elle semble ne pouvoir soulever. Le malheureux, qui presque toujours cède à la fascination de son regard et consent à partager sa tâche, faiblit bientôt sous l'effort ; alors le spectre, dans un accès de rage, le saisit et le précipite dans le lac. Après une telle expédition, Marie reste long-temps sans reparaitre ; pendant quarante ans, elle s'est laissé oublier, et le pays croyait en être délivré ; mais voilà un mois qu'elle recommence ses scènes nocturnes.

— Et tu y crois vraiment, mon bon garçon ? dit Arthur en riant.

— Pardienne, monsieur, je crois ce que j'ai vu.

— En songe, Yvon.

— Tout éveillé, je vous le jure, et si bien que, sauf votre respect, j'étais allé chercher mon cheval égaré dans les landes; je revenais monté sur ma bête et sifflant pour me désennuyer, quand, en passant près du lac, l'animal, comme effrayé, hennit en dressant les oreilles. Alors, jetant les yeux vers l'autre bord, j'aperçois....

— Un tronc d'arbre, une roche blanche.

— Un tronc d'arbre, une roche blanche restent immobiles, reprend Yvon d'un ton sec, et l'objet que je vis marchait. C'était comme une femme habillée de blanc : elle s'agenouilla au bord de l'eau et parut y plonger quelque chose. Effrayé, je mis mon cheval au galop; mais, tout en fuyant, j'entendis retentir les coups de battoir dont vous-même vous avez tout-à-l'heure distingué le bruit.

— C'est singulier, » dit Arthur.

Lui et son guide arrivaient en ce moment à Glomel, où ils se séparèrent : chacun d'eux alla chercher le sommeil.

Celui d'Arthur fut agité de rêves bizarres : dans leur incohérence, il se trouvait à la fois acteur et témoin de différentes scènes de la vie d'Yvonne, dont l'image ne le quittait pas. Tantôt il cherchait à la prémunir contre la séduction de Patrice, quelquefois il se croyait

lui-même l'amant aimé de la jeune fille et lui parlait avec amour. Enfin, un épouvantable cauchemar la lui montra se débattant dans l'eau, et il s'éveilla au moment où il l'en retirait pâle et glacée....

Les songes d'Arthur s'envolèrent avec le sommeil, mais lui laissèrent une rêverie obstinée, durant laquelle le même objet se reproduisait toujours. Cette Marie, si belle, si aimante, et pourtant si cruellement abandonnée, éveillait dans le cœur du jeune homme une mystérieuse sympathie ; en même temps, l'imagination du peintre, du poète, s'exaltait à l'idée de la redoutable laveuse. Cette image fantastique, tantôt douce et gracieuse, tantôt imposante et terrible, errait autour d'Arthur et s'emparait de son esprit avec une telle tenacité qu'elle lui causait du malaise : en vain voulait-il la repousser, elle revenait sans cesse, comme ces notes musicales, ces refrain de chansons qui, par une cause sans doute physiologique, vous obsèdent la mémoire et, malgré vous, vibrent continuellement au fond de votre cerveau, alors même que votre âme est dans la douleur, que vos yeux sont pleins de larmes.

La cloche de Glomel sonnait l'*angelus* avait annoncé la naissance d'un jour nouveau, qu'Arthur restait encore là, sous l'obsession de ses pensées. Plus fatigué d'une longue nuit passée dans l'agitation que des courses de la journée précédente, il se leva ; et pour res-

pirer l'air pur du matin, se mit à la fenêtre : elle ouvrait sur de vastes campagnes, sur des sites agrestes et variés ; mais, en ce moment une brume légère, étendue sur la surface des champs, les couvrait comme d'un voile de gaze, et donnait à toute la perspective un aspect vague et triste. Seules éclairées par les premiers rayons du soleil, les hautes cimes des bois qui s'élevaient entre la rive du lac et les ruines de Kernos se dessinaient nettement sur l'horizon. Ce fut sur ce point que, par une secrète attraction, se dirigèrent les regards d'Arthur, et ils ne purent s'en détourner. Le sentiment de mélancolie qui déjà remplissait son âme s'accroissait par cette contemplation : une larme vint mouiller sa paupière..... « Pauvre Marie ! » dit-il avec l'accent d'une profonde tristesse. A ce nom qu'il s'entendit prononcer, il tressaillit et dit, saisi d'une sorte de dépit contre lui-même : « Encore!.... mais suis-je donc fou ? En vérité, je crois qu'Yvon pourrait dire avec raison qu'on a jeté sur moi quelque maléfice. » Il ferma brusquement la fenêtre, prit tour à tour un livre, des crayons, les rejeta avec un soupir mêlé d'impatience et d'ennui ; puis, ayant déjeuné à la hâte et fait avertir son jeune guide, il se mit en route avec lui.

Après une heure de marche, ils se trouvèrent dans un champ auquel le bois de haute futaie qui l'entourait donnait un aspect sombre et sauvage. Arthur, s'ar-

rétant près d'un monceau de pierres noires d'entre lesquelles ressortaient des branches d'épines et de houx, remarqua quelques vestiges d'une ancienne tourelle.

« Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il.

— Les restes du manoir de Kernos, répondit Yvon.

— Au diable Kernos ! murmura tout bas Arthur. Je suis fatigué, reprit-il un instant après, retournons à Glomel, tu pourras disposer du reste de ta journée. »

Tous deux retournèrent sur leurs pas, et quand ils passèrent près du lac, comme il n'était guère plus de midi, Yvon laissa tranquillement Arthur examiner ce lieu tout à son aise. Ensuite ils cheminèrent, le Breton sifflant, l'artiste projetant de revenir seul sur ces bords dès la nuit suivante étudier et graver dans sa mémoire chaque partie de ce paysage alors qu'il serait éclairé par la lune, afin d'en composer un tableau dont le principal sujet serait la belle et mystérieuse laveuse ; tel était le motif de la visite nocturne que Dasvil projetait.

L'exécution suivait toujours de près les résolutions d'Arthur ; son esprit actif ne voulait ni repos ni lenteurs ; aussi éprouva-t-il une vive contrariété quand, à l'approche du soir, le ciel se couvrit de nuages ; bientôt vint une forte pluie ; elle continua pendant tout le lendemain et une grande partie de la journée suivante.

Livré tour à tour à l'ennui ; à des idées bizarres,

Arthur comptait impatiemment les heures ; mais plus son projet trouvait d'obstacles, plus il y tenait. Il était décidé à ne quitter Glomel qu'après avoir fixé sur le papier l'esquisse du lac, et surtout cette image de femme qui, par une sorte de fatalité, semblait s'attacher à sa propre existence. Enfin le ciel reprit son brillant azur : un jour serein amena un beau soir.

Comme il l'avait calculé, Arthur arriva sur la rive entre dix et onze heures, au moment précis du lever de la lune. L'astre, encore à l'horizon, avait la couleur du feu, et sa rouge clarté, perçant au travers du feuillage, ressemblait à celle d'un incendie. Ce spectacle frappa l'impressionnable Arthur.

« C'est à pareille heure, pensa-t-il, que Kernos brûla... que mourut Marie !... » Et son cœur se serra, ses yeux se détournèrent du lac où s'était précipitée la jeune fille. Mais, éloignant ce pénible souvenir, il essaya de fixer ses idées sur le seul but de sa course. Il marcha donc pas à pas, remarquant les divers effets de lumière à mesure que la lune s'élevait ; bientôt elle argenta tous les alentours et brillanta le lac de ses reflets tremblans.

Arthur atteignit enfin le côté du rivage où de grands chênes inégalement groupés formaient au bord de l'eau une noire dentelure. Le tronc de l'un de ces arbres se divisait, à peu de distance de terre, en deux grosses

branches, dont l'enfourchure formait un siège que la mousse recouvrait. Arthur s'y plaça; caché sous la feuillée, il embrasse du regard toute l'étendue du paysage; son imagination s'anime et le tableau s'y dessine à grands traits : chaque objet saillant s'y encadre d'une manière pittoresque et savante. Ici ce massif de feuillage, là ce haut châtaignier qui fut à demi brisé par la foudre; au fond cette chaîne de collines s'élevant graduellement; enfin, sur le premier plan, près, tout près de cette roche à la forme bizarre, sera placée la fantastique figure de la laveuse.... Arthur sourit à sa création toute poétique, toute vaporeuse; mais, à force d'y rêver, de jeter en idée les premières lignes de l'esquisse, sa tête se fatigue, ses paupières s'abaissent, ses idées se troublent sans pourtant s'éteindre tout-à-fait : ce n'est pas un profond sommeil, mais c'est une forte somnolence qui s'empare de lui.

Dans cet état, il crut entendre l'eau bruir sous des mains qui l'auraient agitée; son oreille fut frappée aussi de quelques soupirs, semblables à ceux qu'arrache une extrême fatigue; mais tout cela était vague et comme l'effet d'un songe. L'instant d'après, des coups de battoir retentirent et l'écho les répéta....

Arthur, réveillé en sursaut, se lève et retombe de surprise..... Elle est là, là tout près de lui, la nocturne laveuse. La voilà bien à demi penchée sur l'eau et pa-

raissant tout occupée de son travail. Pourtant elle l'interrompt après quelques minutes. Debout sur le rivage, elle assemble et rattache sur sa tête les longs cheveux noirs qui venaient de se dérouler.... Maintenant, éclairée par la lune, elle se montre dans toute sa beauté. Oh! que sa physionomie est à la fois noble et touchante! que de charmes dans ses yeux pleins de mélancolie! Le regard d'Arthur s'attache sur chaque contour de cette angélique figure; il suit tous les mouvements de cette taille onduleuse qui semble se mouvoir et frémir au souffle de la brise, comme le fait en ce moment la surface de l'eau.

A cette vue, que se passe-t-il dans l'âme du jeune homme? lui-même ne saurait le définir : sa raison est comme suspendue entre l'idéal et la réalité. Il veut douter de la vérité de cette vision, et pourtant il est sûr que ses sens ne le trompent point.... Le cœur plein d'un trouble inexprimable, muet et immobile comme si une puissance secrète enchaînait ses membres et sa voix, il attend avec une sorte d'anxiété ce qui va suivre, car un pressentiment l'avertit que ce moment va décider de toute sa destinée.

De nouveau la laveuse se courbe vers le lac et en retire comme avec de pénibles efforts une longue pièce de linge; mais aussitôt cet objet échappe de ses mains et retombe dans l'eau, qui jaillit en perles brillantes.

Un second essai a le même résultat, d'autres le suivent et sont également inutiles. Alors la laveuse, hors d'haleine et découragée, s'assied sur une saillie du rocher, ses beaux yeux s'élèvent tristement vers le ciel, et sa voix, douce comme un songe d'amour, murmure cette faible plainte :

« Je ne puis achever.... la force me manque.... hélas ! hélas ! tant de nuits sans repos !... » Et comme affaissée sa tête s'appuie sur la pierre....

« Marie ! s'écrie alors une voix tremblante d'émotion.

— O Dieu ! qui m'appelle ? répond une autre voix avec un accent mêlé de surprise et de crainte.

— Moi, Marie, moi qui cède à ta puissance ; moi que tu enivres, qui te donne à jamais mon cœur, mon âme, ma vie, tout ce qui est à moi.... Fatale enchanteresse ! qui que tu sois, ange ou démon, me voici à tes pieds, dispose de mon être. » Et dans le délire d'un bouillant transport, Arthur est tombé à genoux devant celle qu'il nomme Marie.

Elle recule, fixe un long et pénétrant regard sur ce jeune homme qui lui tend les bras, et semble agitée, incertaine : son sein bat visiblement.

« Fuyez, dit-elle enfin, ces bords sont dangereux.

— Fuir ! dit Arthur en se relevant avec vivacité, fuir ! quand tu es là, devant moi, si belle et si douce.... non, non, je resterai, dussent tout mon sang se glacer et mes

jours s'éteindre. Laisse-moi prendre ma part de ce fardeau que ta faible main ne peut soutenir. Va, le sentiment qui m'anime est plus fort que toute la puissance de l'enfer. J'abrègerai ta cruelle tâche. Donne, donne donc, » répète-t-il avec instance; et du doigt il indiquait le tissu blanc qui flottait sur l'eau. Marie gardait le silence, mais un sourire passa comme un éclair sur sa belle et triste physionomie. Enfin elle se baisse, retire de l'eau un coin du drap et le présente à Dasvil. Il le saisit, Marie tient l'autre extrémité.... Bientôt l'eau sort ruisselante de cette toile qu'ensemble ils compriment et que, la première, Marie abandonne; car, soit fatigue, soit toute autre cause, elle chancela, et serait tombée à terre si Arthur ne l'eût enlacée de ses bras... Oh! ce n'était point une ombre, un vain fantôme qu'il serrait ainsi contre son sein... la mort n'a point cette douce chaleur, un soupir aussi pur ne sort point de ses lèvres glacées.

« Marie! Marie, ma bien-aimée, » répétait Arthur avec l'accent de la passion.

Ses yeux, un moment fermés, se rouvrirent; elle parut vouloir rassembler ses idées, puis, s'arrachant des bras d'Arthur, elle lui dit avec une dignité douce :

« Merci, monsieur, merci pour le service que vous m'avez rendu; et, je vous en prie, accordez-m'en un autre : ne révélez à personne de ce canton le secret de

cette entrevue. Je vous en conjure au nom de l'humanité... au nom de votre père ou de sa mémoire... et maintenant, adieu... car nous ne nous reverrons plus en ce monde.

— Ne plus nous revoir! s'écria l'impétueux jeune homme lui saisissant la main; ne plus nous revoir! oh! il n'en sera pas ainsi... Je veux te connaître, femme mystérieuse; je veux m'attacher à tes pas, pénétrer dans ta retraite, m'identifier à tes actions, à toutes tes pensées; devenir un autre toi-même comme tu es maintenant la meilleure partie de mon être. Accepte mon cœur, il n'en est pas de plus aimant; aie confiance en ma foi, car elle est inviolable.

— Confiance! répéta tristement Marie, confiance!... n'est-ce pas par ce mot que l'Écossais fascina la jeune Bretonne? Silence donc! ne le prononcez pas près de ce lac: il n'y trouverait pas d'écho.... Vous, dont j'ignore encore le nom, vous êtes français, et sans doute homme d'honneur?

— Oui, répondit Arthur d'un ton noble et assuré.

— Eh bien, c'est par ce titre que je vous conjure de me laisser m'éloigner sans chercher à pénétrer le mystère qui m'environne, mystère qui, j'en atteste le ciel, n'a rien dont je doive rougir.

— Marie, votre main est-elle libre?

— Libre.

— Votre cœur l'est-il également ?

— Je.... je le crois, balbutia Marie, n'osant regarder Arthur.

— Pourquoi donc, ô mon ange ! pourquoi repousser mes vœux, me ravir tout espoir, et briser les nœuds que Dieu même, en m'attirant ici, a sans doute voulu former. Marie ! ah ! pourquoi me dire si cruellement : Renonce au bonheur ?

— Pourquoi ? répond-elle exaltée à son tour ; demandez donc aussi pourquoi tout dans le monde est déception, fatalité, souffrance ? pourquoi les plus hautes comme les plus humbles destinées sont bouleversées ? pourquoi la foudre gronde, les empires se renversent ? pourquoi la proscription étend son bras de fer sur des êtres braves et généreux ? pourquoi, enfin, la douleur, le désespoir, la mort, sont toujours là, prêts à nous saisir ?..... C'est le terrible secret de Dieu : nul esprit humain ne le pénétrera..... Mais encore une fois, fuyez-moi, car mon avenir est sombre comme le tombeau. Adieu... pensez quelquefois à Marie : ce nom est véritablement le mien. Mais vous, comment vous nommerai-je en priant Dieu pour vous ?

— Arthur Dasvil, Arthur, qui vous dévoue sa vie, qui ne perdra jamais le souvenir de cette heure suprême pour lui ; car en elle sera toute sa destinée. Marie ! suis-je donc condamné à ne plus te voir, n'es-tu donc

réellement pour moi qu'une vision chère et fatale qui va s'évanouir? Oh! je t'en supplie, ajoute-t-il avec instance, ne me plonge pas dans le néant, apparais-moi encore, ombre du ciel; reviens ici, reviens-y la nuit prochaine; je t'y attendrai avec délice, avec angoisse! oh! viens, viens, promets-le-moi; oui, demain... n'est-ce pas?

— L'avenir n'est point à nous, reprit Marie les yeux en pleurs; qui sait ce que demain nous garde! Cependant... peut-être.... » Et d'un geste, qui tout à la fois supplie et commande, fixant le jeune homme à sa place, Marie passa derrière le rocher, s'enfonça dans l'épaisseur du bois et disparut.

Arthur resta là; le soleil l'y surprit encore, livré à des pensées qui n'étaient qu'un chaos, rien de distinct ni d'arrêté n'en pouvait ressortir. Savait-il, le triste Arthur, ce qu'il avait à craindre, ce qu'il pouvait espérer de celle dont il ne connaissait que le nom et la beauté? En proie à la tyrannie d'une passion aussi impétueuse que subite, il y céda, quoique la raison lui dit qu'elle était folle et peut-être désespérée.

Pâle et rêveur, il revint à Glomel, prit quelque nourriture et se jeta sur son lit, où son extrême fatigue lui fit goûter enfin un sommeil profond.

A son réveil, ses forces étaient réparées; mais il trouva toujours au fond de son âme même image,

même douloureuse incertitude. A peine la nuit était close que déjà l' impatient jeune homme était dans ce lieu que sa pensée n'avait pas quitté; mais en vain les heures s'écoulèrent; en vain, comme la veille, la lune se leva pure et brillante, la solitude, le silence de la rive ne furent interrompus que par la présence d'Arthur passant par toutes les péripéties de l'attente. Il se livra tour à tour au bonheur de l'espoir et à l'impétuosité d'une impatience portée jusqu'à la frénésie. Par momens, il restait immobile, écoutant, croyant entendre les pas légers de Marie fouler la bruyère. Si quelques feuilles se détachaient du chêne, si le vol de l'orfraie en agitait les branches, il courait vers l'endroit d'où partait le bruit; puis, cruellement déçu, il revenait s'asseoir sur la rive à la même place qu'occupait la veille cette Marie, cette ingrate qu'il appelait avec tant d'amour.

Quittant enfin ce lieu aux premières lueurs du matin, Arthur résolut d'y revenir la nuit suivante, puis les autres encore : peut-être la persévérance le conduirait-elle à l'accomplissement de ses vœux.

Comme la veille, il revint à Glomel et abrégé par le sommeil la longueur insupportable de la journée : ce n'était désormais que durant la nuit qu'il voulait sentir son existence.

Vers quatre heures du soir, Arthur, pressé de re-

prendre le chemin du lac, dit à son hôte de lui faire servir son dîner; mais tout était en tumulte dans la petite auberge : une troupe de gendarmes venaient d'y arriver et demandaient que sans retard on mit pour eux la table. L'aubergiste, peu accoutumé à voir sa maison si remplie, perdait la tête et supplia Dasvil de vouloir bien s'asseoir à la table commune. Il le fit pour être plus tôt libre; et pendant le repas, il saisit à la dérobée des mots tels que ceux-ci :

« Conspiration..... complice du général Berton..... blessé..... en fuite..... condamné à mort. »

Arthur devina facilement que la gendarmerie était à la recherche de quelque malheureuse victime des troubles civils. Mais comme son cœur battit quand il entendit tout entière la phrase suivante :

« Les renseignemens sont sûrs, et nous nous emparerons de lui d'autant plus facilement que sa fille l'accompagne; il est difficile à deux personnes de se tenir cachées. »

O Marie! allait s'écrier Arthur, frappé tout-à-coup d'une idée qui lui ôte toute possibilité de réflexion; mais il se contient, quitte la table, et court d'un trait vers le lac, comme s'il eût été sûr d'y rencontrer, d'y secourir celle pour laquelle il eût sacrifié sans hésiter sa liberté et sa vie... La rive était déserte; il devait s'y attendre, et pourtant sa surprise égala sa douleur.

« Où la trouver.... où la trouver.... comment l'avertir?... » En répétant ces paroles, Arthur, désespéré, se frappait le front; son regard plein d'anxiété interrogeait tous les objets. Quand il s'arrêta sur la roche où Marie un moment s'était assise, il aperçut de petites tablettes oubliées ou posées là à dessein.... elles n'y étaient pas la veille.

S'en saisir, dévorer les lignes tracées au crayon par une main tremblante, ce fut pour Arthur l'affaire d'un instant. Ces lignes, inintelligibles pour tout autre, lui révélaient tout.... tout, jusqu'au sentiment que peut-être celle qui l'éprouvait ne s'avouait pas encore... Alors vous eussiez vu la belle figure du jeune homme se couvrir de larmes qui étaient à la fois celles d'une joie céleste et d'une douleur profonde.

Il se prosterna à cette place où s'était agenouillée Marie, et levant les mains vers le ciel :

« Dieu! dit-il, je te rends grâces : elle est sauvée! qu'importe donc qu'elle soit perdue pour moi, je serai seul à souffrir. Marie! nouvelle Antigone! oh! c'est un autel à la piété filiale que cette pierre que je presse de mes genoux : c'est là que tu t'appuyais dans tes pénibles veilles, durant ce travail vulgaire qui, sous tes mains, était si noble, si touchant!.... C'était pour le guerrier souffrant, pour le malheureux proscrit, pour ton père que tu bravais ainsi la fatigue et la terreur des

nuits.... Ma bien-aimée ! oh ! puissent les anges t'accompagner dans ta fuite et t'adoucir les jours de l'exil.....»

La nuit était avancée quand Arthur rentra à l'auberge. Les gendarmes y revenaient au même instant, et ils ne dissimulèrent pas le peu de succès de leurs recherches.

« Les oiseaux étaient envolés, dit l'un d'eux, en parlant à l'hôte ; nous n'avons trouvé que la cage, et, ma foi, elle était sombre. Imaginez un souterrain enfoui sous les décombres d'un vieux château anciennement brûlé.... J'avais peur, en fouillant cette niche, que la voûte ne s'écroulât sur nous, tant elle est humide et crevassée. Cette pauvre demoiselle ! elle est pourtant restée là pendant plus d'un mois avec son père, blessé à l'échauffourée de Saumur ! Je me réjouis vraiment à cause d'elle qu'il ait pu s'évader ; ma foi.... à cause de lui aussi..... l'opinion est libre après tout. Qu'on se batte les uns contre les autres pour soutenir son parti, c'est bien ; mais tuer un homme désarmé parce qu'il ne pense pas comme nous, c'est affreux, je ne puis m'empêcher de le dire : l'échafaud me fait horreur, tout gendarme que je suis.... A la santé donc du proscrit et de sa fille ; puissent-ils boire galment à la nôtre en pays étranger ! »

Arthur sourit en même temps que ses yeux se mouillaient de larmes ; il serra la main du gendarme com-

patissant et fit servir du meilleur vin, dont il but avec lui.

Pendant plusieurs jours encore Arthur retourna sur les bords du lac; ce lieu lui était devenu si cher qu'il avait peine à s'en éloigner, et plus que jamais, avant de le quitter pour toujours peut-être, il voulait en emporter l'image.

Le hasard voulut qu'un jour un journal pénétrât jusqu'à Glomel et se trouvât sous la main d'Arthur. Il le parcourut, et ses yeux tombèrent sur le paragraphe suivant à l'article Londres :

« Le brave colonel S^{***}, condamné à mort par contumace, s'est heureusement dérobé à toutes les recherches dirigées contre lui. Depuis deux jours il est ici avec sa fille, dont on admire la beauté et le courage. C'est à ses soins que son père doit la vie et son arrivée sur la terre de la liberté. »

« Elle est à Londres!..... »

A cette certitude, les traits d'Arthur rayonnèrent de joie, et dès le lendemain il quitta Glomel.....

CONCLUSION.

L'époque n'est pas encore loin où moi, jeune pensionnaire, dans un temps de vacances, j'accompagnai ma mère et plusieurs personnes amies dans l'une de ces promenades sur la rivière de l'Erdre qu'aiment tant les Nantais, mes compatriotes. La barque nous conduisit à la Dénerie, campagne délicieuse que, dans le style classique, on appellerait justement un Elysée.

De longues promenades dans les bois, des courses à travers les prairies, la danse, la musique, puis un repas qui n'était rien moins que frugal, quoique servi sur

le gazon, occupèrent une partie des heures. Enfin, dans un moment de repos, on voulut lire ; mais les livres avaient été oubliés. Alors on proposa de les remplacer par quelque récit qui tiendrait lieu d'un roman.

Ce fut ainsi que j'appris les faits qu'à mon tour je viens de retracer ; jamais leçon d'histoire ou de littérature ne m'avait trouvée si attentive. Assise sur l'herbe, la tête appuyée sur les genoux de ma mère, les yeux fixés sur le narrateur, j'écoutais, je recueillais chaque parole, n'osant respirer ; et, je vous l'assure, la couronne de fleurs à demi tressée que je tenais à la main ne fut point achevée. Depuis ce jour, ma mémoire me rappela souvent les scènes fantastiques du lac de Glomel : je regrettais de n'en point connaître les acteurs, d'ignorer leur destinée ; toujours ce souvenir s'est mêlé à celui de mon beau pays, de ma chère Bretagne, qu'il m'a fallu quitter.

Conduite l'hiver dernier dans une des réunions qui avaient lieu chez madame P***, au faubourg Saint-Germain, j'y remarquai deux personnes dont l'extérieur commandait l'attention : c'était le mari et la femme ; lui âgé d'environ trente-huit ans, elle de six à sept ans plus jeune, et tous les deux offrant un modèle de beauté et de grâce. Près d'eux un enfant charmant cachait sa chevelure blonde et bouclée sous les mains caressantes de la jeune femme.

« Quel est leur nom? demandai-je en les indiquant à la personne qui se trouvait près de moi.

— C'est M. et madame Dasvil.

— Arthur Dasvil?... »

L'affirmative suivit ma seconde interrogation. Alors, tout émue, toute joyeuse, je m'approchai du couple, auquel cependant je n'osais parler. Puis j'étais incertaine.... cette femme d'Arthur, qui était-elle?....

Comme répondant à ma pensée : « Marie, mon amour.... » dit Arthur se penchant vers sa compagne.

Plus de doute, je le sais maintenant, l'artiste de Glomel est l'heureux mari de la belle laveuse de nuit.

M^{lle} AIMÉE HARELLE.

JEAN DE LUNEL L'INDIFFÉRENT.

—
· 4575.

JEAN DE LUNEL L'INDIFFERENT.

1575.

Il y a bien long-temps, bien long-temps que les hommes sont coquets et qu'ils cherchent à dissimuler les ravages des ans sur leur frêle machine. Si le grand faucheur vient prématurément à faire tomber leurs cheveux, ils les remplacent par des cheveux d'emprunt; s'il les fait blanchir çà et là en appuyant sur leur tête sa main glacée, ils se les font teindre ou extirper. C'est du plus loin qu'aucun chroniqueur se sou-

vienne, témoin cette épigramme d'un ancien poète contre un ci-devant jeune homme :

Tes cheveux teints, Longus, sont un mensonge insigne,
Car ils ont, en un jour, fait un corbeau d'un cygne.

C'était un an après la mort de Charles IX, pour qui on avait fait cette épitaphe :

Pour aimer fort Diane et Cythérée aussi,
L'une et l'autre m'ont mis en ce tombeau ici.

plus digne d'être sur la tombe des jeunes défunts cour-
tisans de ce temps-là que sur celle du jeune tigre royal
qui, selon Brantôme, « entreprit aucunes dames, plus
» par réputation que par lascivité, et très-sobrement
» encore. »

Il est vrai que la chasse et l'amour conjointement
faisaient bien des morts prématurées ou des vieilleses
précoces parmi les gentishommes de ces cours folles
et licencieuses du passé.

Il y avait cercle chez la reine-mère, et, soit hasard,
soit galanterie de flatteur, le propos était tombé sur la
prééminence des beautés italiennes. La reine-mère
s'en défendait comme d'une louangeuse personnalité;
elle prenait parti pour les grecques. « Par la mordieu,
madame, s'écria le duc d'Épernon, si les yeux de Votre
Majesté sont injustes à ce point, quand ils regardent

un miroir, ils ne le seraient pas autant, j'imagine, s'ils s'arrêtaient quelque peu sur la face d'une jeune Italienne que nous avons vue, le duc de Joyeuse et moi, à Notre-Dame, le jour de la Fête-Dieu.

— Et quelle est cette femme ? demanda la reine.

— C'est une femme qui fait métier d'extirper aux hommes les cheveux blancs d'entre les noirs.

— Et sa demeure ?

— Rue Tire-Chappe.

— Allez-y, duc ; car, sur ma parole, la folie a déjà fait sur vous ce qu'aurait dû faire plus tard une longue sagesse, et vos cheveux vous devraient faire rougir.

— N'est-ce point assez d'en blanchir, riposta le duc avec un sourire respectueux : mais qu'à cela ne tienne ; je vais obéir à Votre Majesté, madame, et qui m'aime me suive. »

Il y avait là quelques vingtenaires et trentenaires qui, comme le duc admonesté, avaient gagné quelques cheveux blancs à poursuivre trop ardemment les cerfs dans les bois et à inspirer de trop vifs sentimens à leurs dames. Ils se levèrent tous, après avoir reçu l'assentiment muet de la reine, pour suivre le duc.

« Viens-tu pas, Jean de Lunel ? » dit un gentilhomme à un beau garçon de vingt-cinq ans, frais, potelé, à l'œil noir et serein, à la forêt de cheveux noirs et lustrés, noirs tous, jusqu'au plus caché.

« Qu'irai-je faire chez l'Italienne ? répondit Jean nonchalamment ; elle trouverait plus de plumes sur un crapaud que de cheveux blancs sur ma tête. »

Toutes les dames du cercle avaient en ce moment les yeux sur cette belle et luisante chevelure, et chacune d'elle maugréait, à part elle, de n'y pouvoir trouver aucun cheveu blanc de son fait. C'est que Jean de Lunel, contre les promesses de ses yeux brillans, malgré sa taille et son encolure de Méléagre, avait jusque là témoigné la plus complète indifférence pour les femmes : on ne lui avait connu que cinq ou six maîtresses depuis la puberté de son cœur. Le bruit courait parmi les dames d'un sort jeté sur lui. La jolie blonde Anna d'Ummel, fille d'un immensément riche gentilhomme allemand, gémissait plus que les autres de cette indifférence de Jean. Ils devaient se marier ; cela était décidé : Jean ne désirait pas, ne repoussait pas ce mariage ; et quand Anna, devant une glace, rapprochant sa tête de celle de son futur époux, lui faisait remarquer la différente couleur de leurs cheveux, le contraste de son teint blanc et diaphane et du sien rouge et duveté, de ses yeux bleus si tendres à elle et de ses yeux noirs si pénétrants à lui ; qu'ensuite elle lui disait, moitié à basse, moitié à haute voix, tant elle était émue : « Jean de Lunel, m'aimes-tu ? — Oui, comme une autre, » répondait Jean, la trouvant fade ;

cela ne faisait rien, ou plutôt cela faisait beaucoup, car Anna était folle de Jean.

Jean de Lunel se laissa entraîner par les gentilshommes.

« Tu la verras, » lui disaient-ils. Lui disait :

« Que m'importe ? »

Ils sortirent du Louvre, et, après avoir sur leur chemin insulté les passans, agacé les chiens avec la pointe de leurs dagues, et œilladé les bourgeoises à la barbe de leurs débonnaires maris qui leur donnaient des bonnetades, ils arrivèrent rue Tire-Chappe, près de l'ancien palais dont il reste encore quelques débris. Ils entrèrent un à un, dans une allée fort obscure et fort étroite :

« L'on dirait un boudin farci de gentilshommes, s'écria Joyeuse, aux rires bruyans de ses compagnons. Ils suivirent, en montant, une rampe de bois à colonnes épaisses, et frappèrent à une porte inscrite *Marietta*. Un vieillard chenu vint leur ouvrir :

« Qui demandez-vous, messeigneurs ?

— Ta fille.

— Qu'en voulez-vous faire ?

— Une femme, si ce n'est déjà fait, répliqua Joyeuse.

— En ce cas, dit le vieillard, en poussant la porte sur eux....

— Joyeuse raille, reprit d'Epernon en poussant la porte sur le vieillard ; nous venons, beau Nestor, porter à ta fille, avec prière de les cueillir, les fruits de sagesse qui ont germé sur nos têtes ces quinze nuits passées dans la serre chaude du Dieu des amours.

— En ce cas, dit le vieillard, entrez. »

Et il les introduisit dans une grande salle lambrisée de tapisseries mythologiques, ayant au milieu une toilette de velours de Naples, chargée d'un grand miroir de Venise, devant lequel s'asseyait en un large fauteuil les chalands de Marietta, la trieuse de blancs cheveux. Un moment après, on vit sortir d'une chambre voisine une jeune fille de vingt ans, de moyenne taille, brune sans couleurs, avec des cheveux cendrés, des yeux noirs, grands, humides et dévorans ; de ces yeux, disait Joyeuse, qui font que l'on croit en Dieu et qu'on se donne au diable ; avec des lèvres fermes et vermeilles, dont la supérieure un peu relevée laissait voir des dents d'une éblouissante blancheur. Elle entra, sérieuse et assurée. Qu'elle était belle ainsi ! Ses mains étaient habillées de gants de Florence, à l'invisible couture, si fins et si collans que la couleur seule les trahissait. Elle tenait de la main droite des pincettes d'or, instrument de sa profession. Les gentilshommes avaient tous les yeux sur cette tête ravissante. Ils perdirent beaucoup à ne point regarder

ses pieds, ses pieds que la nature avait faits ainsi tout petits et fluets, parce qu'ils n'avaient à porter qu'un joli corps tout plein de grâces légères. Jean de Lunel seul les regarda ; il regarda aussi sa taille, et son cœur, pour la première fois, battit bruyamment par un soupir.

« Qui le premier, messeigneurs ? » dit la jeune fille, sans en regarder aucun.

Un gentilhomme se plaça devant la toilette. Les autres regardaient les tapisseries, se promenaient, riaient, taquinaient Marietta, toujours sérieuse, sérieuse à vingt ans ! Jean de Lunel s'était assis dans un coin, et faisait semblant de lire un livre de poésies de Bâif. La main légère de Marietta épluchait la chevelure du gentilhomme, et, à chaque cheveu blanc aperçu, la pincette d'or faisait son office. A mesure qu'ils étaient épluchés, les gentilshommes jetaient une pièce d'or sur la toilette et sortaient, l'un pour un rendez-vous d'amour, l'autre pour un rendez-vous de cabaret, un autre pour sa charge au château.

Jean de Lunel était resté seul dans la salle et ne s'était point aperçu du vide qui s'était fait, et du silence, par la sortie de ses compagnons. Qu'avait-il regardé depuis qu'il était là ? Marietta. Qu'avait-il écouté ? Marietta. Marietta était encore là ; il la regardait toujours ; rien pour lui n'était changé.

« A vous, le dernier, messire, lui dit la trieuse de blancs cheveux.

— Ah! oui, à moi, » dit Jean, comme s'il fût sorti d'un rêve. Et il alla s'asseoir dans le fauteuil. Marietta plongeait doucement ses doigts fluets dans les fourrés de la noire chevelure de Jean, et cherchait les fruits de sagesse, comme les appelait Joyeuse. Ils étaient muets l'un et l'autre. Jean de Lunel, jusque là immobile, fit un mouvement convusif, puis soupira haut et fort.

« Tenez-vous en repos, messire, lui dit Marietta, ou vous ferez perdre la piste à mes doigts. Pour Dieu qu'avez-vous donc ?

— Ce que j'ai, dit Jean de Lunel, en prenant de ses deux mains les deux mains de la jeune fille plus sérieuse alors, et les tenant élevées à l'horizon de sa tête; ce que j'ai, dit-il en fixant sur elle des yeux pleins d'ivresse et d'amour, j'ai que je t'aime depuis une heure, Marietta; j'ai que ton haleine, depuis que tu es près de moi, me brûle le sang et me fait bondir le cœur; j'ai que lorsque tes mains se promènent légères et coureuses sur ma tête, une fièvre de volupté me secoue ainsi tout le corps et me fait frémir sur ce fauteuil; j'ai que lorsque je regarde tes yeux, si tu n'as pas de talisman à cette bague de ton doigt, tes yeux sont des enchanteurs qui me troublent et te font ma souveraine mattresse; j'ai que je suis fou, insensé, perdu, depuis que tu t'es montrée belle et sérieuse à moi qui n'ai pu me tenir debout.

— Messire!

— Je suis jeune, tu vois ; je suis riche, tu verras ; j'ai autour de ma seigneurie de Lunel un océan de vignes qui produisent des vins dignes des dieux : eh bien! Marietta, cette seigneurie, ces vignes, ma jeunesse, mon sang, ma vie, tout cela est à toi, si tu veux être à moi!

— Laissez-moi faire ma cueillette, » dit Marietta, dont les traits ne s'étaient aucunement mobilisés à cette brusque apostrophe; et en même temps elle tâchait de dégager ses petites mains des mains tenaces du beau gentilhomme.

« Non, non, reprit Jean de Lunel, en s'avancant sur le bord du fauteuil pour se rapprocher de Marietta, non, Marietta; pourquoi chercherais-tu sur ma tête les blancs cheveux qui n'y sont pas?

— A quelles fins donc, messire, reprit la belle Italienne avec un air de fière indignation, en mettant ses pincettes d'or dans sa petite poche, à quelles fins donc êtes-vous venu en mon logis?

— Je suis venu, Marietta, entraîné par les autres; et il eût suffi d'un singe habillé, dansant dans la rue, pour arrêter mes pas et me détourner d'ici; je suis venu pour te trouver moins curieuse qu'un singe et aussi insignifiante que les autres femmes; et je t'ai vue, et je te vois plus belle que le plus beau des anges; et c'est

monsieur saint Jean, mon patron, qui m'a conduit en ce logis, s'il est vrai que tu me doives aimer; ou c'est monsieur le diable, si tu me chasses.

— C'est monsieur le diable, tenez-le pour certain, dit Marietta, alors près de la porte de la chambre d'où elle était d'abord sortie; et qu'il vous souvienne bien, messire, que tant que vous n'aurez point affaire à cet instrument d'or, qui est mon gagne-vie, je ne vous souffrirai point paraître en cette salle. Je suis maîtresse ici; je paie ma taxe à monseigneur le roi, et M. le prévôt me protégerait contre vos violences. Quand vous aurez de blancs cheveux, vous serez le bien accueilli.

— Qu'ainsi soit, » dit Jean de Lunel en sortant, le désespoir au cœur, tandis que Marietta disparaissait, fermant la porte de sa chambre. Puis, un instant après, Marietta ouvrit à demi cette porte, avança dans la salle sa tête un peu penchée, et dit, regardant le fauteuil :

« Il est donc parti, le beau gentilhomme! »

« Elle se croit méprisée par moi, se dit Jean de Lunel dans la rue, et sa fierté s'en indigne; mais je lui veux prouver que je la respecte autant que je l'aime, et je ne retournerai rue Tire-Chappe qu'avec de blancs cheveux sur le chef. »

A quelques pas de la borne où arrêté, la main sur le front, il se parlait ainsi, Jean rencontra un gentil-

homme de ses amis qui allait donner de la besogne aux pincettes d'or de la tant belle Italienne.

« Heureux Jean, lui dit-il en lui touchant dans la main, vive la sagesse, de par Dieu ! elle aidant, on n'a pas, avant l'âge, des plumes de cygne parmi son luisant plumage de jais. Le beau plumage que le tien !

— Ah ! lui dit Jean, que n'en pouvons-nous changer ensemble ! je donnerais mille fois plein d'or cette grande bourse de velours pour avoir tes cheveux.

— Sans bourse délier, reprit l'autre, si tu veux une recette pour ce, la voici : Longues nuitées sans sommeil, fréquens sacrifices à monseigneur Bacchus, plus fréquens au petit messire Cupido. A Dieu te commande, mon beau Jean le noir. »

Depuis ce jour, pendant dix jours, Jean de Lunel se jeta dans les bras de l'ardent démon des veilles et de l'ivresse, et lui demanda de blancs cheveux. Le démon souffla sur lui, dessécha, décolora son visage, ternit ses yeux et lui brûla le sang, mais n'attenta point à sa chevelure.

« A moi donc les femmes ! » s'écria Jean, malheureux, triste, hypocondre. La première qui se présenta à son esprit fut la blanche Anna, jusque là dédaignée, Anna si jeune, si vierge, si caressante, si chatouilleuse pour un cœur en émoi comme celui de Jean !

« Je t'aime, Anna, dit-il un soir à la jeune fille éba-

hie, je t'aime et me meurs de t'aimer. Jusques ici j'ai repoussé tes caresses, Anna, parce que je les craignais avant le mariage; parce que je craignais, impatient, de te demander ce que je te demande aujourd'hui, poussé à bout par mon amour, ce qu'il faut que tu m'accordes, Anna, si tu ne veux point que je meure.

— O mon Jean de Lunel! s'écria la jeune fille, peu faite aux amoureuses sollicitations de son amant, la jeune fille dont le cœur, blotti jusque là, bondissait vers l'amour et allait plus loin qu'elle n'eût permis sans doute; ô mon Jean! » Elle se jeta, folle, dans les bras du fou.....

Il en advint ce qui devait en advenir.... Jean dépérisait à vue d'œil.— Une nuit, au milieu, la lampe athénienne brûlait encore, Jean dans les bras de sa belle maîtresse, tout heureuse et toute meurtrie d'amour, Jean lui disait :

« Vois-tu point, par hasard, Anna, sur ma tête quelques fruits de nos tant doux ébats de toutes les heures, quelques blancs cheveux ?

— Voyons, » dit Anna caressant la belle chevelure de son pâle Jean de Lunel; puis, elle s'écria : « Un, deux, trois, quatre, cinq; » puis elle compta mentalement, puis elle dit : « Quinze, Jean! » Et Jean lui sauta au cou, la dévora de baisers, lui dit cent fois merci : « Je serai heureux demain! » Il s'endormit. La pauvre fille était ivre.

« Oh ! comme il m'aime depuis la Pâque ! » se disait-elle ingénument, sans se douter, la pauvre, que, sensuelle déjà et presque libertine, elle faisait de l'amour avec la table de Pythagore.

Tandis que Jean dormait, la face sur l'oreiller, doucement, avec précaution, les petits doigts rose-pâle d'Anna cueillirent les blancs cheveux de son amant, qui disait, rêvant : *Buc Tire-Chappe!* Puis, quand, le jour venu, il s'éveilla et courut devant un miroir :

« Regarde, lui dit Anna, mon beau gentilhomme, regarde, lui dit Anna, défaite et céleste des fatigues de la nuit, mollement accoudée sur son lit, regarde, mon Jean, ces blancs cheveux que, durant ton sommeil, j'ai cueillis sans te mal faire, et que je garde comme précieux gage d'amour.

— Malédiction sur toi ! s'écria Jean de Lunel hors de lui, malédiction sur qui m'a dérobé mon espérance et ma vie ! » Et en disant ces mots, il se précipita sur elle et lui meurtrit la joue d'un horrible soufflet.

Anna s'affaissa sur sa couche. Jean s'habilla et sortit. Anna mourut, sans dire de quoi à ses parents, qui lui firent de magnifiques obsèques de vierge. Pauvre Anna !

Jean de Lunel oublia bientôt sa défunte maîtresse. Avait-il jamais songé à elle ? arrête-t-on sa pensée à l'escalier qui nous conduit plus haut que lui ? — Il reparut à la cour après un mois d'absence. Ce fut un

événement. Les dames, qui l'avaient aimé beau de vermeil, d'embonpoint et de santé, l'aimèrent encore, tout laid qu'il était devenu de verte maigreur. Les femmes ne veulent jamais avoir le démenti de rien ; elles avaient convoité Jean, elles le convoitaient encore. L'amour-propre est un grand auxiliaire de l'amour, quand il ne fait pas tout seul les frais des amoureux engagements.

« Serait-ce par hasard amoureux malaise qui vous aurait ainsi déconfit, lui disait chaque dame, le prenant à part, pauvre Jean de Lunel ? » Et lui, triste et sombre, et carié de corps et d'âme, disait à chacune : « Ce mal m'a pris de vous aimer, madame, et de n'oser le vous dire. » Il obtint je ne sais quelles myriades de nocturnes rendez-vous. Un rendez-vous de nuit n'est point un commencement, une partie, un acheminement ; c'est un complément, un tout, une arrivée. Jean de Lunel plaçait l'image de son Italienne sur chacun de ces visages de femme, pour s'allumer le cœur à cette volontaire illusion, et il mordait au visage toutes ces femmes dont le cœur disait tant pis d'abord, tant mieux après, les deux peut-être tout à la fois.

Jean de Lunel se leva un matin, après une longue nuit de fièvre et de désespoir. La sueur inondait son corps décharné ; il courut frissonnant à son miroir, comme il faisait tous les jours, poussa un cri de joie, puis alla se jeter aux pieds de sainte Ursule de Lorraine,

qu'il priait en vain depuis si long-temps. La fièvre cessa; il se portait bien. — Il courut rue Tire-Chappe; monta, poussa une porte, entra, et vit seule la belle Italienne, qui, à son aspect; porta de la bouche, où il était, à son sein, où elle le cacha, un objet qu'il ne remarqua pas.

« Me voici, lui dit Jean de Lunel après s'être incliné et l'avoir regardée tristement, me voici avec mon droit d'entrée, ajouta-t-il en découvrant sa tête et montrant ses cheveux; me voici, moi, Jean de Lunel, le fou qui t'aime à périr, et qui ne sait point te dire autre chose, tant, Marietta, ta céleste beauté ne provoque point d'autres paroles sur mes lèvres; enfin, me voici, *le bien accueilli*, avec un sourire piteux et amer... » Et il tomba dans le fauteuil, la tête penchée sur une épaule, semblant demander à Marietta un demi-sourire pour guérir et redevenir beau.

Marietta ne sourit pas, mais lui dit, commençant sa besogne :

« Que vous est-il donc advenu, messire, que vous soyez ainsi maigre et défait, vous qui... »

— Il m'est advenu, répondit Jean, qui eut grand malheur, sans doute, de ne pas entendre les derniers mots de la sérieuse Italienne, il m'est advenu, pour obtenir mon droit d'entrer ici, de faire d'horribles folies. »

Jean sortit comme la première fois, chancelant de vertige, après avoir perdu mille prières, mille génuflexions.

Le temps passait, ravageant l'existence de l'infortuné fou Jean de Lunel. Plusieurs fois encore il était revenu chez l'implacable Italienne, et n'en avait pu obtenir une parole d'espoir, un signe de pitié. C'était un spectre, un hideux vieillard de vingt-sept ans, n'ayant plus sur le sommet de la tête qu'une claire touffe de cheveux moribonds! tout le reste était tombé. Si les derniers tombaient avant de blanchir! s'il ne revoyait plus son Italienne, son démon, sa fatalité..... Sa dernière espérance ne blanchissait pas! Le misérable insensé avait consulté plusieurs astrologues, les pantheons de ce temps-là, les puits où se réunissaient tous les filets d'arts et de sciences qui commençaient à sourdre alors; il les avait consultés sur les causes de l'albification des cheveux..... Un d'eux lui dit un jour : « Le remords aussi fait blanchir! »

« Quel crime pourrais-je commettre, se disait Jean de Lunel le lendemain? voler? je puis rendre; le remords n'est pas là; maudire Dieu? je l'ai fait, je le fais; le remords n'est pas là non plus.... Si je tuais un homme, un homme sans défense?..... oh oui! il doit être là. Marietta, démon fatal que j'aime, je te reverrai! »

Une nuit, à minuit, Jean de Lunel rôdait irrésistiblement dans la rue Tire-Chappe; il faisait un vent lourd d'orage. Les colossales enseignes, pendues en saillie à de longues poternes, s'entrechoquaient en gémissant de diverses façons, et jetaient sur les murailles et sur le pavé de la rue des ombres mobiles, à formes bizarres, qui peuplaient la nuit de fantômes. — La porte de l'allée de la maison de Marietta était ouverte. Jean de Lunel, sous un auvent, trépignait du pied, grinçait les dents, et se disait d'une voix basse et caverneuse : « Personne donc ne passera cette nuit ! » Un soldat du guet à cheval passa. « Victoire après bataille, se dit Jean; je ne veux pas de ce sang-là... » A peine le bruit des pieds du cheval s'effaçait à gauche, qu'un autre bruit se fit entendre à droite. Jean regarda sous le reflet d'une lanterne, et dit, souriant frénétiquement : « Voici enfin le remords ! » Quand l'homme passa devant lui, Jean le saisit par les cheveux, des cheveux auxquels il eût porté envie, et lui plongea dans le cœur, jusques à la coquille, son long poignard de Bruxelles; puis, sans lâcher prise, il traîna le cadavre dans la sombre allée de la maison de Marietta, et là il sentit se dresser sur sa tête, comme des crins, les rares cheveux qu'il croyait blanchir avec du sang!! puis il monta, se heurtant en zig-zag mille fois, et frappa violemment à la porte de l'Italienne. Elle vint ouvrir, à demi vêtue, et

recula de surprise en reconnaissant Jean de Lunel.

« Que venez-vous donc faire ici à cette heure ? êtes-vous pas fou ?

— Mieux que cela, dit Jean de Lunel, avec un rire bruyant, inoui. Regarde, Marietta, je suis le bien-venu, n'est-ce pas ? je t'apporte des cheveux blancs. » Et il s'assit dans le fauteuil, montrant sa tête.

« Qui vous l'a dit vous a trompé, pauvre Jean, dit Marietta examinant les cheveux de Jean de Lunel.

— Oh ! malheur, malheur de damnation éternelle ! s'écria Jean, debout. Il ne se peut, Marietta ; car pour cela, pour toi, je viens de tuer un homme.

— Vous rêvez, dit Marietta, ouvrant ses yeux, grands de terreur.

— Je rêve ! »

Jean sortit de la salle, et un instant après, la belle Italienne entendit sur les escaliers le froissement d'un corps mol et lourd.

« Je le crois, je le crois ! » s'écria-t-elle, en détournant la tête, lorsque Jean de Lunel entra de profil. Le mouvement qu'elle fit éteignit la lumière du flambeau qu'elle tenait. Ils étaient dans un noir mat. — Marietta éperdue, pleurant et frémissant, saisit, dans l'ombre, Jean de Lunel à bras le corps, et, au milieu des larmes et des baisers dont elle brûlait son visage, elle lui dit :

« Oh ! c'est trop d'amour et trop de malheur, pauvre

Jean qui t'es épris de moi ! oh ! je t'aime, moi aussi, je t'aime depuis le premier jour que je t'ai vu, et tu m'as failli surprendre une fois baisant, puis cachant dans mon sein une boucle de tes noirs cheveux que j'ai coupée à ton insu, le premier jour que tu vins ici. »

Jean de Lunel broya l'Italienne dans ses bras convulsifs ; ils tombèrent évanouis sur le parquet, à deux pas du cadavre, du cadavre déjà glacé !!!

Debout, un moment après, « Dieu ! s'écria Marietta, si mon père, qui dort, allait s'éveiller et nous surprendre ! »

Elle prit à tâtons le flambeau éteint et courut le rallumer à la veilleuse de sa chambre.

« Ah ! pourquoi, lui dit Jean de Lunel, quand elle revint, pourquoi ne m'avoir dit ton amour que quelques pauvres heures avant ma mort ?

— Ah ! si tu savais, mon bon ami Jean, si tu savais !...

— Je veux tout savoir, Marietta !

— Eh bien ! insensé ! je suis indigne de toi, de ton amour, pauvre Jean, moi, qui suis une courtisane, une courtisane de vieillards, qui ne se vantent point et paient bien, ennemie, hormis de toi, de tous ces jeunes étourneaux piailleurs et sans bourse. Je suis noble, Jean de Lunel, noble ; si tu savais mon nom ! Mon père a perdu sa fortune. Nous sommes venus en France, et je lui en fais une, à son insu, avec l'or des vieillards.

— Une courtisane! dit Jean de Lunel, immobile et les yeux hagards. Et c'est pour des reliefs de vieillards que j'ai tué un homme! »

A ce mot, l'Italienne, se souvenant qu'un cadavre était dans la salle, dirigea ses yeux de ce côté et tomba morte en s'écriant : « Mon père! »

Jean s'alla poignarder loin de là, pour l'honneur de sa famille.

Joyeuse fit mettre sur sa tombe : *Ci-gît Jean de Lunel l'indifférent.*

COMTESSE PALLI, DE FLORENCE.

UN SECRET DE FAMILLE.

— Vrai? — Sur l'honneur,
je vous ai dit la vérité.

WALTER SCOTT.

UN SECRET DE FAMILLE.

Le jour s'est élevé radieux et pur. Les molles vapeurs qui voilent l'horizon s'enfuient et bientôt s'évanouissent, chassées par les rayons de l'astre du matin.

Le ciel est moins pur que le front de cette jeune fille, dont le souffle des passions a respecté jusqu'ici la candide innocence.

Voyez-la, gracieuse enfant s'élançant sous les brillantes touffes de lilas où coulent encore, limpides, les pleurs de la nuit.

Voyez! son pied léger effleure à peine le gazon qui s'incline sous ses pas agiles!

Voyez ses cheveux noirs où la rosée s'éparpille en perles transparentes!

Voyez, et dites si plus ravissante image se présenta jamais à vos rêves d'amour.

Qu'on aime à la voir bondir, comme une vive gazelle, sur le sable doux et fin de ces longues allées! Tout ce qui respire à l'entour d'elle reçoit de sa présence un reflet de félicité. Il semble que de chaque pli de cette simple et blanche robe, qui dessine ses formes délicates, parte un rayon magique répandant la joie sur tout ce qui en est frappé.

Sa présence est douce comme une voix amie au cœur d'un malheureux, comme le baiser filial au front d'une mère souffrante. En la voyant, on croit à l'espérance..... L'espérance! aimable et consolante image qui se glisse en souriant dans un cœur abîmé de désespoir!

Au détour d'une des nombreuses allées qui dessinent le jardin du château de....., Amélie se trouva vis-à-vis de son oncle et tuteur le comte de Blinville.

« Ah!.... c'est vous, mon oncle? vous m'avez presque fait peur!

— Peur ? dit le comte en attirant à lui la charmante enfant et passant un bras autour de sa taille svelte et flexible. T'ai-je fait peur, Amélie, et suis-je donc un sujet d'épouvante pour toi ? »

Et il la serra dans ses bras, en déposant un baiser sur son beau front. Sa nièce, sans répondre à sa caresse, continua :

« Vous êtes sorti bien matin, mon oncle ; il est à peine sept heures, et déjà vous semblez fatigué.

— Oui, mon enfant, j'ai été matinal aujourd'hui. J'avais affaire à la ferme. Pouvais-je choisir une plus belle matinée ?

— Oh ! jamais, dit Amélie ; jamais le jour ne s'est levé si beau ! Comme l'aspect de cette belle nature rend le cœur joyeux ! Pourquoi donc y a-t-il un hiver ? Dans l'hiver, quand j'ouvre ma fenêtre et que je vois ces pauvres plantes glacées et couvertes de neige, ces oiseaux transis de froid qui cherchent vainement un abri où réchauffer leurs petites ailes ; quand je vois mes rosiers, mes jasmins, dépouillés de leurs feuilles et à moitié morts : alors la vie se présente à moi comme un avenir de douleur et de tristesse ; mon cœur se serre, il me semble que je vais me glacer comme ces malheureux arbustes..... Je frémis à l'idée des infortunés qui, comme ces oiseaux presque sans vie, cherchent un asile contre la froidure, et je pleure. Mais l'été ! oh !

l'été, je n'ai que des pensées riantes; l'avenir se montre à mes regards, aimable comme la nature verte où brillent les rayons du soleil; le chant des oiseaux m'invite à chanter, je suis gaie, folle, insoucieuse heureuse! »

Le comte avait écouté la jeune fille avec un mélange de plaisir et de préoccupation. Un soupir fut la seule réponse qu'il fit à cet élan naïf de sa jeune nièce. Après un moment de silence, il reprit :

« Et toi, jeune exaltée, où cours-tu si vite? Pourquoi ma fille n'est-elle pas avec toi? Elle est bien paresseuse!

— Julie reposait encore lorsque je suis sortie, mon oncle; elle a passé une si mauvaise nuit que je n'ai pas voulu la réveiller. Elle est bien triste depuis quelque temps! Pauvre Julie! que ne puis-je deviner le sujet de tes peines secrètes, ma tendre amitié s'efforcerait de les adoucir!

— Est-elle donc plus malade? demanda le comte avec effort.

— O mon oncle, mon bon oncle, vous savez sûrement ce qui l'afflige, car c'est en sortant de chez vous, hier, qu'elle s'est presque évanouie dans mes bras. »

Et tandis que la jeune fille parlait ainsi, deux larmes coulaient sur ses joues, comme deux gouttes de rosée sur la fleur d'un églantier.

« Quelle idée, Amélie ! crois-tu que je ne souffre pas comme toi de la tristesse de Julie ? et s'il dépendait de moi de lui rendre la joie et la santé, ne ferais-je pas tous les sacrifices.....

— MENTEUR ! dit une voix à peu de distance.

— Qui est là ? » s'écria avec colère le comte qui avait pâli soudain. Et il courut vers une touffe de lilas d'où il lui semblait que la voix était sortie ; mais il ne vit personne, et revint près d'Amélie, qui, surprise de cette interruption, n'avait pu se défendre d'une sorte de crainte.

« Il y avait sans doute là quelque indiscret, dit-il d'une voix un peu troublée.

— C'est singulier, reprit Amélie ; qui peut entrer à cette heure dans le jardin ?

— N'importe, il y avait sûrement quelqu'un ; mais qu'il prenne garde ! » Puis après une pause de quelques minutes, pendant laquelle l'oncle et la nièce marchaient à côté l'un de l'autre, également contraints et embarrassés, le comte, ayant réussi à se remettre de son émotion, demanda de nouveau à sa nièce quel était le but de sa course matinale.

« Je vais chez Maria, mon cher oncle ; chez cette pauvre veuve....

— Encore cette Italienne ! dit M. de Blinville avec un geste d'impatience. Je ne sais pourquoi vous vous obs-

stinez à aller chez cette folle qui vous effraie avec ses histoires, et vous débite mille sots propos. N'y va plus, Amélie, n'y va plus.

— Elle est si malheureuse! répondit Amélie.

— Eh bien! envoyez-lui vos cadeaux par un domestique; je n'aime pas que vous alliez chez cette femme.

— On voit bien que vous ne la connaissez pas, mon oncle; vous l'aimeriez sans doute autant que nous.

— Qui te dit que je ne la connais pas? Quant à l'aimer... » Le comte s'arrêta un moment. « Au surplus, vas-y, fais ce que tu voudras.

— Vous avez des préventions contre Maria; je conviens qu'elle est quelquefois singulière, mais je suis sûre que, loin d'être méchante, elle a un cœur aimant et bon. Si vous l'aviez vue pleurer en me remerciant des bagatelles que je lui porte, si vous entendiez les vœux qu'elle fait pour mon bonheur, vos préventions s'évanouiraient.

— Enfant! qui ne sais pas que les larmes ne sont souvent qu'une démonstration vaine, qu'une manœuvre adroite employée pour tromper! Les larmes! Qu'est-ce que cela prouve? Quant aux vœux de Maria, tu n'es pas assez folle pour croire qu'ils puissent avoir de l'influence sur ton avenir. L'avenir, Amélie, une fois qu'il est arrêté par le destin, les vœux les plus ardents ne sauraient le changer. »

Le comte, après ces paroles amères, s'éloigna, et Amélie continua son chemin jusqu'à une petite porte qui ouvrait sur la campagne et par où elle sortit du jardin.

L'Italienne que la nièce de M. de Blinville allait visiter, habitait une petite maison isolée au milieu d'une vallée fertile et entourée d'un enclos renfermant quelques fleurs et des fruits. Cette femme était venue depuis quelques années se fixer dans le pays. Elle se donnait pour la veuve d'un officier tué à Waterloo; mais jamais on ne l'avait entendu prononcer le nom de son mari. Le bruit avait couru d'abord que l'Italienne avait été enlevée par M. de Blinville dans le royaume de Naples, amenée à Paris et abandonnée par lui lorsqu'il contracta son mariage. Suivant les mêmes bruits, Maria s'était présentée chez le comte lorsqu'il était devenu veuf, mais elle en avait été repoussée. Quoi qu'il en fût de ces vagues rumeurs, l'Italienne se fixa effectivement dans cet endroit peu de mois après la mort de madame de Blinville. On ne lui connaissait pas de fortune; seulement un notaire de la ville voisine touchait pour elle une pension de cent écus sur les fonds publics. Amélie et Julie, que leur fortune mettait à même de soulager les indigens qui entouraient le château, avaient long-temps essayé vainement de lui faire accepter quelques secours. Enfin, les atten-

tions délicates des deux cousines triomphèrent de ses refus ; leurs dons furent reçus avec reconnaissance, et elle paraissait leur avoir voué une tendre amitié. Chaque jour l'une d'elles se rendait à la petite maison, et le charme de la conversation de Maria, les récits que ses voyages lui fournissaient charmaient et intéressaient ces deux jeunes filles, qui regardaient ces entretiens comme les plus agréables instans de leur journée. Cependant l'Italienne avait quelque chose de bizarre dans l'esprit ; et, bien souvent, lorsque ses récits touchaient à certaines affections, son imagination s'exaltait, sa voix s'animait, ses discours devenaient obscurs et laissaient une vague inquiétude dans le cœur de ses jeunes amies. Elles attribuaient à ses chagrins passés l'amertume de quelques-unes de ses réflexions, et l'incohérence passionnée avec laquelle elle leur parlait les affligeait ; car elle montrait que cette femme avait dû bien souffrir pour devenir ce qu'elle était alors.

Lorsqu'Amélie arriva à la petite maison, elle vit avec surprise que Maria était absente. Elle l'appela plusieurs fois sans recevoir de réponse, et parcourut aussi inutilement le jardin ; la porte de l'habitation était ouverte, et cette circonstance faisant présumer à Amélie que l'Italienne ne tarderait pas à revenir, elle s'assit sur un banc de gazon, résolue à l'attendre.

Au bout d'une demi-heure, la porte de treillage de de l'enclos s'ouvrit brusquement, et Maria s'avança d'un pas rapide vers Amélie. Les traits de l'Italienne portaient encore les traces d'une ancienne beauté; mais les lignes de son visage étaient altérées, et les passions méridionales, l'amour, la haine, la jalousie, y avaient creusé de profonds sillons. Elle était alors en proie à une agitation extrême, et lorsqu'elle s'avança vers la jeune fille, celle-ci fut frappée de l'égarément de ses yeux.

« Cours au château, Amélie! la colombe se défend à peine dans les serres du vautour. Va, sauve Julie, sauve-la d'un éternel malheur... »

En disant ces mots, elle avait saisi la main d'Amélie et l'avait forcée à se lever.

« Mais, bonne amie, qu'avez-vous donc? que voulez-vous dire? j'ai laissé Julie dans son lit, souffrante, à la vérité, mais non en danger.

— Va, te dis-je.... Ce que j'ai? puisses-tu ne le savoir jamais! puisse ton cœur n'être jamais torturé comme celui de Maria! Ce que j'ai? grand Dieu!... » Et elle serrait convulsivement la main d'Amélie sur son cœur qui bondissait à travers sa poitrine maigre et brûlante. « Va, ne perds pas une minute, sauve-la, sauve Julie! »

Amélie, effrayée de l'exaltation de Maria, la tête involontairement troublée du danger qui paraissait mena-

cer sa cousine, retira sa main de l'étreinte qui la serrait et reprit le chemin du château. A peine y fut-elle arrivée, qu'elle monta à la chambre de Julie.

.

Le lendemain matin, à neuf heures, Amélie, en costume de voyage et portant sous le bras un léger paquet, frappa à la porte de l'appartement de son oncle. Les yeux de cette fille charmante, qui brillaient la veille encore de tant d'éclat, étaient rouges, et ses joues pâlies annonçaient qu'elle avait passé dans les pleurs la nuit qui venait de s'écouler. Malgré son visage profondément affligé, un air de résolution se faisait remarquer dans ses traits, et son front, toujours si calme et si uni, était légèrement plissé par le rapprochement de ses sourcils.

M. de Blinville ouvrit lui-même la porte de son appartement. Il recula à l'aspect de sa nièce; puis, jetant les yeux sur sa toilette, il parut surpris. Amélie entra sans dire un mot et alla s'asseoir sur une chaise à quelque distance du fauteuil où son oncle vint se placer en évitant ses regards.

« Monsieur, dit-elle d'une voix ferme, je n'ai que dix-huit ans, mais vous devez savoir que je ne puis rester davantage chez vous. Je vous somme, au nom de ma mère qui m'a confiée à vous, de me faciliter les

moyens de me rendre sur-le-champ à R..., où je compte entrer chez les sœurs de la Charité.

— Tu.... vous êtes libre, Amélie, dit le comte en balbutiant; pourtant, je ne voudrais pas que la fille de ma sœur me quittât ainsi.

— Je veux, monsieur, partir sur-le-champ; vous ne pouvez me refuser. Donnez ordre à un domestique de m'accompagner....

— Attendez à demain, ma nièce, dit humblement le comte.

— Pas une minute; je veux partir à présent... Il me tarde d'être hors de cette maison.....

— Amélie, de grâce, ne m'accablez pas, ne me traquez pas.... » Et il s'avançait comme pour prendre la main de sa nièce. Mais celle-ci, se levant brusquement, se recula avec un geste de mépris intraduisible :

« Ne me touchez pas, monsieur, ne me touchez pas! »

Le comte s'arrêta. C'était un étrange spectacle que celui que présentait cet homme dans la force de l'âge, qui, la veille encore, traitait sa nièce comme un enfant soumis, subjugué maintenant par un regard de cette frêle créature : lui, tremblant comme le criminel devant le juge suprême ; elle, forte de son indignation vertueuse : d'un côté, abjection et bassesse ; de l'autre, dignité et autorité irrésistible. Il fallait qu'un effrayant

mystère, un horrible secret, fût l'arme redoutable dont se servait Amélie pour fasciner M. de Blinville.

Mais quel était ce secret ?

« Avez-vous donc pris congé de ma fille... de Julie ? » reprit le comte.

— Votre fille, monsieur ! j'ai pris congé de ma malheureuse cousine. » En disant ces mots, Amélie perdit toute la force dont elle s'était armée ; elle laissa échapper un torrent de larmes. Le comte profita de ce mouvement de sensibilité pour se rapprocher de sa nièce.

« Amélie, dit-il, je vous en conjure, restez encore un jour, ne quittez pas ma maison comme si vous vous enfuyiez. Demain, je vous jure que vous serez conduite à R.....

— Non, non, je ne puis rester sous ce toit ; il me semble que la malédiction céleste plane au-dessus de ma tête, continua-t-elle en sanglotant.

— Accordez-moi jusqu'à demain, Amélie, vingt-quatre heures.

— Vingt-quatre heures, vingt-quatre siècles, grand Dieu ! soit ; mais si vous avez conservé quelque crainte du ciel, au nom du ciel qui vous entend, M. de Blinville, jurez-moi de me faire partir demain.

— Vous serez satisfaite, je vous le jure. »

Amélie sortit.

A peine avait-elle quitté M. de Blinville, qui était

resté la tête appuyée sur ses deux mains, qu'il entendit heurter de nouveau à sa porte; il ouvrit. Une femme, enveloppée d'un vêtement en désordre, pâle comme un spectre, et dont les yeux étaient égarés, se glissa dans la chambre.

« JULIE!!!

— Oui, dit à voix basse sa fille, oui, c'est moi. » Et, comme si ces paroles avaient épuisé ce qu'il lui restait de forces, elle se laissa tomber sur la chaise que venait de quitter Amélie.

« Julie, que me veux-tu ?

— Amélie, répondit-elle d'une voix brève et sans force, vient de m'écrire. Elle veut partir. Il ne faut pas qu'elle parte.

— Je n'ai pu la retenir : je lui ai promis de l'envoyer demain à R..... Mais, chère enfant, comme tu es pâle; tu souffres....

— Je souffre, dites-vous ? » Et elle jeta sur lui un regard indéfinissable, mélange de mépris et d'angoisse.

« Oh ! oui, je souffre ! Mais il ne faut pas, qu'elle parte : elle a mon secret, notre affreux secret.

— Julie ! tu t'égares !...

— Non ; je suis calme, très-calme. Amélie a notre secret, il ne faut pas qu'elle l'emporte hors de ces murs.

— Quel moyen employer pour la faire demeurer ? Je l'ai vainement tenté.

— Le moyen? il en est un infailible....

— Je ne comprends pas...

— Le plus sûr de tous....

— Que veux-tu dire?

— Il faut qu'elle....

— Eh bien! tu hésites?

— Il faut qu'elle meure!

— Julie!

— Oui, c'est sa mort qu'il faut. Un crime de plus vous arrêterait-il? »

Il se fit un moment de silence effrayant. Le comte respirait à peine, et Julie, immobile, ressemblait à la sublime figure de Guérin. C'était Phèdre, jeune, entrant dans la vie, mais Phèdre avec toutes ses passions écrites au front. Enfin, le comte rompit ce pénible silence :

« Julie, dit-il, tu ne peux penser ce que tu viens de dire?

— Et vous, pouvez-vous reculer devant un meurtre? Vous n'avez pas eu horreur.....

— Arrête, tais-toi; laisse partir cette jeune fille : l'énormité même de notre secret nous assure sa discrétion.

— Sa discrétion! oh! oui; ses lèvres virginales se glaceront plutôt que d'articuler un tel crime; mais cela ne suffit pas : tant qu'elle vivra il y aura au monde un sujet de honte, de haine, pour moi. Il faut qu'elle meure.

— Julie, je crois rêver. Ces paroles atroces ne partent pas de ton cœur, si tendre autrefois.

— Oui, j'étais bonne, j'étais douce; qui a changé cela? quel monstre a bouleversé mon cœur? qui a fait de moi un monstre égal à lui? »

Il se fit un moment de silence.

« Il faut que cela finisse, dit enfin Julie en se levant; elle ou moi, choisissez.

— Mais veux-tu donc que je commette un crime aussi odieux?... Songe à cette jeune fille, ta cousine....

— N'étais je pas votre fille?... Il faut qu'elle meure. Je vous en supplie, mettez un terme à ce tourment qui me consume. La mort seule peut m'en délivrer.

— Calme-toi. Je ne puis me décider... et d'ailleurs, ce crime laissera des traces, ma tête en sera le prix.

— J'y ai pensé... vous ne courrez aucun danger.

— Ses cris... car il faudra la frapper....

— On n'entendra rien.

— Julie! aie pitié d'elle, de toi, de moi!...

— Vous entrerez dans sa chambre à minuit. Elle dormira....

— Mais si elle s'éveille?

— Elle ne s'éveillera pas.

— Mais son sang coulera, ses gémissemens?... Je n'en aurai jamais la force.

— Mon père, vous ferez ce que je vous dis. Vous rendrez le repos à *vo*tre Julie.

— *Ma* Julie, dis-tu... eh bien! parle; je consens à tout; mais tu ne me diras plus que tu veux mourir, toi? tu vivras pour moi, près de moi?...»

Julie frissonna.

« Si vous faites exactement ce que je vais vous dire, je ne songerai plus à mourir, mon repos sera assuré à jamais, mon bonheur commencera. Tenez, poursuivit-elle en remettant au comte un paquet soigneusement enveloppé. A minuit vous serez dans sa chambre : vous irez à son lit; elle dormira. Vous devinerez, en écoutant sa respiration, la place de son visage; alors, vous étendrez sur sa figure, sans hésiter, promptement pour qu'elle souffre moins, ce masque de poix.... Deux minutes après, votre fille sera tranquille et heureuse. »

Le comte passa une affreuse journée; il ne sortit pas de chez lui.

Dix heures du-soir venaient de sonner. Julie quitta Amélie, avec qui elle se promenait dans le jardin depuis fort long-temps. Les deux cousines s'embrassèrent longuement. Julie avait beaucoup pleuré, elle était moins agitée que le matin.

« Adieu, adieu, Amélie! embrasse-moi encore une fois; dis-moi que tu m'as pardonné.

— A demain, Julie! oui, je te pardonne; mais tu viendras à R.... avec moi, n'est-ce pas?

— Oui, chère amie, demain je veux me jeter aux pieds de Dieu! »

Elles se quittèrent.

A onze heures et demie Julie sortit de chez son père, qu'elle avait été affermir dans sa résolution :

« Elle est dans sa chambre... à minuit... la fosse au fond du jardin... Surtout, agissez promptement... que votre main ne tremble pas, et Julie sera heureuse! Adieu. »

C'est ainsi qu'elle prit congé du comte.

« O mon Dieu! s'écria-t-elle, en entrant dans sa chambre et en se jetant à genoux, ô mon Dieu! pardonne-moi le crime que je vais causer! que ta miséricorde, en qui je place tout mon espoir, répande sur moi ses trésors! Si je tranche une vie qui t'appartient, pardonne-moi, ô mon Dieu, en faveur de ce que j'ai souffert. »

Elle pria encore quelque temps, puis elle éteignit sa lumière. Tout retomba dans le silence et dans l'ombre, que troublaient seuls, par intervalles, les éclairs et les roulemens lointains du tonnerre qui annonçaient un orage prochain.

L'heure fatale était arrivée; minuit avait sonné à l'horloge du château, et douze fois l'airain avait retenti dans le cœur du comte de Blinville. Il sortit de son ap-

partement : il avait peine à se soutenir, et vingt fois, avant d'arriver à la chambre de sa nièce, il trébucha et s'arrêta indécis ; mais, poussé par une main fatale, il continua. Arrivé à la porte, il n'eut qu'à la pousser : elle n'était pas fermée ; il entra. Une sueur froide baignait son corps tremblant, ses cheveux se dressaient sur sa tête ; aucun bruit ne parvenait à son oreille, que les pulsations rapides de son cœur. Enfin, il se trouva près du lit, il entendit un long soupir, et un éclair jeta une blanche lumière sur la malheureuse jeune fille qui lui tournait le dos : subjugué par une affreuse passion, il s'avança. Sa main barbare couvrit avec rage ce jeune visage du masque assassin que sa fille lui avait remis ; puis il écouta.... La victime ne fit pas un mouvement, ne poussa pas un gémissement... Le crime était consommé. Suivant en tout point les instructions de sa fille, il prit dans ses bras ce corps qu'il venait d'immoler, redescendit l'escalier et traversa le jardin ; arrivé à l'extrémité, il y trouva une fosse peu profonde, creusée des propres mains de Julie. Il y descendit sa victime, la couvrit de terre, et serrant violemment ses tempes pour en arrêter les battemens, il rentra chez lui au milieu de la pluie et de l'orage déchaînés. A peine était-il dans sa chambre, qu'un nuage passa sur ses yeux : il tomba évanoui.

La fraîcheur du matin, ses vêtemens trempés par la

pluie et une violente douleur à la tête, rappelèrent M. de Blinville à la vie. Les terribles événemens de la nuit se présentèrent à sa pensée comme un songe funeste. Peu à peu cependant ses idées s'éclaircirent, ses souvenirs se montrèrent plus distincts, et les traces que portaient ses mains, la boue qui souillait ses habits, ne lui permirent pas de repousser la réalité qui se dressait devant lui.

« Je suis un infâme assassin ! dit-il ; j'ai tué la fille de ma sœur ! Oh ! que de crimes !... »

En ce moment des pas légers se firent entendre non loin de sa porte, et, à mesure qu'ils approchaient, le cœur du malheureux battait avec plus de force ; on frappa, et il alla ouvrir.

« Julie, dit-il, est-ce toi ? »

Deux femmes se présentèrent ; le comte recula avec effroi jusqu'au milieu de sa chambre, où il s'arrêta les yeux égarés et comme pétrifié d'horreur.

« Oh ! s'écria-t-il enfin, en étendant les bras en avant, les morts sortent-ils du tombeau ? Amélie, grâce, grâce ! »

L'Italienne Maria, qui était entrée la seconde, s'approcha du comte.

« Blinville, les remords de ta vie passée et de tes crimes récents ont-ils troublé ta raison ? Nous ne venons pas te faire des reproches vains et tardifs.... Moi,

j'oublie mes anciennes injures.... Amélie vient demander l'exécution de ta promesse.

— Femme, va-t-en!.... Amélie, ton ombre irritée vient réclamer une vengeance.... Oh! l'enfer!.... la voilà... belle... gracieuse... telle qu'elle était hier... Voilà ce visage charmant... voilà tout ce que j'ai immolé sans pitié... Grâce! Amélie, » criait ce malheureux en se tordant les bras de désespoir... « Prends ma vie; que la foudre écrase celui qui n'eut pitié ni de ta jeunesse ni de ta beauté; mais que je ne te voie plus! »

L'objet de son épouvante fit un pas pour s'approcher du misérable, dont les dents claquaient affreusement.

« Monsieur, m'entendez-vous? Rappelez votre raison; vous m'avez promis de me faire conduire aujourd'hui à R..., je viens réclamer votre parole.... Mais j'ai encore une demande à vous faire : permettez, au nom du salut de votre fille, que mon infortunée cousine m'accompagne; elle retrouvera dans le sein de la religion le calme qu'elle a perdu dans cette maison... Vous ne répondez pas, vous me regardez d'un air surpris? Julie, elle-même, m'a témoigné le désir de se rapprocher de Dieu, et lorsqu'elle m'a quittée au moment où j'allais chez Maria pour y passer la nuit...

— Que dis-tu ? s'écria le comte avec un accent sur-

humain, où as-tu passé la nuit?... » Et sa poitrine hale-tait, tandis qu'il attendait avec anxiété une réponse.

« Chez moi, dit alors Maria. Julie n'a pas voulu qu'elle reposât une nuit de plus sous ce toit maudit de Dieu : votre fille l'y a amenée.

— Amélie! es-tu vivante? Ne m'abusé-je pas? qui donc est mort?

— Que parles-tu de mort? reprit Maria.

— Julie! Julie! où est Julie? cria Blinville : réponds vite. Ma fille?

— Nous venons te la demander, car nous ne l'avons pas trouvée dans sa chambre; elle n'y a pas couché. »

La vérité commença à pénétrer l'âme du misérable.

« C'est elle que j'ai tuée! » s'écria-t-il hors de lui, en s'élançant vers la porte.

Les deux femmes, épouvantées, se regardèrent en tremblant. Enfin, Maria entraîna Amélie, et toutes deux suivirent M. de Blinville; elles le rejoignirent au bout du jardin, où il s'était jeté à terre et grattait avec fureur un petit espace fraîchement remué....; elles le virent avec horreur retirer un cadavre de cette terre.

« C'est Julie! » dit-il; et, poussant un hurlement sauvage, il tomba à côté de sa victime.

Amélie, incapable de supporter la vue de cette scène, se laissa aller dans les bras de Maria.

.

Tout est vrai dans les pages que l'on vient de lire. Le comte de Blinville vit encore, mais il est fou. Je n'ai pas voulu indiquer les noms véritables des personnages : j'ai tu également le nom de leur province; mais pour beaucoup de mes lecteurs, si toutefois cette histoire est lue, l'énigme sera facile à deviner. Amélie n'a jamais pu oublier les tristes événemens dont elle a été témoin : elle a suivi la résolution qu'elle avait prise dès-lors; elle est aujourd'hui *sœur hospitalière* avec Maria.

M^{me} L.-D. DE SCEAULX.

L'HOMME CHAUVÉ.

L'HOMME CHAUVÉ.

C'était en 18..., par une belle soirée du mois de mai expirant, à Narbonne, petite ville de l'Aude, renommée pour son miel, et qui devrait l'être pour ses femmes, si belles, si fraîches, si roses ! Le soleil venait de disparaître à l'horizon ; le ciel était pur et l'air sec, comme ils le sont ordinairement dans le Midi, durant la belle saison. La population se portait hors de la ville, par groupes de parens ou d'amis, sur les deux rives du canal qui la traverse. La rive droite, en amont, nommée l'allée des soupirs, plantée de grands platanes à la

cuirasse luisante, était encombrée de promeneurs. La rive gauche eût été complètement solitaire sans la présence de deux frères, tous deux prêtres, qui s'y promenaient lentement, et dont l'un avait la tête baissée, tandis que l'autre parlait à son profil, avec des gestes d'étonnement. L'air tiède, rafraîchi par les évaporations de l'eau, et embaumé par les émanations des arbres fruitiers et des arbustes fleuris des jardins qui font bordure au canal, portait dans les sens je ne sais quelle langueur, quelle molle ivresse qui chatouillait doucement et endormait. C'était à se coucher sur l'herbe, à regarder le ciel et à ne penser à rien, ou à penser à l'amour. Mais le plaisir de se faire voir, de se faire entendre, donnait le mouvement et l'éveil aux promeneurs de l'allée des soupirs. Ce n'était pas dans cette allée qu'on en poussait; il y avait trop de monde, et là où règnent les prétentions le cœur reste coi. — Le prêtre qui avait la tête baissée soupirait, lui, de temps en temps, et c'était la seule réponse que son frère aîné recevait, depuis un quart-d'heure, aux mille questions pressantes qu'il lui adressait... Tout-à-coup, après avoir jeté un coup d'œil sur l'allée populeuse et bourdonnante, le cadet lève la tête, prend les deux mains de son frère, le regarde en face et lui dit :

« Tu veux savoir la cause d'une tristesse dont, depuis mon arrivée à Narbonne, je ne puis repousser les

atteintes ? Si je te la dis, y trouveras-tu un remède ? N'ai-je pas tout fait pour m'en guérir ? n'ai-je pas voulu fuir cet air de ce pays qu'on recommande à ma santé, et qui me tue ?

— Un air si pur !

— Un air empoisonné, te dis-je ; un air qui m'apporte son image, sa voix, le parfum de son haleine ; car je la vois, je l'entends, je la respire partout !

— Une femme ?

— Je l'aime !

— Asseyons-nous, raconte-moi tout ; je suis ton frère, ton ami. Malheureux Georges !

— Oh ! oui, malheureux. » Georges C.... était attaché à une des succursales de la cathédrale de Toulouse. Quelques mois avant ceci, il avait prêché le carême, et ses prédications avaient attiré la foule et lui avaient fait une grande réputation à trente lieues à la ronde. On ne parlait dans les maisons dévotes que des nombreuses conversions qu'il avait opérées ; et, dans les réunions de lettrés incrédules, on ne pouvait s'empêcher de rendre justice à l'attrait d'une éloquence tout-à-fait neuve sur la chaire. Georges C.... en effet, avec une grande intelligence et une rare capacité de mémoire, avait en outre une féconde imagination, et il avait emprunté à la littérature contemporaine son langage hardi et sa brillante allure. Les règles si étroites de l'éloquence de la

chaire, ses formes prescrites et arrêtées, il les avait brisées, et il ne lui avait conservé de sa spécialité que la richesse de son fonds et la concision de ses textes. C'était un Père de l'Eglise abondant, pittoresque, varié, plein d'images ; et la souplesse de son organe et son action imitative ajoutaient un charme de plus à cette éloquence inouïe. Mais, à la suite de longues veilles et d'incessantes études, il était tombé dans une maladie de langueur, et les médecins lui avaient conseillé d'aller respirer l'air de Narbonne, près d'un frère qu'il chérissait. Il y était venu. Il assistait aux offices et disait sa messe dans l'église où était son frère, dans Saint-Just, une des plus belles églises de France, malheureusement inachevée, remarquable par la hardiesse de sa voûte et par l'élégance de ces mille cannelures qui, semblables à de longs serpens tout droits, la mesurent de la base au sommet. Son arrivée à Narbonne avait fait grand bruit, et tout le monde se faisait fête de l'entendre ; car il avait promis, disait-on, de prêcher plusieurs fois avant de s'en retourner à Toulouse.—Le premier jour qu'il avait pris place dans une stalle du chœur, il y avait sermon, et l'assistance était nombreuse. Au milieu de cette mosaïque de têtes, formée par une grande assemblée, il en avait remarqué une qui ne paraissait aucunement attentive à la parole de Dieu. C'était une tête de jeune femme,

encadrée dans une ruche de dentelle et dans un noir chapeau de velours. Cette tête se tournait souvent vers une des colonnes de l'église contre laquelle étaient appuyés quelques jeunes gens, forts jolis hommes. On échangeait d'imperceptibles sourires, et, malgré lui, Georges C... promenait son attention de la colonne au chapeau noir, du chapeau noir à la colonne. Quand le prédicateur fut arrivé au final obligé de son sermon : *la bienheureuse éternité que je vous souhaite*, accompagné d'un signe de croix bénissant, Georges C..., involontairement encore, suivit des yeux le chapeau noir...

« Comment trouvez-vous ce sermon ? lui dit le curé, en sortant avec lui de l'église. »

Georges C... répondit, avec un peu d'embarras : « Je voudrais le lire pour en pouvoir bien juger. »

En ce moment vint à passer la jeune dame au chapeau noir. Elle tenait le bras d'un garçon superbe, comme on dit, dans ce pays, d'un homme grand et qui a du rouge sur les joues.

« Voilà une dame, dit le curé à Georges C..., qui serait bien en peine, si son mari lui demandait l'analyse du sermon.

— Elle est mariée ? demanda Georges.

— Avec ce monsieur qu'elle a au bras, un digne homme, très-aimable, et décoré de la Légion-d'Honneur. J'en fais

un cas tout particulier, et, s'il m'avait voulu croire, il eût épousé une autre femme que celle qu'il a. Je n'entends pas dire par là, ajouta le curé, avec un sourire et un geste tout plein d'une charitable restriction, que ce soit un méchante femme, bien au contraire; mais elle est si étourdie, si légère! On a tant dit à cette enfant qu'elle était la plus belle des créatures, qu'elle va ingénument se montrant partout, regardant tout le monde pour être regardée, comme une petite fille qui porte une robe neuve. Du reste, elle remplit exactement ses devoirs religieux, va régulièrement à confesse tous les mois, et s'approche assez souvent, pour une femme du monde, de la sainte table. Monsieur Georges, c'est un grand malheur que la beauté, termina le curé en hochant la tête. Le bon vieillard en faisait plus entendre par là qu'il n'en disait : un brave et digne vieillard, un peu bavard, indiscret, médisant sans qu'il y songeât le moins du monde.

Théodosie était, à vrai dire, une femme hors ligne pour les avantages extérieurs. Il y avait trois physionomies dans sa physionomie, trois beautés dans sa beauté; trois climats semblaient avoir épanché sur son visage leur influence physique. Elle était grecque, allemande, italienne tout à la fois, et ces trois caractères se fondaient ensemble avec une ravissante harmonie. Elle avait l'œil grand et noir et le regard humide et

pénétrant des femmes italiennes, la correction et la noblesse de traits des femmes grecques, et la douceur molle et touchante des Allemandes errait comme une vapeur légère sur une face déjà si pleine d'attraits. Ses frères même ne pouvaient échapper à l'empire de cette beauté singulière, et ils avaient besoin de se rappeler que Théodosie était leur sœur pour n'en pas devenir éperdument amoureux. Quant aux belles dames de Narbonne, elles avaient toutes, irrésistiblement, que rien ne se pouvait voir de pareil à la beauté de Théodosie; mais Dieu sait aussi comme elles se dédommageaient de ce cruel aveu, en attaquant les défauts de son âme et les travers de son esprit. Il est certain, du reste, que l'expression de la simple vérité devait suffire à la vengeance de la plus envieuse. Rien de plus étourdi, de plus coquet, de plus *inconséquent* que Théodosie. Une mère imprudente, trop sensible aux vains complimens qu'on lui faisait de sa fille enfant, avait négligé la culture de son esprit et de son cœur, pour ne lui inspirer que des goûts frivoles. Dès son âge le plus tendre, elle la parait comme une idole et la promenait en tous lieux; elle était de toutes les fêtes, de tous les concerts, de tous les bals; à dix ans elle dansait comme un sage; à quinze ans elle dansait mieux encore, savait un peu de dessin, beaucoup de musique et autant d'orthographe que le maréchal de Richelieu.

Les jeunes gens se mettaient sur la porte et aux fenêtres pour la voir passer; il y avait foule aux lieux publics où on la savait; et la rue, quand elle était chez elle, ne désemplissait pas d'amoureux. Le marchand de gants en face du rez-de-chaussée, où elle brodait quelquefois, faisait d'énormes recettes, et disait, en riant, que l'amour est le dieu du commerce. — Théodosie n'avait jamais tendu la main vers un billet d'amour que lui présentait une main timide sous l'escorte d'un regard suppliant et d'une voix basse qui lui disait : *Où? mademoiselle!* cela ne lui était jamais arrivé; mais, que de fois, en revanche, à l'approche d'un amant qui, à travers les barreaux de sa fenêtre, jetait furtivement sur sa chaise ou sur sa table un petit papier fin, plié en huit, elle avait détourné la tête, pour se donner tout à la fois le plaisir d'une lecture qui avait tant de charmes pour elle, et l'air de n'avoir pas reçu le billet à son escient! Ce manège avait, de plus, l'avantage de laisser penser au porteur que son billet avait pu être déchiré sans être lu. C'était toute la réserve dont Théodosie était capable. Le soir, elle faisait ses plus chères délices de lire et de relire, dans son lit, ces mille billets qu'elle tenait sous la clé d'une cassette. Son âme folle s'enivrait à ces lectures identiques qui se résumaient toutes pour elle par ces mots : *Tu es la plus belle des femmes, je suis le plus amoureux des hommes.* Elle

trouvait que tous les jeunes gens de Narbonne méritaient d'être de l'Académie française, ou au moins de celle des Jeux floraux. Ils écrivaient si bien ! Du reste, comme toutes les coquettes, ou comme les femmes trop universellement courtisées, Théodosie n'éprouvait que cette exaltation de tête et cette ébullition de cœur qui ne se portent sur aucun objet déterminé. Elle soupirait souvent ; mais elle était incapable de cette intuition contemplative qui, s'appliquant toujours au même objet, l'imprime profondément dans l'âme et y fait éclore l'amour : son âme passait des revues, voilà tout. — Plusieurs jeunes gens avaient demandé sa main et avaient été refusés. Ses parens qui, tout aveuglés qu'ils étaient sur le compte de Théodosie, ne pouvaient cependant pas se dissimuler tout-à-fait sa légèreté, ne voulaient la donner qu'à un homme d'esprit et de sens, comme si un autre qu'un sot pouvait épouser une jeune personne si chanceuse et si affichée. — Il s'en présenta un, M. Jules M....., bel homme par hasard, ayant fait par hasard de bonnes études, héritier, par hasard, d'une étude de notaire, et, par hasard aussi, membre de la Légion-d'Honneur ; un homme médiocre et riche. Il devait aller prendre possession de cette étude, à Paris, six mois après son mariage. Enchanté d'avoir triomphé de tous ses rivaux, il était fier de posséder une femme aussi belle, sans songer le moins du monde

à tout le mal qui pouvait découler de son bonheur. « Maintenant qu'elle est à moi, se disait-il, plus de crainte, plus de lutte. » Pauvre imbécile! — C'est une chose étrange, en vérité, que l'imprévoyance de cette immense majorité d'hommes irréfléchis, qui ont beaucoup lu et beaucoup vu sans aucun fruit. A ces hommes, même les plus distingués, il ne vient jamais en pensée que le jour présent peut être pour eux la veille d'un affreux lendemain. Ils passent devant un corbillard; ils le saluent; savent qu'il porte un cadavre, un cadavre d'homme; ils sont hommes, et ils ne font pas un retour sur eux, et ils ne se disent pas : *Il faut mourir*. Il n'y a que deux âges possibles pour ces hommes-là : c'est l'enfance et la caducité, qui est une autre enfance. Que l'année soit féconde en maris trompés; que ceux qu'on signale dus-
sënt bien moins que d'autres s'attendre à un pareil événement; bah! qu'importe! nos gens le racontent à leurs femmes; ils en rient, et dorment profondément, la nuit, deux étages au-dessus ou au-dessous de l'appartement de leurs chastes épouses. Je ne sais quel sourd amour-propre les empêche d'appliquer à leurs individus les considérations générales. Ce n'est pas qu'ils se disent : *Oh! moi, c'est bien différent, parce que....* Non, ils n'y pensent pas; voilà tout. Ils sont bêtes; je ne puis les souffrir; et pourtant, cette douce sécurité, cette bienheureuse incurie valent bien cette or-

gueilleuse conscience de tout savoir, de tout prévoir, de n'être surpris par rien ; que ce malheureux privilège d'empoisonner le présent des craintes de l'avenir. — Mademoiselle Théodosie, devenue madame M....., n'avait ni plus de réserve ni plus de gravité qu'avant son mariage. Elle ne recevait plus de billets, il est vrai ; mais des regards, mais des déclarations orales, elle en était aussi friande que jamais. M. Jules M..... ne voyait rien, n'entendait rien. Il devait, le lendemain de cet un des derniers jours du mois de mai, partir pour Paris avec sa femme.

« Tu aimes donc madame M..... ? dit le prêtre plus âgé à l'autre.

— Plus que je ne puis dire, répondit Georges. Ne me doutant pas, le premier jour que je la vis, que cette vue pût être aussi dangereuse pour moi, je la regardais, tous les jours, durant la messe, les conférences, les sermons. Vint un jour où je sentis que je ne devais plus la regarder, et où il me fut impossible de le faire. J'ai combattu cet amour par toute sorte de moyens : j'ai voulu recueillir mon esprit pour prier, et je ne l'ai pas pu ; j'ai voulu quitter ce pays, impossible. Oh ! c'est qu'elle est belle, regarde-la, belle de la beauté des anges ; c'est que, depuis que je l'ai vue, les abstractions du ciel sont devenues pour moi des réalités sensibles. J'ai fait un paradis de matière, comme les enfans ; je

l'ai peuplé d'anges aux formes célestes ; et, dans les rêves de ma folie, cet ange de beauté, que je ne dois point posséder sur la terre, je me le suis donné dans le ciel : je l'aime trop pour ne pas l'espérer. Sais-tu, croiras-tu que, craignant qu'une faute ne la déshérite de la patrie des anges, ou que la vieillesse ne vienne un jour altérer ces formes sublimes de son corps, j'ai voulu un moment tuer cette femme, pour qu'elle montât ainsi, belle et sans souillure, dans ce ciel où elle irait m'attendre, et où je ferais tout pour mériter de la retrouver?...

— Oh ! Georges, mon pauvre Georges, tu es fou.

— Plus malheureux qu'un fou, car j'ai la conscience de ma folie ; mais, sais-tu, frère, ce qui ramènerait le calme dans mon âme ?

— Eh quoi ?

— La certitude que nul autre que son mari ne la possédera ; car, pour moi, frère, mon âme est pure, ma volonté ferme, et je serais sûr de moi en toute occasion. Voilà ce qui me fait espérer que Dieu me pardonnera un sentiment dont je ne suis pas maître et qui ne fera que mon malheur. Oh ! si j'étais sûr que mes conseils pussent la préserver d'une chute, je la suivrais partout, à quelque titre que ce fût ; je me dévouerais à son salut ; je serais jusqu'à la mort une barrière inébranlable entre le vice et elle, et je mourrais content si j'avais accompli mon dessein.

— Que n'as-tu donc prêché ici ton beau sermon de la femme adultère? peut-être aurait-il produit sur elle le salutaire effet qui détourna plusieurs femmes, à Toulouse, du précipice où elles étaient près de tomber. Ce retour public de ces femmes à une conduite régulière n'a pas peu contribué à donner à ton éloquence le retentissement qu'elle a obtenu.

— Cette pensée m'était venue, répondit Georges; mais aussi celle que la présence de cet ange pourrait troubler ma mémoire, distraire mon esprit et m'empêcher de poursuivre après les premiers mots. C'est que je ne suis pas maître des violentes émotions que j'éprouve à son aspect ou à son souvenir. Je te parle d'elle, frère, et ma voix tremble, entends-tu? et mon cœur bat, le sens-tu? » Et en même temps le malheureux Georges portait à son cœur la main de son frère, qui gémissait. « Une vaine curiosité, un amour du changement, reprit Georges, ne l'ont-ils pas amenée à mon confessionnal?

— Elle est ta pénitente?

— C'était un soir, il y a dix jours; il faisait nuit dans l'église; la lampe seule d'une chapelle privilégiée jetait quelque lueur dans l'obscurité: il n'y avait que deux personnes agenouillées devant cette chapelle, lorsque j'entrai dans le confessionnal; plusieurs autres vinrent ensuite. Je les confessai et les entendis

sortir successivement. Après trois heures, il y eut un profond silence dans l'église, et, croyant avoir achevé les devoirs de mon ministère ce jour-là, j'allais sortir du tribunal de pénitence, lorsque j'entendis un léger bruit dans la cellule du guichet de droite. Je l'ouvris, et je vis que ma tâche n'était point finie. « Mon père, » me dit une voix douce que je ne connaissais point, » je me présente à votre tribunal pour la première » fois. Je n'ai pas encore eu le bonheur de vous voir » ni de vous entendre; mais la réputation de vos » lumières et de votre bonté m'engage à m'adresser » à vous pour ma direction spirituelle. Mon confesseur » est malade; on craint qu'il ne le soit long-temps. » Voulez-vous être mon père ?

— Veuillez me dire qui vous êtes, ma fille ?

— Je suis la femme de M. Jules M.... » me répondit-elle.

» Il faisait nuit dans le confessionnal, et son nom, qu'elle prononça, fut pour moi comme une lampe brillante qu'elle aurait soudainement placée devant elle. Je la vis; je vis sa tête d'ange, ses yeux, sa bouche, son front, toutes ses beautés; je respirai la douce chaleur qui s'échappait de son visage animé; je respirai son haleine, mon frère, et, par une illusion que je ne pus maîtriser, je croyais mon visage sur son visage; il me sembla qu'une boucle de ses cheveux se déroulait sur ma joue, et je sentis mon cœur défaillir.

Je ne pus d'abord lui répondre ; mais c'est un moment après que j'eus la pensée de la tuer quand je l'aurais absoute de ses péchés. Je lui donnai l'absolution ; mais cette horrible pensée me glaça, et je vis qu'elle était une inspiration de l'esprit des ténèbres. Je la laissai sortir, et je restai plus d'une heure à quitter le confessionnal, tant je sentais de vertige dans ma tête et d'émotion dans mon cœur. Depuis ce jour je n'ai plus paru à Saint-Just que pour y dire ma messe à une heure où Théodosie dort encore ; et aujourd'hui, sachant qu'elle part demain pour Paris avec son mari, je n'ai pu résister à l'envie de la voir, et je t'ai conduit ici. La vois-tu, de l'autre côté du canal ? Comme elle est environnée d'hommages ! comme elle est heureuse de les recevoir ! Et son mari ne paraît pas moins heureux qu'elle. Pauvre Théodosie ! Combien je crains pour elle le séjour de Paris ! Un affreux pressentiment me tourmente. Frère, je voudrais mourir. » — Huit heures sonnèrent. Le frère aîné quitta son frère, qui voulut se promener et méditer jusqu'à neuf. Il l'encouragea, il l'exhorta ; il lui fit espérer que l'éloignement le guérirait de ce fatal amour.

Georges se promena seul, les regards sans cesse tournés du côté de l'allée des soupirs. Il suivait de l'œil les pas de Théodosie. « Oh ! mon Dieu, disait-il, vous êtes dans mon cœur, et vous savez si un mauvais

désir peut y naître qu'aussitôt il ne soit réprimé; permettez-moi de la regarder encore : c'est aujourd'hui peut-être pour la dernière fois.»—La nuit vint.—Georges se dirigea lentement du côté de sa demeure. Il fallait passer devant la maison de M. Jules M... Il n'eut pas la force de prendre un détour, et, arrivé devant la porte de cette maison, il y vit une voiture avec des chevaux de poste. Un instant après, le postillon monta à cheval. « Adieu, adieu, dit une voix douce à la foule de parens et d'amis groupés autour de la voiture; » et une tête, s'avancant en dehors de la portière, fut éclairée par un réverbère qui montait, allumé, en grinçant. C'était Théodosie.... Les chevaux partirent. Un bourdonnement de la foule suivit ce départ.

« C'est donc fini! je ne la verrai plus! » dit Georges en rentrant chez lui, triste et abattu. Il se coucha, et ne ferma pas l'œil de toute la nuit. Au point du jour, il était debout; ses traits étaient fatigués.

« Mon frère est-il levé? dit-il à la domestique.

— Oui, monsieur.

— Faites mes malles, et allez me retenir une place au bateau.

— Pour Toulouse?

— Oui. » Et il entra dans la chambre de son frère.

Laissons là Georges, et suivons Théodosie sur le chemin de Paris.

« Ce doit être une admirable ville que Paris, n'est-ce pas, mon ami ? disait-elle en se penchant sur son mari, qui était enchanté des caresses que sa femme adressait à la capitale et qu'il prenait pour lui. Quels édifices ! quelles promenades ! On dit que les femmes y sont charmantes.

— Et les hommes ! reprenait Jules, quels hommes ! l'élite de la nation !

— Oui, j'ai entendu dire, reprenait sa femme, que les officiers de la garde royale sont superbes.

— Oh ! quand je dis l'élite, ma chère amie, j'entends les hommes de génie, les grands écrivains, les artistes célèbres.

— Oh ! oui, les délicieuses soirées qu'on doit passer au milieu d'eux !

— Je verrai ce monde, je le recevrai exprès pour toi, et tu en feras le plus bel ornement, mon ange.

— Oh ! que je t'aime ! quel bonheur de voyager ensemble, tête-à-tête, comme nous faisons ! Que ce madras te coiffe bien ! » Et M. Jules M..., coquet avec sa femme, feignait de s'endormir, pour qu'elle pût tout à son aise contempler son madras qui l'embellissait tant. Quelquefois cette feinte de sommeil amenait la réalité, et Théodosie, alors, contemplait son mari, pour se dire : « S'il avait le front plus haut et le nez moins long, il serait gentil. Comme l'air distingué va bien à un homme ! comme ça irait bien à Jules ! Je ne veux

plus qu'il prenne du tabac; que c'est vilain! » Et elle passait son mouchoir sous le nez de Jules. « Allons, voilà qu'il ronfle maintenant; on dit que c'est de mauvais ton; il faudra qu'il s'en déshabitue.... Dieu! qu'il me tarde d'être à Paris! » Et les châteaux en Espagne allaient se bâtissant dans cette tête légère, longs à perte de vue, élevés jusqu'au ciel, enlumés, dorés, à mille fenêtres, à mille portiques : des chimères! Puis elle s'endormait pour rêver de Jules la conduisant au spectacle, admirée, lorgnée, suivie de murmures flatteurs; de Jules la regardant danser avec des hommes *superbes*; de Jules la faisant présider un splendide repas; de Jules lui achetant des robes étonnantes, des cachemires merveilleux et des diamans hors de prix. Ce cher Jules!

Tandis qu'ils dormaient tous les deux, Jules rêvant de fortune et de gloire, Théodosie de fêtes et de plaisirs, le postillon rêvait de son côté, les chevaux rêvaient aussi peut-être, et le même principe agissait dans tous : le désir du bien-être, clair chez les uns, obscur chez les autres, raison prétendue ici, instinct là, actif et irrésistible chez tous : c'est la vie. Ils s'éveillèrent tous cinq brusquement, dans un fossé, ne songeant plus qu'à la vie brute sans application; le postillon oubliant sa maîtresse, les chevaux ne mâchant plus de gras pâturages absents, Théodosie tombant d'une première loge, et Jules de l'estrade du président de la chambre

élective. — Il y a des momens dans la vie où la plus parfaite égalité règne, je ne dis pas seulement entre les hommes, mais entre les êtres animés. Ce sont les momens où la mort menace, ces momens où l'homme consentirait à être cheval, à condition de vivre; où le cheval peut-être se résignerait à être homme, à condition de ne pas mourir. — Le postillon, les deux chevaux, Théodosie et Jules étaient dans un de ces momens-là; postillon, chevaux, homme et femme avaient roulé pêle-mêle dans le fossé, chacun exclusivement occupé de soi, et ne s'occupant des autres qu'une fois bien sûr que la vie n'était point compromise en lui. — Il était minuit. — Quand tout le monde fut sur pied, on reconnut qu'il n'y avait pour personne d'autre mal que celui de la peur. Tout le monde pensa alors à tout le monde. Théodosie caressa les chevaux de la voix et de la main; elle essuya de son mouchoir la joue terreuse du postillon, et rétablit sur la tête de son Jules le madras, qui avait perdu l'équilibre dans la courbe et la secousse de la voiture. Les femmes sont si bonnes! Les chevaux furent enchantés de respirer un moment; une fois relevés, ils tournèrent nonchalamment leurs têtes de côté et d'autre, comme pour voir de quoi il s'agissait. Ce qui avait éprouvé le plus de mal était précisément ce qui n'en avait pas craint du tout : la voiture. O privilège de la matière inanimée! Elle était fracassée et ne

pouvait plus tenir la route. Jules et sa femme étaient pressés d'arriver à Paris. Ils la laissèrent en dépôt dans l'auberge du grand chemin, et attendirent là qu'il passât une diligence. La première qui passa avait deux places vacantes dans le coupé. Ce fut d'autant plus heureux pour Théodosie qu'elle avait les goûts un peu aristocratiques, et qu'elle eût été désolée de faire route avec *je ne sais qui* dans l'intérieur ou dans la rotonde. Sur l'invitation de Jules, le postillon arrêta les chevaux ; le conducteur descendit du cabriolet pour ouvrir la portière du coupé. Théodosie monta la première et dit *bonsoir* à l'inconnu qui se tenait blotti dans le coin de droite. L'inconnu répondit *bonsoir*. M. Jules monta ensuite, dit *bonsoir*, marcha sur les pieds de l'inconnu, dit *pardon*, reçut un *ce n'est rien*, et se plaça au milieu, attention de mari qui laisse le coin à sa femme, prudence de mari qui se met en obstacle entre un homme et sa femme. La diligence continua sa course et les gémissemens que lui arrachait la surcharge. — M. Jules et Théodosie étaient encore trop émus de leur accident pour que l'envie leur prit de dormir ; ils causèrent, mais avec circonspection, comme on fait près d'un inconnu.

« Un de mes regrets, en quittant Narbonne, dit Théodosie, c'est de n'avoir pu ni voir ni entendre ce fameux prédicateur M. Georges C.....

— Tu as été pourtant te confesser à lui, répondit Jules.

— Il est vrai ; mais il était nuit ; il parlait à voix basse, et il m'a dit si peu de chose.... J'aime les hommes extraordinaires, moi !

— Je ne le connais pas non plus ; mais ton frère, qui l'a vu à Toulouse, qui a dîné avec lui, m'a dit que lorsqu'il s'anime dans la conversation, il est d'un entraînement extraordinaire. S'il n'était pas prêtre et qu'il fût ambitieux, cet homme-là irait loin.

— Est-il bien de physionomie ?

— Je n'en sais rien, » répondit Jules ; puis, se tournant vers l'inconnu : « Ne vous gênez pas, monsieur, lui dit-il ; en voiture chacun doit prendre ses aises.

— Je vous demande mille pardons, répliqua l'inconnu. » Et en même temps il nouait au-dessus de sa tête les deux extrémités d'un foulard plié en large cravatte, dont le centre soutenait son menton. Ensuite, il se fit une coiffure de nuit d'un second foulard, et enfonça jusqu'aux yeux une grande casquette ; il faisait frais.

« Ce monsieur-là craint ou a une fluxion, » dit bas Jules à Théodosie.

La diligence arriva à Limoges au point du jour. L'inconnu mit devant ses yeux des conserves vertes.

« Voilà un monsieur qui a bien soin de lui, dit Jules à Théodosie ; le jour le blesse.

— Il est peut-être malade, » répliqua-t-elle en regardant l'étranger, impassible dans son coin.

Jules et Théodosie descendirent pour prendre *quelque chose*, et en même temps se faire inscrire sur la feuille du conducteur. Malheureusement une personne avait, depuis deux jours, retenu une place dans le coupé au bureau de Limoges, et Jules se voyait dans la triste nécessité de laisser sa femme entre deux hommes, et d'aller, lui, se percher dans le cabriolet avec le conducteur. Ce n'est pas qu'il fût jaloux, non, certes; mais il aimait la compagnie de sa femme, et il était persuadé que personne au monde ne serait aux petits soins près d'elle comme son mari. — Le capitaine d'artillerie, qui avait retenu cette place dans le coupé, avait jeté plusieurs regards à Théodosie, et un mouvement de tête fort prononcé, suivi d'une rapide inspection, de sa capote à lui, pour s'assurer qu'elle était fraîche et du bon feseur, témoigna de la vive impression que cet adorable visage avait faite sur lui. Il laissa le mari dire à plusieurs reprises et de diverses façons : *Mon Dieu, ma chère amie, comme c'est désagréable d'être obligé de nous quitter! S'il était possible... Si dans l'intérieur... Si quelqu'un... Je suis désolé.* — Le capitaine ne répondit pas un mot à ces supplications indirectes; bien loin de là : il relevait ses moustaches et ajustait son bonnet de police sur sa mâle et belle tête de vingt-six ans. Quant

à l'inconnu, dont la tête était empaquetée et les yeux vitrés, il n'avait ni bougé ni parlé jusque là; il avait pourtant tout entendu, et il restait toujours à sa place, qu'il ne paraissait pas disposé à céder; mais quand il vit monter le capitaine, qu'il n'avait point encore regardé, il se mut, et dit au mari de la jeune dame : *Monsieur, je vous cède ma place*, et il descendit. Théodosie monta, et tandis que l'hypocrite mari, qui était désolé un moment auparavant, aidait l'inconnu à monter dans le cabriolet, en lui disant : *Ah! monsieur, que je suis donc désolé que vous ayez la bonté....*, le capitaine, souriant, sans trop d'indiscrétion, à Théodosie, lui disait :

« Mille pardons, madame, si je n'ai point montré l'obligeance de ce monsieur à l'égard de votre mari; c'eût été attacher trop peu de prix à une place que tout le monde doit m'envier, et que je ne céderais pour rien à personne. »

Théodosie rougit. « Ce doit être un capitaine de la garde royale, » se dit-elle.

En effet, c'en était un. Quand l'inconnu fut placé dans le cabriolet, M. Jules entra dans le coupé, et marcha sur les pieds du capitaine, c'était une habitude; sans lui faire ses excuses, ce n'était pas son habitude. Cependant le capitaine fut si aimable, et si convenablement, que Théodosie, et Jules, et le capitaine furent des mieux ensemble au relais suivant.

Aux montées, quand tout le monde descendait pour se désengourdir, l'inconnu piétonnait à part, ce qu'il n'avait pas fait jusque là, et ce dont se plaignaient les voyageurs, qui, précédemment, avaient été émerveillés de sa conversation. Il regardait de temps en temps, à travers ses mouchoirs et ses conserves, Théodosie, Jules et le capitaine, qui marchaient et causaient ensemble. Pourquoi se tenait-il ainsi à l'écart depuis la venue du capitaine ? se demandaient les autres voyageurs. Pourquoi semblait-il cacher son visage au moyen de ses conserves et de ses foulards ? Avait-il eu quelque affaire avec lui, et craignait-il d'en être reconnu ? On se perdait en conjectures. Une autre remarque que l'on fit jusqu'à Paris, c'est qu'aux déjeûners et aux dîners, il se faisait servir à part, ce qu'il n'avait pas fait avant Limoges. Théodosie elle-même, entendant ces propos au sujet de l'inconnu, était fort intriguée ; et, sous le prétexte d'aller le remercier, pour sa part, de ce qu'il avait bien voulu céder sa place à son mari, elle avait cherché à voir les traits de son visage ; mais l'inconnu s'était incliné, avait détourné la tête, balbutié quelques mots qui faisaient grâce de toute reconnaissance ; et Théodosie n'avait pu voir de l'inconnu que ses yeux, de grands yeux noirs, tout pleins d'expression et d'âme, quoiqu'il les eût à peine arrêtés sur elle. « Il a mal aux dents, sans doute, » avait-elle dit à son mari en le rejoi-

gnant, et l'inconnu, détourné, entendant cela, avait levé les yeux au ciel et porté la main à son cœur, sans être remarqué, comme pour se dire : *Qu'elle se trompe !.....*

A quelques lieues de Paris, tous les voyageurs étaient remontés dans la diligence après avoir fait à pied les trois quarts d'une côte longue et ardue. L'inconnu seul avait pris l'avance, et il était à quelques toises sur le versant de la montagne où la voiture allait descendre. Tout-à-coup les chevaux, effrayés du craquement et de la chute d'un grand arbre du chemin, que la violence du vent avait rompu, s'emportent et ne peuvent plus être maîtrisés, surtout arrivés à la pente rapide. Les voyageurs étaient aux portières. Théodosie avait ouvert la sienne, et en voulant s'élancer sur le chemin, la moitié de son corps était restée suspendue entre la roue et la portière. Le capitaine et son mari la tenaient par un bras. Elle allait périr..... Elle poussait des cris effroyables, et son écharpe, agitée par le vent, volait au dehors comme un signal de détresse. L'inconnu, vers lequel la diligence, ainsi emportée, s'avançait à grand'course, s'arrête, prend ses mesures, et lorsqu'elle est devant lui, il s'élance, saisit Théodosie, l'arrache aux mains de son mari et du capitaine, l'enlève dans ses bras, et, se sentant entraîné, la jette à quelques pas hors de la ligne de la voiture ; il tombe, lui, et la roue

lui passe à un pouce du corps. Les chevaux s'étaient arrêtés un moment après. Tout le monde était descendu. Théodosie, revenue de sa peur, était accourue à l'inconnu, qui s'était dérobé à ses remerciemens, ainsi qu'à ceux de son mari, et aux complimens des autres. Il était remonté dans le cabriolet, comme si rien ne se fût passé.

« Voilà un homme bien étrange ! disait-on, bien intrépide et bien vigoureux !

— Si j'avais prévu le bonheur de cet inconnu, disait le capitaine à Théodosie, tandis que M. Jules cherchait sa tabatière d'or dans la poudre, j'aurais fait à pied toute la côte.

— Bonheur, monsieur ? Il a failli d'être écrasé !

— Bonheur, vous dis-je, l'eût-il été. »

La diligence arriva cour des messageries, rue Saint-Honoré, sans nouvel accident. Des parens de M. Jules l'attendaient avec une voiture.

« Par grâce, monsieur, dit Théodosie à l'inconnu, donnez-nous votre adresse dans la capitale.

— Je recevrai la vôtre, si vous le voulez bien, répondit l'inconnu. Jules la lui donna, rue de la Chaussée-d'Antin, n°... »

Quant à l'officier d'artillerie, Jules lui dit :

« Vous viendrez nous voir, j'espère, capitaine, quand votre service ne vous retiendra pas à Vincennes ?

— Vous êtes trop aimable, et moi trop honoré, pour que je ne fasse point usage de la permission, le plus souvent qu'il me sera possible. » Il salua et partit.

Théodosie et Jules cherchèrent des yeux l'inconnu pour lui renouveler leurs remerciemens, leurs offres de service : il avait disparu.

Théodosie et Jules se rendirent avec leurs parens rue de la Chaussée-d'Antin. Ceux-ci avaient eu la mission et le soin de tout préparer dans le charmant hôtel qu'ils devaient habiter. Une grande porte cochère, à plein cintre, s'ouvrit à leur arrivée. Le concierge sortit de sa loge, toute luisante de propreté, pour se présenter à ses nouveaux maîtres, et il marcha devant eux pour leur ouvrir les diverses pièces de leurs appartemens. L'escalier qui y conduisait était précédé d'un joli et frais pavillon de coutil, bordé de franges rouges, et les degrés étaient cachés, aux trois quarts, par une toile cirée à mille dessins. Tout respirait l'élégance et la richesse. Théodosie était dans l'enchantement. Elle parcourut tout l'hôtel, et trouva partout un luxe asiatique. — Jules avait quarante mille livres de rente, et l'étude dont il héritait en produisait autant dans des mains négligentes et inhabiles. Jules était laborieux, assidu; il espérait bien faire produire à sa charge un tiers de plus que son prédécesseur, et il allait ainsi se trouver renté de cent beaux mille francs.

Il avait de plus un magnifique hôtel à Marseille.

« Oh ! que je suis heureuse, mon ami ! lui disait la jeune femme en lui prenant les mains, et regardant, non pas lui, mais les bronzes, les cristaux, les tableaux, les meubles qui éblouissaient sa vue ; que je suis heureuse d'avoir un mari si bon !... Tu as été bien gentil pendant tout le voyage. Quel malheur que notre chaise se soit brisée ! Comme nous étions bien là, tout seuls, nos cœurs rapprochés par la sympathie ! Toi et un désert ! ajoutait-elle en s'asseyant sur un large divan d'étoffe riche et nouvelle.... Ce n'est pas que ce capitaine n'ait été charmant ; mais on est bien mieux solitaires, n'est-ce pas?... Veux-tu, mon ami, que nous allions, après-demain, reprit-elle en parcourant un journal rose, voir l'exercice de la bombe au polygone de Vincennes ? On l'annonce dans le journal pour cinq heures.

— C'est trop matin pour toi, ma chère, surtout après un voyage aussi fatigant.

— Rien ne me délasse comme d'être avec toi ; nous verrons le château et le bois, dont nous a tant parlé le capitaine. Mon ami, tu n'as que quelques jours à me donner avant de te mettre à la tête de ton étude ; il faut nous hâter de tout voir. Moi, d'abord, je ne veux presque plus sortir une fois que tu ne sortiras plus.

— Nous irons, mon ange. »

En effet, le surlendemain matin, une élégante ca-

lèche les transports au polygone. Théodosie avait un négligé charmant qui ne pouvait rien ajouter à sa beauté parfaite, mais qui répandait autour d'elle comme une légère atmosphère de grâce et de fraîcheur. C'était un ange avec une auréole. La gaze, la dentelle et les rubans se jouaient autour de sa tête, agités par le vent du matin. Une certaine animation, provenant de la fatigue du voyage, donnait à son regard quelque chose de plus pénétrant encore que d'habitude. C'était à se mettre à genoux sur son chemin, à lui présenter un placet pour Dieu, et à se faire écraser par ses chevaux sans y penser.!

Sur cet espace qui s'étend devant le château, du côté du bois, des canonniers conduisaient des caissons et des obusiers vers le polygone; c'était comme quelques touffes de camélias noirs et rouges éparses dans un immense jardin. Arrivés au polygone, le premier officier que rencontrèrent Jules et Théodosie était le capitaine, leur compagnon de voyage.

« Eh ! par quel hasard, monsieur?... lui dit Théodosie.

— Ainsi le veut la rigueur militaire, dont je ne puis que me louer en ce moment, répondit le capitaine; j'aurais dû être de retour avant-hier pour reprendre mon service aujourd'hui. Le colonel n'a pas eu égard à mes raisons, et il a voulu que je subisse mon tour de commander la manœuvre.

— Vous devez être bien fatigué, dit Théodosie.

— Vous oubliez, madame, que j'ai eu *l'honneur* de voyager avec vous.

— Oh! monsieur.... »

Jules fit écho : « Oh! monsieur.....

— Et vous, par quel hasard... reprit le capitaine.

— Oh! ce n'est pas un hasard, interrompit Jules, tandis que Théodosie tirait vivement de son sac son mouchoir pour se moucher, en se détournant. Ce n'est pas le hasard, c'est madame qui était impatiente de voir ce que vous lui aviez tant vanté.

— C'est très-beau, » dit Théodosie, épongeant son joli nez qui n'en avait pas besoin.

L'exercice commença; le capitaine donnait des ordres, et, tandis qu'on les exécutait, il en expliquait le but à M. et madame M..... Une chose qui l'étonna dans la jeune femme, c'est qu'elle ne s'émouvait aucunement aux sèches et fortes explosions des obusiers. Une jeune femme, en effet, qui n'a pas peur du bruit du canon, est une chose bien extraordinaire. Cela n'annonce-t-il pas une certaine apathie dans les organes de la sensibilité? et le bruit de l'opinion publique, ce frein si salutaire aux hommes, et plus encore aux femmes, produira-t-il beaucoup d'effet sur celle qui n'a pas peur du bruit du canon? Le courage, ou plutôt l'absence de la peur, sans passion, chez les femmes, est

une chose effrayante pour les maris. Ces femmes-là ne sont que vaines; et les amans sont si flatteurs! Quoi qu'il en soit, Théodosie ne fermait point les yeux et ne se bouchait pas les oreilles : elle écoutait, elle regardait le capitaine, qui la complimentait incessamment du regard et de la parole.

« Comme ils sont bien élevés les officiers de la garde ! dit-elle à son mari, quand le capitaine les quitta, cinq minutes, pour aller gourmander quelques recrues. Ils ont un ton.....

— Enfoncé, le notaire ! » dit à part un vieux capitaine qui fumait sa pipe parmi un groupe d'officiers qui s'était formé non loin de Théodosie et à son occasion.

A quelques pas de ce groupe, qui se divisa à la venue de nouvelles batteries, était un homme de trente à trente-cinq ans, vêtu d'une redingotte noire, croisée, à collet de velours, d'un pantalon noir d'alépine; son pied était chaussé de bottes élégantes; une cravate de taffetas noir faisait ressortir la blancheur ou plutôt la pâleur de son teint. Il avait le front très-élevé et très-uni, des yeux grands, quoique peu saillans, des yeux noirs, tendres et vifs tout-à-la-fois, de ces yeux qui font clignotter pour peu qu'on les regarde; un nez ordinaire, une bouche ordinaire, des dents blanches et belles, une taille un peu au-dessus de la médiocre. Il

était bien fait. Point de favoris; point de cheveux sur le sommet de la tête, et ceux des tempes coupés très-courts : *il était chauve*. C'était un homme mal pour une femme de province, qui aime, en général, les hommes chevelus et haut colorés; pour une femme quelque peu artiste, c'était tout autre chose. Théodosie ne le remarqua que parce qu'elle s'en vit remarquée; et puis, en ce moment, c'était le seul homme à portée de sa coquetterie. Elle se fit voir sous toutes ses faces, œillada, minauda, sourit pour montrer ses dents, secoua la poussière de sa robe pour montrer son pied, et quitta son schall pour montrer sa taille.

« Il commence à faire chaud, » dit-elle à son mari.

Le capitaine revint. L'homme chauve n'eut plus un regard; il s'était pourtant approché, et n'était qu'à deux pas d'elle. Il suivait du regard les paraboles formées par les obus; mais un œil exercé à l'observation eût remarqué que cet homme écoutait et ne regardait pas.

« L'exercice fini, dinerez-vous à la pension? dit un lieutenant au capitaine.

— Non, j'ai affaire à cinq heures sur le boulevard Italien; je dînerai par là dans un restaurant.

— Acceptez notre soupe, lui dit Jules avec empressement, chaussée d'Antin, vous savez, à deux pas de votre affaire? »

Le capitaine se fit prier et accepta. Il offrit, de son côté, une loge aux Français, qu'un camarade venait de lui donner. On accepta.

Théodosie fut charmante d'espièglerie et de gâté pendant tout le temps du retour : elle donna de petits soufflets badins à son mari, le regarda maintes fois enfantinement, le cœu penché sur l'épaule, lui fit mille folies, et ne dit pas un mot du capitaine. Voyez un peu comme les femmes sont oublieuses!!!

A cinq heures, le capitaine était chez M. Jules. On se mit à table. Un dîner de famille. Théodosie était parée comme pour une audience du roi. Elle n'avait pas encore acquis cette délicatesse de tact et de goût qui fait approprier une toilette exacte à la circonstance. Elle était femme, depuis son arrivée dans la capitale, à se coucher en robe de soie et en chapeau à plumes. Elle était, d'ailleurs, si folle, si étourdie, si capricieuse! elle avait à peine vingt ans. Théodosie fut adorable d'ingénuité pendant tout le dîner. C'était la plus charmante bête du monde à cause de sa beauté.

« Savez-vous, dit-elle, que j'ai de grandes obligations à cet inconnu du coupé, qui m'a sauvé la vie ?

— Nous lui en avons tous, reprit le capitaine en souriant à Jules.

— Trop bon, dit Jules en regardant son assiette.

— Les voyageurs disaient, ajouta Théodosie, que ce

brave homme avait l'air de vous éviter ; peut-être avez-vous eu un duel ensemble, et il vous redoute.

— Je n'ai eu de duél qu'avec deux personnes en ma vie, madame, et il n'est pas possible que je les rencontre jamais.

— Comment cela ?

— J'ai eu le malheur de les tuer.

— Vous avez tué deux hommes ? ô l'horreur ! » s'écria Théodosie ; et elle trouva le capitaine cent fois plus beau qu'il n'était.

Une heure après, Théodosie, Jules et le capitaine étaient dans une loge de face à la Comédie-Française. Cette loge était le point de mire de toutes les lorgnettes de la salle. Le capitaine était tout fier, comme si Théodosie eût été sa femme ; Jules, comme si elle eût été sa prétendue ; Théodosie, comme si la beauté était un mérite. Dans le parterre, ceux qui la regardaient donnaient des coups de coude à ceux qui ne l'avaient pas encore vue. C'est une manière française de dire : *regarde*. Théodosie regardait tout le monde et s'épanouissait.

On leva le rideau ; la pièce commença, précédée de quelques *chut !* et de quelques *assis !*

« Dieu ! le bel homme ! s'écria Théodosie en faisant remarquer à Jules un jeune premier. Quel riche costume ! Cet or dont il est chargé est faux, sans doute ?

— Et ce qu'il dit aussi, » ajouta le capitaine.

On jouait une tragédie classique, de je ne sais qui, fabriquée sous l'Empire, dans l'ancienne maison Voltaire et compagnie. La salle était comble. Il faisait une chaleur ! Jules étouffait. Il sortit un instant pour respirer, fit ses excuses au capitaine, et ne voulut pas que sa femme sortit avec lui, pour ne point la priver d'une *péripétie* qu'on disait fort belle. C'était une scène d'amour.

« Oh ! le méchant comédien ! disait le capitaine. Déclamation que tout cela ! Est-ce ainsi qu'on exprime l'amour ? Cet homme-là n'a jamais aimé ; et comment bien rendre ce qu'on n'a pas senti ? Je ne suis pas comédien, madame ; mais si j'avais à dire cette tirade que j'ai apprise au collège, dans le Cours de littérature, je crois, sans vanité, que je m'en tirerais mieux que lui.

— Vous avez donc aimé, monsieur le capitaine ?

— Dites au présent ce que vous mettez au passé, madame, et vous connaîtrez l'état de mon cœur.

— Y a-t-il long-temps que vous aimez ?

— Ce mal d'amour m'a pris à Limoges.

— Pourquoi donc avez-vous quitté cette ville ?

— Celle que j'aime n'y est plus.

— Voyons, dites-moi ces vers pendant l'entr'acte. »

Le capitaine commença la tirade en regardant Théo-

dosie dans les yeux ; il fut pathétique, et il donna, quoique à voix basse, une telle expression au galimatias de la tragédie, que Théodosie, entendant tourner la clef de l'ouvreuse dans la serrure de la loge :

« Assez, monsieur, dit-elle brusquement au capitaine, voici mon mari !

— Elle est à moi, se dit le capitaine.

— Eh bien ! mon ami, dit Théodosie en se tournant vers la porte, est-ce que l'air..... Pardon, monsieur, je croyais..... »

Un étranger entrait dans la loge, dont les billets du capitaine n'occupaient que la moitié. Il salua sérieusement, jeta un coup-d'œil rapide au capitaine, s'assit, déposa son chapeau et regarda dans la salle.... C'était l'homme chauve du polygone. Théodosie le reconnut. Jules entra un moment après, marcha sur les pieds de l'homme chauve, et lui demanda mille pardons, et Théodosie lui dit : « Maladroit ! » L'homme chauve dit à Théodosie : *Ce n'est rien*, et accompagna ces mots d'un ineffable sourire plein de tristesse et de bonté.

« Cet homme-là a l'air souffrant, » pensa Théodosie.

Le capitaine ne s'était point détourné. A la fin du spectacle, Jules, qui avait hâte de tout montrer à sa femme, voulut lui faire prendre des glaces dans un brillant café du Palais-Royal. Théodosie fut fort étonnée de voir que les femmes fourmillaient là comme les hommes.

« Nous sommes loin de Narbonne, n'est-ce pas ? » lui dit Jules en riant avec suffisance, comme s'il eût fait Paris tout exprès pour sa femme.

A peine étaient-ils assis en triangle autour d'une table ronde, que l'homme chauve entra et se plaça dans un coin. Théodosie le vit, et observa, contre l'observation commune, qu'il n'est pas rare que le hasard, dans Paris, vous fasse rencontrer plusieurs fois en un jour la même personne.

Tandis que M. Jules payait les glaces à la dame du comptoir :

« Passerez-vous la belle saison à la campagne ? dit le capitaine à Théodosie.

— Nous n'en avons pas.

— Eh bien, dites à M. M.... de vous faire cadeau d'une maisonnette aux portes de Paris, à Saint-Mandé, par exemple, charmant village, à deux pas du bois de Vincennes, habité par des gens comme il faut, sans parler du bal de la Tourelle, qui a lieu tous les dimanches, et où se réunit le meilleur monde possible. Aimez-vous la danse, madame ?

— A la passion.

— J'aurais l'honneur de vous faire danser quelquefois, si vous le permettiez ?

— J'en parlerai à Jules ; le voici, taisez-vous. »

Jules revenait près de sa femme, comme s'il eût fait

lui-même le riche café, les glaces exquisés, et même le riche uniforme du capitaine. C'était l'homme le plus... notaire de France. Au bas de l'escalier, le capitaine prit congé de M. et de madame M.... Ils montèrent en voiture, et Théodosie aperçut, pour la quatrième fois, le pâle visage de l'homme chauve, éclairé par l'illumination d'un magasin : image fugitive, que l'image du capitaine effaçait.

Rentrés dans leur appartement, la femme-de-chambre apporta à Théodosie un foulard que le cocher avait trouvé dans la calèche. Théodosie examina le foulard, le montra à Jules ; il ne leur appartenait pas.

« Eh ! mais, s'écria tout-à-coup Théodosie, je crois me souvenir que j'ai vu ce mouchoir sous le menton d'un généreux inconnu qui m'a sauvé d'un si grand danger. Comment ce mouchoir s'est-il trouvé dans la calèche ? »

Ce fut pour eux une énigme sans mot. Théodosie garda le foulard comme un souvenir.

Plusieurs jours se passèrent en promenades, en courses, en visites, aux choses les plus curieuses de Paris, et partout l'homme chauve apparaissait à Théodosie, l'homme pâle au regard triste et inspiré.

« Ceci est bien singulier, si c'est l'effet du hasard, » se disait Théodosie. Ce qui ne l'était pas moins, c'était le silence de Théodosie sur cet homme auprès de son mari. Je ne sais quel instinct du cœur lui disait de

garder pour elle seule la pensée de cette étrange apparition. L'homme chauve, d'ailleurs, ne regardait point Théodosie de façon à lui faire penser que ces rencontres fussent une préméditation de sa part; il passait même souvent devant elle sans la regarder. Du reste, cela n'occupait la jeune femme que juste le temps que durait l'apparition.

Il va sans dire que M. Jules s'était mis en quête pour faire l'acquisition d'une maisonnette à Saint-Mandé. Il avait, du reste, eu l'air de ne point acquiescer à la proposition que lui en avait faite sa femme, et avait toujours répondu : *On verra.*—Le dixième jour de leur arrivée à Paris, Jules fait monter Théodosie en voiture pour une promenade au hasard, disait-il. Le cocher avait des ordres. On parcourut les boulevards extérieurs, puis on fit un crochet, et on arriva dans une jolie avenue d'arbres et de maisons. Jules fit arrêter, prit Théodosie par la main, l'introduisit dans une petite maison charmante, sur le derrière de laquelle régnait un petit jardin tout joli.

« Où sommes-nous donc ? dit Théodosie.

— Chez toi, ma bonne, dit Jules en l'embrassant : voici ton salon, ta chambre, ton cabinet de toilette, et tout cela meublé, tu vois ?

— C'est une bonbonnière pleine de bijoux, s'écria Théodosie. Et ce village s'appelle ?...

— Saint-Mandé.

— Et ce château que nous voyons ?...

— Vincennes. »

Théodosie embrassa son mari, le pinça en serrant les dents, lui fit mille révérences, lui dit cent fois merci.

« C'est là que tu passeras la belle saison, ma chère, tandis que je m'occuperai, moi, de te gagner de l'or pour tes plaisirs, pour ton bonheur. Je viendrai te voir et coucher ici au moins tous les dimanches, et quelquefois, dans la semaine, te demander à dîner. Adieu, mon ange, adieu, amuse-toi bien : je te laisse avec ta cousine ; il y a une chambre pour elle ; vous aurez demain une bibliothèque et un piano. »

Théodosie et sa cousine voulurent reconduire Jules jusqu'à l'extrémité de l'avenue du Bel-Air ; la calèche vide suivit au pas. Arrivés à la barrière verte de la contr' allée, Jules embrassa les deux cousines et monta en voiture.

« Qu'il m'aime, ce bon Jules ! dit Théodosie en revenant sur ses pas. A propos, cousine, il faut que tu te coalises avec moi pour lui faire perdre cette habitude de prendre du tabac, et lui faire contracter celle de se tenir plus droit. »

La cousine promit d'entrer dans la coalition...

« Tiens, serait-ce encore l'homme chauve ? » se dit Théodosie, en regardant à cent pas devant elle.

. C'était lui ; il lisait dans un petit in-octavo d'un format épais, comme celui d'un Code mesquinement relié.

« Voilà un monsieur qui ne lit pas, à coup sûr, un roman nouveau, » dit la cousine, quand l'homme chauve les eut dépassées.

Théodosie se retourna et le vit entrer dans une maison bourgeoise, au centre de l'allée. Un instant après, il parut à une fenêtre du second, passant sa main blanche sur son front plus blanc que sa main.

« J'aime sa tête, dit la cousine; il y a quelque chose de méditatif et de distingué : je gagerais que ce n'est pas un homme ordinaire.

— C'est grand dommage qu'il soit chauve, dit Théodosie. C'est un auteur, peut-être, un savant; mais à notre âge, ma chère, et avec nos goûts, il nous vaut mieux des hommes aimables que des hommes trop instruits. C'est pourtant bien extraordinaire, ajouta-t-elle mentalement, que je rencontre cet homme-là partout! »

Le lendemain, dimanche, la grande préoccupation de toute la journée fut le bal du soir à la Tourelle, bal champêtre pour son emplacement, bal très-citadin pour le choix de ses habitués. C'était à cette époque le rendez-vous des officiers de la garnison de Vincennes, bal décent, où les bonnes font danser les petits enfans

au milieu de leurs mères ; bal charmant sous la verte feuillée des arbres, qui servent de potences aux réverbères pendillans çà et là, et donnant aux feuilles une teinte si douce, que la vue en est réjouie et délassée. Un exhaussement de terre circulaire est destiné aux spectateurs assis. L'orchestre venait d'exécuter la première contre-danse, lorsqu'un broufaha se fit entendre, et une oscillation en résulta dans la foule des danseurs et des spectateurs. Théodosie venait d'entrer au bras de M. Jules, fat comme un millionnaire, et tout gonflé qu'on regardât sa femme. Il marcha sur cinq ou six douzaines de pieds, ce qui contribua un peu au mouvement oscillatoire dont j'ai parlé. Tout le monde admira la belle provinciale ; les danseurs massacrèrent les figures, et les musiciens jouèrent plus faux que d'habitude, ce qui parut un miracle. Un moment après cette émotion générale, et quand Théodosie fut assise, un capitaine se détacha d'un cercle d'officiers qui devisaient ensemble, et s'en vint présenter ses hommages à Théodosie. Jules lui donna une poignée de main. Un grand jeune homme, fort bien planté, non moins bien cravatté, au teint blanc, aux joues roses, aux yeux à fleur de tête, une coqueluche de modistes, se pinça la lèvre inférieure et fit une grimace : c'était le maître-clerc de Jules. Un autre grand beau jeune homme, aux manières d'artiste, gracieux pé-

dant, promenant sur les têtes de jolies femmes son élégant binocle, utile au diamant de son doigt, très-inutile à ses yeux, fit une grimace en même temps que le maître-clerc : c'était le beau comédien qu'avait remarqué Théodosie à la Comédie-Française ; qu'elle avait eu l'inconsidération de regarder exclusivement parmi les personnages de la scène, de lorgner même assez étourdiment. Le comédien avait pris des informations, avait suivi Théodosie à la trace, et, à sa grande satisfaction, avait appris qu'elle passait la belle saison à Saint-Mandé, où il avait, lui, un cabinet d'études, orné d'une psyché, devant laquelle il perfectionnait ses gestes et ses poses. — Le capitaine, le maître-clerc, le comédien, trinité de mauvais sujets, d'hommes frivoles, sentant peu, pensant moins, désirent beaucoup, impitoyables par ignorance des résultats plutôt que par dureté d'âme ; cette trinité terrible était là béante et prête à saisir le cœur de Théodosie. — Le comédien eut occasion de ramasser le mouchoir de la jeune femme, et c'en fut assez pour lier conversation. Un voisin, d'ailleurs ! Il offrit des billets de spectacle pour la rentrée de mademoiselle Mars. Jules accepta *avec reconnaissance*. Il songeait bien peu aux conséquences ! un autre avait l'air d'y songer pour lui. Cet autre, loin du foyer de la danse et du cercle des spectateurs, dans un bouquet d'arbustes, l'œil ardent et attentif,

observait, sans être vu, tous les mouvemens de Théodosie et des trois mortels ennemis de cette beauté céleste. Il les vit tous trois danser avec elle, et n'eut pas de peine à comprendre que le capitaine avait fait une déclaration dans les formes; que le maître-clerc avait laissé deviner son amour, et le mime fait pressentir le sien. Il avait compris aussi que tous les trois avaient été bien accueillis; qu'ils étaient aussi aimés l'un que l'autre; que la vanité de Théodosie était également flattée des hommages de ces trois adorateurs, et que l'occasion seule pourrait à l'avenir déterminer une préférence et une faute que tous les trois, d'ailleurs, tant elle était ignorante et légère, lui pourraient faire commettre successivement. Toute la différence donc devait être dans un numéro d'ordre.—Cet observateur, vous le savez, était l'homme chauve, malheureux homme, dont la chaleur du lieu, le bruit des instrumens et l'éclat des lumières n'avaient pu tant soit peu colorer le visage. Il était pâle comme un mort. Oh! un habile peintre pour peindre au vrai cette tête, et vendre la copie deux mille écus! Les femmes n'y faisaient pas la moindre attention: il n'était pas rubicond, n'avait pas de binocle, et il ne dansait pas. Que diantre! faut-il bien encore un mérite dans un homme pour plaire aux femmes!—Le moment vint de se retirer. Théodosie répondit par trois regards très-im-

prudens aux trois salutations captieuses de ses trois adorateurs. Ils avaient tous les trois déployé tous leurs avantages à cause de la concurrence; mais le maître-clerc était le plus contrarié de tous. Un maître-clerc regarde toujours comme sa propriété le cœur de la femme de son patron. — Une semaine se passa, durant laquelle ces messieurs ne perdirent pas leur temps. Ils avaient tous trois des prétextes pour voir, chez elle, Théodosie; ils en profitèrent, et firent des progrès dans son esprit. L'homme chauvé était témoin de tout cela. Il s'applaudissait, dans son âme, que trois amans, plutôt qu'un seul, attaquassent ensemble l'inexpérience de la jeune femme. « Son attention se partage, disait-il; tant mieux! l'un la distrait de l'autre, voilà qui est bien; son cœur n'est pas entamé, la chance m'est bonne. » — Le dimanche suivant, Théodosie reparut au bal de la Tourelle, et les trois concurrens ne manquèrent pas de s'y trouver. Il y eut assaut; ils furent adorables. L'homme chauvé était là, toujours là, épiant. Il vit la main du capitaine glisser un billet dans la main de Théodosie. Elle le prit. L'homme chauvé s'appuya, inondé d'une sueur froide, contre le mur d'enceinte, puis il se dit :

« Il est temps d'agir; mais comment débiter?... »

Tandis qu'il réfléchissait, sans perdre de vue Théodosie, il vit derrière elle un homme assez bien vêtu,

mais de mauvaise mine, qui de temps en temps regardait furtivement son cou, et faisait des signes presque imperceptibles à un autre homme qui se tenait en face, du côté opposé. Puis, tout-à-coup, celui-ci engage une querelle avec un homme qui lui a donné, dit-il, du coude dans la poitrine. On se prend aux cheveux, on se bat ; la contre-danse est interrompue ; les spectateurs quittent leurs chaises ; tout le monde est occupé du combat. L'homme qui était derrière Théodosie s'échappe brusquement ; et loin de porter secours à celui qui paraissait être d'intelligence avec lui, il sort du bal et fuit dans le bois.

Le lendemain, on vit plusieurs affiches manuscrites portant : *Il a été perdu, au bal de la Tournelle, ou sur le chemin de Saint-Mandé qui y conduit, une chaîne d'or avec une miniature enrichie de diamans. Récompense honnête à la personne qui les apportera, avenue de Saint-Mandé, n° 17.* Une heure après l'apposition d'une de ces affiches sur un poteau de l'avenue, un homme se présenta au n° 17. Il avait le bras gauche en écharpe.... Théodosie lisait dans un pavillon du jardin ; elle était seule dans la maison avec sa femme-de-chambre. Celle-ci alla lui dire qu'un *monsieur* voulait lui parler. Théodosie donna ordre de l'introduire dans le jardin, et sortit du pavillon pour aller à sa rencontre... Elle fit un mouvement involontaire quand elle aperçut le *monsieur*,

« Voici, madame, une chaîne et un portrait qui vous appartiennent, et que je viens vous remettre, lui dit le monsieur, après l'avoir saluée profondément.

— Oh! monsieur, s'écria Théodosie, si vous saviez quel service vous me rendez, quel prix j'attache à cette miniature! c'est le portrait d'une grand'mère qui m'aimait tendrement, et qui n'est plus. Je ne sais comment vous exprimer... mais vous venez fort délicatement à mon secours, monsieur, en me témoignant vous-même, par votre air, combien vous avez de plaisir à me voir si heureuse de retrouver ce précieux portrait.

— Oh! oui, madame, oui, c'est un plaisir pour moi de vous rapporter ce bijou, un plaisir si grand, qu'il serait loin de me mériter votre reconnaissance si vous en saviez la cause.

— Elle ne peut être, je pense...

— Elle est, interrompit-il, en la regardant avec une mélancolie passionnée, dans l'irrésistible amour que vous m'avez inspiré; elle est dans les poignantes joies que je m'étais promises de vous contempler de près, d'entendre votre voix; de voir vos yeux, dont l'indifférence ne saurait amortir l'éclat, s'arrêter un peu sur les miens; elle est dans un bonheur qui me coûtera la vie peut-être, car il augmentera le mal qui me ronge et dont je sens qu'il faut mourir.

— Monsieur!

— Oh! non, madame, non, pas de colère, pas d'indignation contre l'amour le plus vrai qui ait jamais ému un cœur d'homme. Aux autres qui prétendent aimer, et qui n'ont pas perdu le sommeil; aux autres qui prétendent languir et souffrir, et qui conservent tout le coloris de leur teint et toute l'insolence de la santé; aux autres qui prétendent gémir, et qui rient; à ces imposteurs-là, madame, colère et mépris, si vous voulez: mais à un amour comme le mien, qui continue les tortures du jour par les tortures plus horribles de la nuit; à un amour qui rend toutes les facultés insensibles à tout, hormis aux charmes de l'objet aimé; à un amour qui fait craindre au patient la folie ou le crime; dont le commencement est la fièvre et la fin la mort; à cet amour-là, madame, oh! à cet amour, respect, au moins pitié. » Et l'homme chauve, car c'était lui, en disant cela, tombait anéanti sur un siège de gazon, essayant de son mouchoir son front brûlant et inondé.

« Ah! monsieur, monsieur, lui dit Théodosie saisissant ce mouchoir, par grâce, expliquez-vous... ce foulard... sur la route de Limoges... et celui-ci trouvé dans ma calèche, ajouta-t-elle, en tirant un mouchoir de sa poche...

— Eh bien! oui, madame, c'est moi.

— Vous, qui m'avez sauvé la vie! Oh! parlez, que puis-je, pour reconnaître....

— Un sourire de pitié pour un amour sans remède et un dévouement sans mesure. »

Théodosie, l'insensible Théodosie, lui sourit avec attendrissement.

« Et ce bras en écharpe, monsieur? ah! je crains de vous devoir encore.

— Un coup de couteau du voleur à qui j'ai arraché ce portrait.

— O mon Dieu, monsieur! s'écria Théodosie, mon Dieu! » Et une larme s'échappa de ses yeux.

L'homme chauve la quitta, après avoir obtenu d'elle la permission de lui faire visite quelquefois, sous l'expresse condition, d'une part, de ne plus parler d'amour, et, de l'autre, de ne point révéler à M. Jules l'incognito que l'homme chauve voulait garder.

Le capitaine, le maître-clerc et le comédien, après à la curée du cœur d'une aussi jolie femme que Théodosie, dressaient les pièges les plus adroits pour le prendre. C'étaient de brillantes toilettes, des compliments outrés, une amabilité constante, des fleurs, des soupirs, et l'obsession, le plus efficace des moyens de triompher.

L'homme chauve se présenta, le lendemain, chez Théodosie. La femme-de-chambre lui dit qu'elle était au bois avec son mari, plusieurs dames, le capitaine, le

maitre-clerc et le comédien. Il se rendit au bois, chercha et trouva. M. Jules le remercia du service qu'il avait rendu à sa femme en lui rapportant son bijou chéri. Pas un mot du voleur, du coup de couteau, de l'accident sur la route de Limoges. Théodosie avait observé la discrétion convenue. La conversation s'engagea, générale, sur toutes sortes de matières, et l'homme chauve se montra, sans affectation, supérieur à tous. Dans chacune de ses phrases il y avait une pensée ou un sentiment; et quelle élocution! on l'écoutait, on le regardait, on l'admirait. Les femmes surtout trouvaient un indicible charme à l'entendre. Sa langue, pleine d'images, frappait leur imagination; et leur cœur s'émuovait aux touchantes peintures qu'il faisait de cette nature riante qui s'éveille au printemps. Ce n'étaient pas ces lieux communs qui servent de thème à ceux qui n'ont rien à dire; c'était la beauté matérielle s'embellissant de la beauté morale; c'était Dieu se manifestant dans l'harmonie de sa sublime création. — Quand il salua pour se retirer, il fut facile de voir, à la manière dont on lui rendit son salut, qu'on s'inclinait devant un homme d'une supériorité incontestable; on tourna même souvent la tête pour le voir s'en allant à travers les taillis. Quand il eut disparu, la conversation tomba dans la mer des idées triviales et des paroles communes, et chacun s'ennuya des autres.

L'homme chauve resta cinq jours sans se présenter chez Théodosie ; elle en fut inquiète. Elle craignait, dit-elle à sa femme-de-chambre, que la blessure qu'il avait reçue au bras ne présentât quelque gravité, et l'envoya s'en informer, avec la secrète mission de s'enquérir adroitement de son nom et de son état. La dame qui tenait la maison bourgeoise où l'homme chauve louait une chambre, répondit qu'il n'était pas plus souffrant qu'à l'ordinaire, qu'elle ignorait son état, et qu'il s'appelait *Edmond d'Altor*. La femme-de-chambre rapporta ceci à sa maîtresse.—Le capitaine, ce jour-là, avait demandé réponse à son billet ; et le maitre-clerc et le comédien faisaient en même temps le brouillon d'une déclaration brûlante, dont ils se promettaient bien de faire agréer le net. Théodosie, ennuyée, sans trop savoir de quoi, pour échapper à ce vague ennui, si insolite en elle, avait déjà pris la plume pour répondre au billet du capitaine, quand l'homme chauve se fit annoncer. Théodosie cacha bien vite la prose d'artillerie dans son sein, fit entrer l'homme chauve, et le reçut parfaitement ; elle lui adressa même un reproche de la rareté de ses visites. L'homme chauve s'en excusa sur la cruelle condition de ne plus lui parler d'amour, et prit pied là-dessus pour lui en parler encore. Théodosie, sous l'invincible empire de ces riches, brûlantes et abondantes paroles tout empreintes de la passion la

plus délirante, qui s'échappaient de sa bouche comme un torrent, n'osait pas l'arrêter; elle le regardait avec une délicieuse crainte, et n'avait que la force de lui faire des signes supplians qui semblaient lui dire : « Oh ! assez, assez, monsieur ; c'est moi maintenant qui vous demande grâce et merci. » Elle rougissait, elle pâlisait ; elle le regardait avec étonnement ; elle avait l'air de se dire dans le cœur : « Est-ce que j'aimerais cet homme ? » — Quand il se fut retiré, avec la permission de revenir, sous la condition de ne parler de son amour *que le moins possible*, Théodosie tira de son sein le billet du capitaine, et le jeta, déchiré, dans l'eau d'un bassin. « C'est mal, disait-elle, d'avoir reçu ce billet ; ce serait plus mal d'y répondre. » Puis elle se promena, soucieuse, et impatiente de voir arriver l'heure d'une promenade à cheval dans le bois qu'on avait projetée la veille. Le rendez-vous était chez elle. Le comédien fut le plus exact. Il arriva, délicieusement habillé ; salua Théodosie avec une adorable grâce et un sourire superfin, et lui offrit un des bonbons-rébus qu'il grignotait. — C'était un être bien joli, en vérité : une taille de femme, un teint de femme, un pied de femme, un corset dans les côtes, et le cou dans un carcan appelé cravatte, musqué, frisé, ganté, un papillon, une fleur, un zéphyr, tout ce que vous voudrez de plus gentil ; mais un homme, oh ! non pas ! Théodosie ouvrit le ré-

bus, y trouva un bombon et un billet doré sur tranche avec un style doré aussi :

« Je n'aime pas les douceurs, monsieur, dit-elle ; mais les poissons rouges de ce vivier les aiment fort, dit-on. » Et elle jeta sucre et papier dans le bassin.

Le comédien fut sot et resta muet ; il avait oublié tout son répertoire. Il se retira, en disant qu'il se brûlerait la cervelle et qu'il allait choisir son cheval chez la loueuse voisine. — Le maître-clerc le remplaça cinq minutes après. Un peu moins résolu que le mime, non moins fat, ayant le cœur moins blasé, plus ému, il présenta un bouquet, du sein duquel surgissait de la prose distinguée d'écrivain public amoureux. Théodosie laissa tomber le bouquet dans le bassin, en criant : « O mon Dieu ! que je suis maladroite ! » Le maître-clerc fut anéanti de ce malheur ; il ne savait improviser qu'à tête reposée et en raturant ; il ne sut comment réparer la maladresse adroite de Théodosie, qui lui dit, pour le consoler et pour le railler :

« Du reste, monsieur, il est facile de remplacer ce bouquet par un autre ; faites-m'en un des fleurs de mon jardin. » — Il est vrai qu'il faut être bien maître-clerc de notaire pour porter des fleurs à une dame qui est dans son jardin, au mois de mai.

Le maître-clerc soupira, et cueillit des fleurs.

Bientôt, arrivèrent toutes les personnes qui devaient

être de la cavalcade. On sella, on brida les chevaux, on partit après le quart-d'heure de grâce, tout le monde regrettant que l'homme chauve ne fût point de la partie, comme il l'avait promis. Il était sorti dès le matin, se proposant de passer la journée dans le bois. Son hôte avait remarqué sur son front plus d'ennui qu'à l'ordinaire. Il avait emporté un livre, celui dans lequel il lisait lorsque Théodosie l'avait rencontré pour la première fois dans l'avenue.

Théodosie était charmante en amazone; une grande toque de velours noir, surmontée d'une plume flottante, ajoutait une expression nouvelle aux diverses expressions de sa physionomie. Un spencer de satin blanc dessinait ses belles épaules et sa jolie taille, et une grande jupe de soie flottait au niveau de la queue de son cheval. Cette jupe n'avait qu'un défaut, celui de son objet : elle cachait ses pieds.—Une fois dans le bois, la folle calvacade, toute composée de jeunes hommes et de jeunes femmes, prit le galop. C'étaient des ris, des éclats, des cris, des appellations, des peurs charmantes, des témérités délicieuses. Un cheval se cabra et jeta sa cavalière sur le gazon; celui de Théodosie, effrayé, emporta la belle amazone, sans que, par amour-propre, elle osât appeler à son aide, tandis que tout le monde se pressait autour de la dame tombée. Quelques instans après, tous les hommes s'aperçurent que

Théodosie n'était plus là. On l'appela; point de réponse. On prit plusieurs directions pour se mettre à sa recherche.

Théodosie n'avait pu maîtriser sa monture, et elle avait fini par lui lâcher la bride, laissant à la fatigue le soin de l'arrêter. — Près d'un bouquet touffu de jeunes arbres, non loin de la route de Saint-Maur, le cheval s'arrêta, et Théodosie descendit pour rajuster sa toilette, que ses efforts et l'emportement de la course avaient dérangée. Elle attache son cheval, et pénètre dans le bosquet, dont le centre devait lui servir de cabinet de toilette. A peine a-t-elle fait quelques pas, qu'elle pousse un cri et recule involontairement. Un homme était là, endormi; mais ce n'était point uniquement ce qui avait occasioné ce cri et ce recul : une couleuvre rampait sur la poitrine de cet homme, et sa tête était dressée à l'horizon de sa bouche. Théodosie s'excite, et d'un coup de cravache donne la chasse à l'animal qui s'enfuit; puis, heureuse d'avoir délivré cet homme de ce danger, sans avoir interrompu un sommeil dont il paraissait avoir un si grand besoin, elle allait se retirer lorsque cet homme l'appelle. Théodosie se retourne : « Il rêve, » dit-elle, et elle n'a pas la force de détourner les yeux de ce noble visage, où la douleur est empreinte. « Oh! oui, se dit-elle en le regardant avec émotion; oui, c'est moi, je le vois,

pauvre Edmond, moi qui suis ta peine... La belle tête ! quel front de génie ! intéressante pâleur ! » Et Théodosie, l'imprudente, sentait battre son cœur et regardait toujours. « Comme il parle ! quel accent ! quelle âme ! oh ! l'amour, le véritable amour, celui que je ne soupçonnais pas... » La couleuvre reparut : « Éveillez-vous, Edmond, éveillez-vous ! » Et sa main tirait un pan de sa redingote. L'homme chauve s'éveilla, et la vue de Théodosie n'eut pas d'abord l'air de le surprendre.

« Vous devez être bien étonné, monsieur...

— Oui, vous, lui dit l'homme chauve, après être tout-à-fait revenu à lui ; vous, oui, cela m'étonne ; mais votre image, non : elle était dans mon rêve.

— Un accident m'a séparée de ma compagnie, reprit Théodosie, et je vais...

— Adieu, madame.

— Et vous, monsieur, vous ne venez pas avec nous ?

— J'ai résolu, madame, de fuir les lieux où vous seriez, d'éviter votre présence. Je vous crois le cœur sensible, et vous ne pourriez, je pense, me voir sans douleur souffrir et mourir pour vous.

— Soyez donc raisonnable !

— Oh ! oui, la raison, dit-il avec un sourire effrayant, la raison, ce conseil de l'indifférence à une âme perdue d'amour ! Que la raison, n'est-ce pas, dise au cœur de ne battre que tant de fois par minute, et soit

obéie ! que la raison dise à la mort : « Respecte une existence qui n'est qu'une agonie affreuse, » et soit obéie, n'est-ce pas ! que la raison dise à mes yeux de se fermer, vous là, quand ils n'ont eu jamais devant eux de plus ravissant spectacle ! que la raison dise au souvenir : « Oublie, » quand tout souvenir serait effacé, si celui-là l'était ! folie, oh ! folie, madame, folie que votre indifférence et votre froideur ! Allez, allez, madame, allez reposer vos yeux, fatigués de ma présence, sur des visages frais et roses ; allez délasser votre oreille de mes paroles insensées au doux ramage d'un baladin perroquet, d'un scribe sans entrailles et d'un soldat blasé. Des épauettes, des cravates, des cheveux parfumés, une insolente présomption et des indiscretions préméditées : oh ! oui, vous pensez juste, cela vaut mieux que ce pauvre corps et ce pauvre cœur de l'homme chauve, tout macérés de désespoir et d'amour !

— Oh ! non, monsieur, non, s'écria-t-elle en s'approchant, oh ! non, ne croyez pas qu'aucun d'eux ait touché mon cœur. Oh ! je sens la différence...

— Ecoutez-moi, » dit l'homme chauve en la saisissant brusquement. Et la fascination de son regard allait continuer l'œuvre de la fascination de sa parole, lorsqu'un léger bruit se fit entendre dans un taillis.

« Venez demain à une heure, je serai seule, dit

vivement Théodosie ; venez, nous causerons. Mon Dieu ! j'ai si grande peine à vous voir souffrir ! » En même temps elle allait ramasser le livre qui était aux pieds de l'homme chauve, pour le lui donner et lui dire : « Echappez-vous ! c'est mon mari, peut-être. » L'homme chauve se saisit brusquement du livre, comme s'il eût craint que Théodosie ne l'ouvrît, et il disparut rapidement. Théodosie se tourna du côté d'où le bruit était venu, et, à travers la bizarre dentelle formée par les arbustes de toute espèce, elle vit un homme qui s'échappait.

Elle remonta à cheval et rejoignit la compagnie. Déjà on commençait à être inquiet d'elle. Son cheval eut tous les reproches, et l'émotion évidente sur son visage fut mise sur le compte de la peur. Théodosie remarqua moins d'empressement dans les hommages des trois rivaux ; ils cheminaient même quelquefois tous trois ensemble, loin du gros de la cavalcade, et semblaient s'entretenir d'un sujet qui les intéressait vivement.

« Je les ai vus et entendus, disait le maître-clerc.

— Observons-les, dit le mime, et si aucun de nous trois ne peut l'emporter sur lui, faisons du moins en sorte de contrarier si bien son amour, qu'il n'arrive jamais à une satisfaction complète.

— C'est convenu. »

Le 15 septembre de cette même année-là, six heures du matin, l'homme chauve écrivait à un ami une longue lettre qui pouvait se résumer ainsi :

« Trois types de séducteurs se disputaient sa conquête ; ils sont aujourd'hui pour elle comme s'ils n'étaient pas, comme son mari. Je suis aimé, follement aimé. Et maintenant?... »

Ce même jour, après le départ de cette lettre, Théodosie écrivit ce billet, et le déposa sous une pierre convenue :

« Tu souffres et languis ; je te vois mourir d'amour, et ne puis enfin le voir sans pitié. Que me sont tous les hommes, je dis tous, auprès de toi ? Tu as mon âme, tu as mon intelligence ; je ne sens et ne pense que par toi ; prends mon corps ; c'est trop batailler, pour ajouter si peu à ce que tu possèdes déjà. Viens, je t'aime, et si la vie est pour toi dans mes bras, tu vivras. A minuit, par la porte du jardin, que je laisserai entr'ouverte. »

Ce même jour, une heure après que ce billet eut été déposé sous la pierre, le capitaine écrivit au comédien :

« J'ai enfin trouvé la cachette. Il y a rendez-vous pour ce soir, à minuit. Trouvez-vous à cette heure dans le jardin ; surprenez-les, un peu avant l'accomplissement de leur amoureux projet ; menacez de tout

» ébruiter, si le chauve ne quitte Paris à l'instant. Le
 » service me retient cette nuit au château, et je ne
 » vous cède qu'à regret un rôle qui promet vengeance
 » et espoir. »

Ce même jour, le comédien adressa le billet du capitaine au maître-clerc, avec ce *post-scriptum* :

« Il y a ce soir spectacle à la cour ; je joue dans deux
 » pièces, et serai trop fatigué pour me charger encore
 » du rôle de ce billet. Chargez-vous-en, mon cher ; il
 » y va de l'honneur de trois aimables hommes, indigne-
 » ment supplantés. »

Le même jour, l'homme chauve répondit ce mot au billet de Théodosie :

« Oui, à minuit, je serai dans votre chambre. »

Ce même jour, le maître-clerc, qui avait un rendez-vous à la même heure avec une danseuse, attendit M. Jules M... jusqu'à onze heures et demie du soir dans son cabinet. Il avait trouvé le moyen de ne pas manquer son rendez-vous, et de troubler celui de Théodosie. Aussitôt que son patron entra :

« Je vous attends, monsieur, dans une mortelle impatience ; le temps presse. J'arrive au fait sans ménagement et sans périphrase : dans une demi-heure, madame reçoit dans sa chambre, à Saint-Mandé, l'homme chauve.

— Pourquoi faire ? dit le mari, qui était à cent lieues

de la conduite de sa femme et des préliminaires de la conclusion.

— Pour l'admettre dans son lit. »

Le maître-clerc s'échappa après ces mots et ceux-ci : « Ne me nommez pas, c'est tout le prix que je vous demande du service que je vous rends. »

M. Jules M... tomba des nues dans un fauteuil, où il s'évanouit.

Onze heures trois quarts venaient de sonner dans la maison bourgeoise de l'avenue du Bel-Air, au moment où un homme en sortait avec précaution. Cinq minutes après, il tirait doucement une porte de jardin qui s'ouvrait sur la campagne, et il entra dans ce jardin. Deux minutes après, il poussait la porte d'une chambre, et après s'être introduit, il s'asseyait, la main sur son cœur, comme s'il eût reçu une profonde blessure ; il ne pouvait parler.

Théodosie était sur un lit de repos ; elle avait voulu se lever à l'entrée de cet homme ; elle avait voulu lui parler, et n'avait pu ni l'un ni l'autre ; elle était immobile et pâle comme un cadavre. Oh ! depuis deux mois les roses avaient disparu de ses joues ; la gâté, de son âme ; ce n'était plus la folle et joueuse Théodosie. L'amour avait pénétré dans l'intimité de son cœur, et y avait brûlé son sang, comme un ver qui s'introduit dans les entrailles d'une fleur, la ronge et la dessèche.

La pauvre jeune femme se mourait d'aimer. Le criez-vous? elle était cent fois plus belle ainsi : ses yeux, agrandis par la diminution de son embonpoint, avaient je ne sais quelle expression hagarde ; ils ne riaient pas, ils pleuraient sans larmes, si j'ose dire ; il y avait du malheur, de la fatalité dans ces yeux ; et puis cette ineffable pâleur, cette fatigue, cet épuisement, cette langueur de tous ses traits, c'était la figure d'un ange qui sent un crime dans son cœur, l'impossibilité de ne pas le commettre, et qui s'en effraie.

Elle se leva tout-à-coup, passant sa main sur son front, comme pour en effacer la trace de sa dernière pensée craintive, et s'avançant vers l'homme chauve, avec un sourire plein d'attendrissement et de pitié :

« Tu vois, Edmond, lui dit-elle, j'ai tenu ma promesse ; viens, pauvre ami, » ajouta-t-elle en pleurant et en examinant la tête de l'homme chauve, comme pour se bien convaincre que tant d'amour méritait un entier sacrifice.

L'homme chauve se détourna pour essuyer une larme, se recueillit un instant, regarda le plafond, tandis que Théodosie s'approchait du lit de repos après lui avoir fait signe de venir s'y asseoir à côté d'elle, se leva, et alla s'asseoir près de Théodosie.

« Je t'aime, lui dit-elle avec un accent de passion et de délire, je t'aime et suis à toi !

— Et moi, dit l'homme chauve, avec des mouvemens convulsifs, moi.... je te méprise ! »

Théodosie ferma les yeux un moment, et les rouvrit en regardant d'abord autour d'elle, puis fixement l'homme chauve, qui poursuivit :

« Je te méprise, parce que l'estime d'un homme pour une femme n'est point au prix du déshonneur de cette femme ; je te méprise, parce que tu as dit aux hommes et à Dieu, sans contrainte : « Je serai fidèle à mon époux, » et que tu outrages Dieu et les hommes par ton parjure ; je te méprise, parce que tout homme méprise la femme adultère, et son séducteur plus que les autres ; je te méprise, parce que de la femme adultère l'esprit est insensé et le cœur corrompu ; je te méprise, parce que tu es un désordre de la société, une violation de la justice, un élément d'infamie, une mauvaise création en dehors des règles que Dieu a établies sur la terre pour sa gloire à lui et pour le bonheur des hommes. Il ne tiendrait qu'à moi de prendre ce corps que tu m'offres tout brûlé de désirs impurs ; d'autres le feraient à ma place, et leur conduite, à défaut de leur voix, te prouverait, après, le mépris qu'ils feraient de toi ; et moi, je te dis : « Je n'en veux pas de ce corps ; » et pourtant tu es belle, mais belle de cette beauté de hasard, de cette beauté sans mérite comme sans récompense ; dépourvue de la beauté morale que la con-

sidération du bon et de l'honnête fait acquérir, de cette impérissable beauté qui attire tous les hommages et le regard de Dieu. Je te méprise comme te mépriseront tous ceux qui auront l'espoir de ton infamie.

— Mon Dieu! s'écria Théodosie, avec des yeux effrayans et avec une tache de pourpre sur chaque joue, son amour était un jeu! •

— Je te méprise, et je te fuis. »

L'homme chauve traversa le jardin, foulant les plates-bandes sous ses pieds, heurtant les arbres de son corps, renversant les arbustes, comme un fou ivre que le vertige pousse, ou comme un criminel que le remords presse. Il rentra chez lui, et put pleurer long-temps. Ces larmes préservèrent sa vie.

Il était minuit et demi, et un autre homme venait d'entrer dans la chambre de Théodosie. Il l'avait trouvée étendue par terre, blanche comme un suaire et sans mouvement. Il appela sa femme-de-chambre. Elle vint, et poussa un cri d'effroi en voyant Théodosie par terre, et son mari dont la main frémissante laissait tomber un pistolet :

« Madame est morte!... »

Des secours promptement donnés la rappelèrent à la vie; on la mit dans son lit, et la femme-de-chambre eut ordre de se tenir dans la pièce voisine.

« Je sais tout, dit Jules à Théodosie d'une voix basse ; mais j'arrive trop tard.

— Monsieur, lui répondit Théodosie, mon corps est pur, si mon âme n'est pas sans souillure. Vous saurez tout demain, si je vis jusque là. »

M. Jules ramassa son pistolet, recommanda à la femme-de-chambre de veiller sur sa maîtresse, et sortit.

L'homme chauve venait de terminer une lettre et allait la plier, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit brusquement.

« Qui va là ? s'écria-t-il.

— C'est moi, monsieur, dit Jules, moi, n'est-ce pas ? que vous étiez loin d'attendre à cette heure, et qui, venu un peu plus tôt, vous aurais trouvé chez ma femme.

— Monsieur !....

— J'ignore qui vous êtes, monsieur, reprit Jules avec un calme effrayant ; mais comme c'est vous seul que veut atteindre ma vengeance, je vous donne un quart-d'heure pour faire les dispositions d'un homme qui va mourir. Ecrivez vos dernières volontés, si cet acte peut être bon à quelqu'un. »

L'homme chauve s'agenouilla dans un coin de sa chambre, et pria.

Jules, son pistolet à la main, assis à la place que

venait de quitter l'homme chauve, vit une lettre, et ses yeux rencontrèrent le nom de Théodosie. Il prit la lettre, espérant y trouver toute l'étendue de son malheur. L'homme chauve voulut la lui arracher. « Vous n'avez plus que cinq minutes, lui dit Jules, et vous ne les avez même point, si vous dites un mot et avancez d'un pas. » L'homme chauve se remit à genoux et pria.

Jules lut :

« Ma tâche est accomplie, et si Dieu ne m'appelle point à lui cette nuit, si ma raison peut triompher des violentes émotions de mon cœur, je partirai demain pour aller te rejoindre.

» Il était minuit; nous étions seuls dans sa chambre; elle était belle à faire renoncer, pour ses embrassemens au trône de Dieu même. Je lui ai dit que je la méprisais, entends-tu bien? je le lui ai dit. Je la voyais se mourir à mes paroles, et j'ai continué l'œuvre du salut de son âme, au risque de tuer son corps. Je lui ai dit que ce beau corps dont j'étais maître, je n'en voulais point, souillé qu'il était par une âme impure. Je lui ai dit que, flétrie dans l'opinion de tous les hommes, la femme adultère l'était encore plus dans l'opinion de son complice : j'ai jeté de la boue sur son âme, afin de la sauver.

» Oh! mon Dieu, qu'elle vive, et je ne crains plus pour elle les artifices de la séduction; qu'elle vive

» maintenant pour faire le bonheur de son époux, et
 » être le modèle de son sexe.

» Adieu, frère. J'ai conservé au ciel le plus beau de
 » ses anges. » GEORGES C. »

Une longue explication entre Jules et Georges suivit la lecture de cette lettre, et un moment après ils étaient dans les bras l'un de l'autre.

« Adieu, monsieur, lui dit Georges, quand Jules se retira : laissez Théodosie dans l'ignorance de mon nom, de mon état et de mon stratagème ; laissez-lui son erreur, cela importe. »

Dix ans après, le 15 septembre 18.., une femme, jeune encore, se mourait dans une des plus belles maisons de Marseille. Elle voulut, pour en être assistée à ses derniers momens, qu'on appelât près d'elle un célèbre missionnaire qui s'était arrêté quelques jours dans cette ville, et y avait prêché. Le mari de cette femme était absent. Deux enfans, de la plus rare beauté, regardaient en pleurant leur pauvre mère. Tout le monde se retira à la venue de l'homme de Dieu.

Un demi-jour pénétrait à peine dans la chambre, et les rideaux d'une alcôve faisaient une nuit entière. L'homme de Dieu s'approcha.

« Mon père, dit la mourante, je n'ai dans ma vie qu'un péché grave, un seul, mais si grave, que l'absol-

lution même que j'en ai déjà reçue ne me rassure point sur la miséricorde de Dieu. »

Elle lui raconta l'aventure de la nuit du 15 septembre 18.., à Saint-Mandé.

Le missionnaire alla ouvrir les fenêtres, revint à l'alcôve, tira les rideaux, et dit à la pauvre femme :

« Comptez sur la miséricorde de Dieu, et regardez-moi. »

La pauvre femme le regarda long-temps; puis deux grosses larmes roulèrent sur ses joues maigres et décolorées; puis elle prit la main du missionnaire, lui sourit avec espoir, et expira.

Le lendemain, dans Marseille, on disait : « La femme la plus vertueuse de la ville est morte, hier, d'une maladie de poitrine. »

La marquise DE SIERRO.

LA FILLE D'UN MARQUIS.

La nouvelle que nous publions n'est point une œuvre d'invention, encore moins une composition romantique ; elle est vraie jusque dans ses moindres détails, et nous a été racontée par des témoins dignes de foi, au village d'Antony, à peu de distance du château où se sont préparées les principales scènes qui terminent ce drame. La seule chose que nous nous soyons permis de changer à ce récit est le nom des personnages.

LA FILLE D'UN MARQUIS.

Louis XVI était prisonnier au Temple ; ses courtisans , ses amis, se rendaient à Coblentz pour renforcer l'armée que *Monsieur* et le comte d'Artois organisaient afin de venir le délivrer. Malgré les lois sévères que l'on avait portées contre l'émigration, une foule de Français s'empressaient de quitter leur patrie pour aller prendre rang dans les armées étrangères. Tous s'aveuglaient sur les suites que devait avoir cette démarche ; mais tous n'avaient pas le même but. Les uns, et c'était le plus grand nombre, pensaient qu'a-

près une campagne de six mois, ils rentreraient triomphants, et n'auraient plus qu'à jouir des récompenses méritées par leur prétendu dévouement ; les autres, véritablement attachés à la personne du monarque et à sa dynastie, volaient à sa défense sans calculer les suites, et regardaient l'émigration comme un devoir sacré. Le marquis de l'Etang était au nombre de ces derniers.

Appartenant à une des plus anciennes familles de France, jouissant d'une immense fortune, le marquis avait reçu de la nature une âme grande et généreuse. Mais un orgueil excessif, érigé en principe, lui avait toujours fait sacrifier ses affections, ses plus tendres sentimens, à ce qu'il appelait les convenances de sa naissance et de son rang. Toute sa vie avait été la suite de ce système, aussi était-il devenu froid et égoïste. A l'âge de trente ans, le désir seul d'avoir un héritier le décida au mariage. Il choisit, non la femme qui lui plaisait le plus, mais celle dont l'alliance lui parut le plus honorable, celle dont la famille comptait de plus illustres aïeux, et il se traça pour toute sa vie une ligne de devoirs dont il ne s'écarta jamais.

La marquise mourut en le rendant père d'une fille. Dès-lors, il s'attacha tout-à-fait à la cour, où il fit un brillant chemin. Tout dévoué à la personne du roi, il ne balança pas à émigrer lors de l'emprison-

nement du monarque. Sa fille l'embarrassait beaucoup en cette circonstance ; elle n'avait encore que trois ans ! à qui confier un dépôt si précieux ? Les amis du marquis, proscrits comme lui, n'offraient pour Elisabeth aucune sécurité ; c'était seulement dans la classe du peuple, dans le parti triomphant, qu'il pouvait espérer de la mettre à l'abri de tous les événemens que la noblesse semblait devoir craindre. Mais il redoutait pour elle les impressions populaires ; et pourtant, à cet âge, ce danger était-il réel ? Tout bien examiné, il chercha parmi les gens du peuple un homme qui pût, au milieu de ses propres enfans, dérober sa fille aux recherches de la malveillance. Il jeta les yeux sur Jacques, son coiffeur.

Depuis dix ans, Jacques était établi dans la rue de Grenelle-Saint-Germain. Sa probité bien connue, son air doux et honnête, lui attirait l'amitié de ses égaux les législateurs de l'invincible république, l'estime des honnêtes gens, et les bontés de la noblesse qu'il pourrait à blanc. Jacques était fort pauvre quand il commença son établissement. Peu à peu sa boutique se remplit des héros à cheveux courts de Jemmapes et de Valmy, aux heures qui n'étaient pas consacrées aux *ails de pigeon* et aux *oreilles de chien* des déserteurs de Coblentz. Bientôt il n'eut plus qu'à choisir entre ses pratiques, et les héros l'emportèrent. Sa femme était citée comme

le modèle des épouses et des bonnes mères. Jacques avait des opinions politiques très-modérées; cependant il était membre du comité de sa section, et, chose remarquable, non-seulement personne ne le lui a reproché depuis, mais ce fut une des raisons qui déterminèrent le marquis à le choisir pour protéger sa noble fille jusqu'à son retour. Il fut convenu que, par mesure de sûreté, elle passerait pour la nièce de Jacques, et après avoir payé six mois d'une forte pension, il partit en promettant de ses nouvelles le plus tôt qu'il lui serait possible.

Voilà donc la jeune Elisabeth au milieu de ses nouveaux parens. Sa jolie figure, ses grâces enfantines, sa douceur extrême, lui valurent bientôt l'attachement de toute la famille. A cet âge, il n'est point de rang, point de noblesse, et partant point de sot orgueil; aussi, en dépit de treize quartiers, le jeune Charles, unique fils de Jacques, ne se faisait aucun scrupule de lutiner la petite marquise, qui, de son côté, ne s'en trouvait pas offensée.

Cependant les événemens se succédaient, la révolution suivait son cours; tous les nobles avaient disparu, et leurs biens étaient confisqués. Plusieurs mois, plusieurs années s'étaient écoulées, et l'on n'avait reçu aucune nouvelle du marquis. Jacques et son excellente femme s'étaient attachés à la petite fille au point d'ou-

blier qu'elle avait des parens, dont, au reste, ils ne lui parlèrent jamais ; ils l'élevèrent de la même manière et avec autant de tendresse que leur fils.

Elisabeth atteignit sa dix-huitième année ; elle se croyait toujours la nièce de ces honnêtes gens. Bonne, douce, sensible, un peu faible, elle sacrifiait toujours son goût et même sa volonté au désir des personnes qu'elle affectionnait. Sa figure était charmante, et l'harmonie qui existait entre ses formes élégantes la rendait plus que jolie, c'est-à-dire gracieuse.

Charles aussi avait grandi ; il était devenu ce que l'on appelle dans le monde un fashionable dandy, et, dans la boutique d'un barbier, un joli garçon. L'éducation qu'il avait reçue, sans être brillante, avait pourtant été dirigée de manière à le mettre au-dessus de son état, et, à mon avis, c'était le seul tort qu'on ait eu à reprocher à notre bon Jacques. Mais que faire à cela ? Quand on lui faisait des observations sur les maîtres de latin, de mathématiques et d'anglais, qui, chaque mois, emportaient une partie des bénéfices du peigne et du rasoir, il se redressait, prenait une prise de tabac avec beaucoup de gravité, et répondait : « Qui sait ? » Puis il terminait cette phrase courte, mais sentencieuse, par une longue kyrielle de perruquiers, tonneliers, marchands de ratafia, marchandes de pommes, tisserands, huissiers, etc., etc., dont les fils devenaient

en un tourne-main généraux, ministres, maréchaux de France, etc., et il finissait cette citation par ces mots : « Ces grands hommes seraient bien heureux aujourd'hui si leurs parens leur eussent fait apprendre le français, le latin, les mathématiques et l'anglais ! »

Néanmoins, lorsque la conscription fut arrivée, Jacques recula devant ses orgueilleuses espérances, et se trouva tout heureux de pouvoir conserver son fils dans sa boutique en perdant le fruit de ses études. D'un autre côté, Charles sentait diminuer son envie de devenir général en proportion des grâces nouvelles qu'il découvrait dans sa jeune cousine.

Sans coquetterie raisonnée, Elisabeth s'abandonnait quelquefois à ce désir de plaire que la nature a placé dans le cœur de toutes les femmes pour le bonheur ou le malheur des hommes : on n'est pas encore d'accord sur ce point.

Un jour qu'elle était plus brillante d'attraits et de gaité que d'étoffes et de bijoux, Charles en fut ébloui ; le regard qu'il jeta sur elle exprimait si bien les pensées de son cœur qu'Elisabeth rougit et baissa les yeux. Charles donnait le bras à sa jolie cousine, il le pressait doucement, il était heureux. Tous deux gardaient le silence ; ils n'avaient plus rien à se dire, le regard de Charles, la rougeur et un léger sourire d'Elisabeth avaient tout dit ; ils s'aimaient, ils le

savaient, il ne restait plus qu'à se marier le plus tôt possible, c'est tout simple. Mais encore fallait-il s'en expliquer auparavant. Cet avenir, qui promet tant à la jeunesse et qui souvent tient si peu, leur offrait de longs jours de bonheur : des sensations inconnues jusqu'alors faisaient délicieusement battre leur cœur.

Bientôt un doux entretien dévoila tout le secret de leur amour, et ils convinrent que Charles obtiendrait de leurs parens le consentement nécessaire à leur union. Plein de confiance, il s'en expliqua avec eux, et, sans le prévoir, les jeta dans un grand embarras.

On n'avait reçu, depuis quinze ans, aucune nouvelle du marquis ; et pourtant Bonaparte avait rappelé les émigrés ; presque tous avaient répondu à l'appel, non-seulement en rentrant en France, mais encore en encombrant les antichambres des Tuileries. Jacques avait pris de tous côtés des informations ; il n'avait pu tirer aucun éclaircissement sur le père d'Elisabeth, ce qui avait fixé ses résolutions relativement à cette intéressante enfant. Lui apprendre son nom et sa naissance, c'était lui ôter une famille qu'elle croyait avoir, qu'elle avait en effet, pour la jeter dans un isolement complet ; c'était la condamner à n'avoir jamais ni parens ni fortune, lui faire sentir tout ce que sa position avait d'affreux, lui causer des regrets inutiles, des chagrins sans compensation, sans aucun avantage pour

elle. D'un autre côté, pouvait-on disposer d'elle sans la certitude absolue de la mort de son père ? Jacques et sa femme se décidèrent à s'ouvrir à Charles ; car son éducation donnait, à leurs yeux, un grand poids à ses avis.

Quel fut l'étonnement du jeune homme quand il apprit que celle qu'il aimait, qu'il avait toujours cru sa cousine, était le rejeton d'une illustre famille ; toutes ses idées furent bouleversées, et le chagrin descendit dans son cœur. Mais comme l'amour, même chez l'homme le plus généreux, est toujours un peu égoïste, il décida qu'on ne devait pas attendre le marquis, parce qu'il ne reviendrait jamais, ce qu'il établit par les meilleures raisons du monde, et que l'on devait moins encore confier à sa fille un secret qui ne pouvait lui être utile à rien. Tous ses raisonnemens, moitié de bonne foi, moitié inspirés par l'amour, parurent irrétorquables à Jacques et à sa femme ; néanmoins le père décida irrévocablement qu'avant de passer outre, on attendrait la majorité d'Elisabeth, et que si alors ils étaient, elle et lui, dans les mêmes dispositions, il ne lui opposerait plus de difficulté.

Le 6 juillet 1808, jour de la naissance et de la majorité d'Elisabeth, le curé de la paroisse unit les deux jeunes gens.

Il fut convenu que Charles, désormais, serait seul à la tête de la famille ; mais que Jacques et sa femme

resteraient avec leurs enfans. Depuis quelque temps la santé de cette dernière leur causait de vives inquiétudes, et malheureusement ils virent plus tard que leurs craintes n'étaient que trop fondées : elle mourut au bout d'un an, d'une maladie de langueur. Jacques ne put surmonter sa douleur ; dès cet instant sa gaieté disparut pour toujours ; une inquiétude vague, une tristesse invincible l'absorbaient et le minaient chaque jour. Il paraissait à peine sensible au bonheur de ses enfans, et l'on dit même que souvent on entendit sortir un soupir douloureux de sa poitrine, lorsqu'il jetait les yeux sur eux. Pauvre Jacques ! Hélas ! peut-être un mauvais génie soulevait-il le coin du voile qui cache l'avenir, pour tourmenter sa conscience !

Elisabeth était mariée depuis un an, lorsqu'elle accoucha d'un garçon. Leur vie s'écoulait paisiblement dans leur petit ménage ; ils étaient heureux. Charles aimait tant sa femme ! il l'entourait de tant de soins et d'affection ! il avait concentré sur elle toute sa tendresse ; il aimait avec toute l'énergie dont son âme de feu était capable. Sa femme était de toutes ses pensées, dans tous ses projets ; car Charles, nonobstant le bonheur présent, faisait aussi des projets pour un plus grand bonheur dans l'avenir, et les châteaux en Espagne allaient leur train. Il est si doux de faire des châteaux en Espagne auprès de ce que l'on

aime ! Si je n'étais pas femme, ou seulement que j'eusse cinquante ans, je serais tentée de faire au beau sexe une petite perfidie : je dirais aux hommes que les plaisirs de l'amour les plus vrais, les plus durables et même les plus vifs, sont les châteaux en Espagne ; peut-être aussi que je ne leur apprendrais rien de neuf.

Charles se disait donc : « Dans quatre ans j'aurai une jolie petite fortune, si mes affaires continuent à être bonnes comme à présent, ce qui est certain. Alors je vends mon fonds ; je choisis une maison petite, mais commode, dans un village retiré, sous un ciel pur, dans une contrée où l'hiver n'aura pas neuf mois comme à Paris. J'aurai un joli jardin à cultiver, l'ombre des bois pour me promener, et seulement les *Eglogues* de Virgile pour m'occuper l'esprit, car Dieu me préservera de celles de Rougier de la Bergerie. Là je ferai tranquillement le bonheur de ma femme, de mes enfans ; et mon vieux père oubliera ses ennuis ; et ses jours s'écouleront dans le repos et le contentement, au sein d'une famille qui l'entourera de soins et d'attentions ; et mes enfans grandiront à vue d'œil ; et ma femme sera la plus heureuse des femmes ; et... etc., etc. »

Halte là ! homme que tu es ! Ne vois-tu pas ce spectre épouvantable qui te barre le chemin ? le connais-tu ? Regarde ; il est aussi vieux que le monde, et plus puissant que les dieux ; il n'a ni yeux ni oreilles ; son cœur de

diamant est sans pitié, son esprit sans raison, sa volonté inébranlable comme l'axe de l'univers. Sa main de fer pénètre partout, elle frappe impitoyablement, elle va s'étendre sur toi, demain peut-être. Quoi! tu ne reconnais pas le fatal destin, devant lequel les bergers, les rois, les nations rentrent dans la poussière impalpable de l'éternité!!

Oh! oh! je m'échauffe, je crois, et le bon père Bayard, qui m'a raconté cette histoire, qui compte sur sa publication pour se faire une réputation d'auteur, ouvrira de grands yeux ébahis, et dira comme Sosie :

Où diable mon esprit prend-il ses gentilleses?

ou, ce qui est plus certain, il n'en comprendra pas un mot, chose assez désagréable pour lui, qui m'a proposé de signer cette nouvelle afin de la rendre aussi authentique que les masses de mémoires publiés de nos jours. Prenons-le donc sur un ton plus simple.

Elisabeth devint mère une seconde fois, et le lien d'amour des deux époux s'en resserra davantage. Ce fut à peu près vers ce temps-là qu'un événement, dont la santé décroissante de Jacques devait leur donner de funestes pressentimens, vint obscurcir leurs heureux jours. Le vieillard, devenu presque insensible aux soins, aux attentions de ses enfans, continuellement absorbé dans sa douleur, paraissait n'a-

•

voir plus que deux pensées, deux idées fixes : l'une, d'aller rejoindre sa femme; l'autre, renfermée dans son cœur, semblait le faire beaucoup souffrir, quoiqu'il en gardât le secret avec une opiniâtreté invincible. Etendu sur son lit de mort, plusieurs fois il fit approcher ses enfans; on voyait qu'il désirait dévoiler cette dernière pensée qui l'entraînait au tombeau; mais ce pénible secret ne put jamais s'échapper de son sein. Un jour, ce fut le dernier, Elisabeth était seule auprès de son lit; il la remerciait avec attendrissement des soins qu'elle lui prodiguait; il l'appelait sa fille, sa fille chérie. Puis, tout-à-coup ses yeux devinrent vifs et brillans, ses joues se colorèrent, et par un effort dont on ne l'aurait pas cru capable, il se releva brusquement, s'assit sur son lit, et ôta avec respect le bonnet qui couvrait ses cheveux blancs :

« Madame, dit-il à Elisabeth, étonnée de son action et de ce ton qu'elle ne lui avait jamais vu, madame, je ne puis mourir en paix si vous ne me pardonnez... Il est vivant, je le sais, j'en suis sûr, il va venir... il me demandera son enfant... Au nom du ciel, pardonnez-moi si vous voulez qu'il vous pardonne... J'ai cru vous rendre heureuse... et mon fils... Je vous ai perdus tous deux... je veux tout dire, tout déclarer; mais je veux que Charles soit là pour soutenir mon courage... Madame, le temps presse, je le sens, allez... »

•

Elisabeth, effrayée de ce qu'elle regardait comme un accès de délire, descend rapidement l'escalier pour appeler Charles; ils remontent tous deux; il n'était plus temps; l'âme de Jacques avait déjà rejoint celle de sa femme.

Malheureux Charles, si ton père eût vécu un instant de plus, tu serais parti sur-le-champ pour aller habiter ce village ignoré où tu devais accomplir les rêves heureux de l'avenir, et ce spectre au bras d'airain, ce fatal destin ne se fût peut-être jamais trouvé sur ton passage. Mais déjà, sans doute, Charles était frappé de sa terrible influence; car Elisabeth, qui jamais n'avait eu aucun secret pour lui, qui toute sa vie lui avait dévoilé jusqu'aux plus secrètes pensées de son cœur, crut devoir lui taire les détails de l'agonie de son père, afin de ne pas augmenter son affliction.

Six années s'étaient écoulées depuis leur mariage. L'armée de Napoléon, si long-temps invincible, si long-temps victorieuse, après avoir fait d'inutiles efforts pour résister au nombre et à la trahison, s'était vue réduite à venir défendre les murs de Paris, et forcée de rendre les armes aux alliés.

Louis XVIII avait pris possession du trône de ses aïeux; il était revenu, *traînant à la suite de ses bagages*, pour me servir de l'expression du temps, une foule d'émigrés qu'une longue misère n'avait corrigés ni de

leurs féodales prétentions, ni de leurs ridicules; il ramenait aussi quelques serviteurs dévoués qui l'avaient suivi dans son exil; au nombre de ces derniers se trouvait le marquis de l'Etang. Sincèrement attaché aux Bourbons, il s'était tout-à-fait résigné à partager leur sort. Il n'avait pas oublié sa fille, mais la difficulté et les dangers d'une correspondance l'avaient forcé par prudence à se taire pendant la république. Lorsqu'enfin ces dangers furent passés, et qu'il put écrire, Jacques avait quitté le quartier, et la révolution ayant amené de grands changemens dans toutes les positions, ses lettres tombèrent entre les mains de personnes étrangères, et restèrent sans réponse. Toutes les recherches qu'il put faire pendant l'émigration furent inutiles. De retour à Paris, son premier soin fut de les renouveler; et grâce à sa position auprès du monarque, il put y employer la police.

Au bout de quelques jours, il apprit que l'on n'avait eu aucun renseignement sur sa fille, que Jacques était mort, et qu'il n'avait laissé qu'un fils marié depuis quelques années à une nièce que le coiffeur avait élevée dans sa maison. Il ne douta pas que cette prétendue nièce ne fût sa fille. Quel chagrin pour un cœur orgueilleux! Lui! noble marquis de l'Etang, avoir un gendre perruquier! Quel affront! quelle humiliation! Comment Elisabeth avait-elle pu consentir à un pareil

opprobre ! Il ne se souvenait plus du service que Jacques lui avait rendu en l'élevant avec tout le désintéressement d'un honnête homme, avec toute la tendresse d'un père ; son orgueil, blessé dans ce qu'il avait de plus cher, lui fit oublier ce qu'il devait de reconnaissance à Jacques, et le rendit sourd à cette voix sacrée de la nature, qui parle avec tant de force dans le cœur d'un roturier. Il écrivit à sa fille :

« Elisabeth,

» De retour à Paris depuis huit jours, c'est avec
» beaucoup de difficulté que je suis parvenu à vous
» découvrir. En effet, qui pouvait chercher la fille du
» marquis de l'Etang dans la boutique d'un coiffeur !
» J'aurais pensé que le noble sang qui coule dans vos
» veines vous aurait donné plus de respect pour vous-
» même et pour le rang dont vous sortez ! Il faut que
» je vous voie ; j'ai quelques projets que je vous com-
» muniquerai, et si, comme je n'en doute pas, vous êtes
» encore digne de moi, vous pouvez compter sur ma
» tendresse et sur ma protection.

» J'ai perdu une partie de ma fortune, cependant je
» n'ai pas à me plaindre, car plusieurs de mes propriétés,
» réunies à l'Etat, m'ont été rendues, et la bonté du
» roi a suppléé au reste. Le château de ***, près An-

» tony, est aujourd'hui ma résidence ; c'est là que je
» vous attends avec l'indulgence d'un père.

» **MARQUIS DE L'ETANG.** »

Elisabeth croit être sous l'influence d'un rêve ; la lettre lui tombe des mains. Charles s'en empare, et pâlit en voyant la signature. Il avait cru devoir, pour le bonheur de sa femme, garder inviolablement le secret de sa naissance, et maintenant, ce retour inattendu va lui donner de grands torts aux yeux du marquis, peut-être même à ceux d'Elisabeth. Il n'attend pas qu'elle l'interroge ; il lui raconte, avec l'accent de la vérité, son embarras à ce sujet, ses longues hésitations, enfin la détermination de lui laisser tout ignorer, dans l'unique but de la rendre plus heureuse. Charles est vivement ému, deux larmes brillent au bord de ses paupières ; il attend avec anxiété l'effet que va produire cette découverte. Elisabeth réfléchit un instant, puis tendant la main à son mari :

« Charles, dit-elle, tu dois voir que je ne t'en veux pas, ou mes yeux expriment mal ce qui se passe dans mon âme ; cependant j'ai un léger reproche à te faire : comment as-tu pu garder un secret avec moi ? » Puis elle ajouta comme par réflexion : « Au reste, peut-être avais-tu raison de me cacher tout cela ; depuis une demi-heure que je connais le nom de mon père, pour la première fois j'ai vu sur ton visage la douleur et

l'anxiété, moi-même j'éprouve un trouble que je ne puis surmonter. Une terreur secrète m'agite, et pourtant je ne me rends pas compte de ce qui la fait naître. »

Ils reprennent la lettre du marquis ; ils cherchent à l'expliquer ; tous deux sont inquiets et n'osent se faire part de leurs craintes. La journée s'écoule tristement ; c'est la première fois depuis six années que Charles est insensible aux caresses de ses enfans. Elisabeth, au contraire, redouble de soins et de tendresse ; chaque fois qu'elle regarde son mari, elle remarque qu'il retient avec effort une larme prête à s'échapper de ses yeux. Elle veut le consoler, elle tâche de lui prouver que ce qu'ils regardent tous deux avec effroi, est peut-être une chose fort heureuse pour eux et leur jeune famille.

Sa douce éloquence persuade Charles ; il la presse sur son cœur, le calme rentre dans son âme, et ils conviennent qu'ils iront ensemble au château de *** rendre visite à leur père.

Le lendemain 28 juin 1814, à huit heures du matin, nos deux époux faisaient les préparatifs de leur voyage. Charles était toujours triste ; mais Elisabeth, qui avait réfléchi, ne voyait plus trop pourquoi elle s'affligerait de retrouver un nom, un rang, de la fortune, un père qui avait des châteaux, des places, des dignités. Les femmes sont les mêmes partout, et en tout temps la vanité

sera toujours leur côté faible. Elisabeth s'étourdissait sur un avenir qui se parait à ses yeux de tout le clinquant de la grandeur. Elle n'avait pas cru convenable d'emmener à la première visite ses deux enfans, Jules et Edouard, mais elle se proposait de les conduire plus tard aux genoux de son père. Ses inquiétudes, ses craintes avaient disparu devant de vaniteuses illusions. Charles, au contraire, frappé d'un noir pressentiment, sentait augmenter sa tristesse à chaque pas qu'ils faisaient vers le château.

Ils arrivèrent enfin, et furent introduits dans un salon dont la richesse et l'élégance surpassaient tout ce qu'ils avaient vu jusqu'alors. Ils attendaient depuis quelques minutes, lorsqu'un personnage d'une cinquantaine d'années, dont les cheveux étaient entièrement blancs, la physionomie très-belle, un peu fière, vint les joindre. Elisabeth pensait se jeter dans les bras de son père, mais un respect, une crainte inattendue refoulèrent ses émotions de tendresse, et elle ne sut que le saluer sans articuler une parole. Son pénible embarras ne pouvait échapper aux yeux du marquis.

« Remettez-vous, lui dit-il, une première entrevue doit sans doute avoir quelque chose de gênant, mais bientôt ma fille saura sans contrainte obéir aux lois de la nature et du devoir. Quant à vous, monsieur,

dit-il à Charles, en le regardant pour la première fois, me ferez-vous l'honneur de me dire qui vous êtes ? »

Il prononça ce mot *monsieur* avec une expression si dédaigneuse, que Charles sentit son front se couvrir de la rougeur de l'indignation.

« Je suis, répondit-il avec fierté, le père de vos petits-enfans, le mari de votre fille, le fils de l'homme qui l'a élevée, qui l'a protégée de ses soins paternels ; je suis.....

— Assez, assez, monsieur ; je sais tout cela, et je sais aussi quelle reconnaissance je dois à votre famille ; mais je comptais voir ma fille seule ; j'ai besoin de lui parler, vous le concevrez sans doute. »

Charles regarde Elisabeth, qui, tremblante, n'ose adresser la parole à son père. Elle lit dans les yeux de son mari la douleur qui agite son âme ; son regard semble lui dire : « Sortons d'ici ; fuyons, ou disons adieu au bonheur. » Elle hésite.

Le marquis a compris : il s'adoucit un peu, et dit au jeune homme :

« Vous permettez que votre femme reste avec moi quelques jours, n'est-il pas vrai ? Je suis bien aise de faire connaissance avec ma fille, et vous savez trop les obligations des enfans envers leurs parens, je dirai plus, les lois de l'honneur, pour vous opposer à un désir si naturel. Vous avez à Paris des devoirs à rem-

plir, et jusqu'à ce que nous ayons pris des arrangements, vous ne pouvez vous absenter de chez vous. Telle est la seule raison qui m'empêche de vous retenir. Je vous laisse un instant pour que vous réfléchissiez à cela. »

Il sortit.

Charles restait muet d'étonnement et d'hésitation.

« Mon ami, lui dit Elisabeth, si nous n'avions pas d'enfans mon parti serait pris sur-le-champ, nous retournerions à Paris ; mais songe à Jules, à Edouard, et pour eux, pour leur fortune à venir, faisons un petit sacrifice. Tu l'as entendu ; il a dit qu'il *prendrait des arrangements* ; et quels autres arrangements peuvent entrer dans l'esprit d'un père, si ce n'est de se réunir à ses enfans ? Il me semble que c'est clair cela ; qu'en penses-tu, mon bon Charles ?

— Je ne sais, répondit-il avec tristesse ; si je ne consultais que mon cœur, je serais de ton avis, sans doute ; mais le marquis a l'air si fier, si dédaigneux lorsqu'il me regarde, que je ne peux m'empêcher d'avoir de sinistres pressentimens.

— Eh bien ! si les chimères que trop de susceptibilité fait naître dans ton âme devaient se réaliser, quelle suite funeste as-tu à craindre ? Le pis-aller serait de rester dans la médiocrité à laquelle nous sommes accoutumés. Je redeviendrais orpheline, il est vrai, mais

je resterais ton Elisabeth, ta femme bien aimée, et tu sais assez, mon bon ami, que ta tendresse suffit à mon bonheur. Dans l'intérêt de nos enfans, pars, et laisse-moi quelques jours ici. J'obtiendrai de mon père, j'exigerai même du marquis, s'il le faut, une explication franche de ses projets, puis dans cinq jours au plus tard, je volerai dans tes bras te faire part de nos nouveaux plans de bonheur. »

Deux heures après, Charles roulait sur la route de Paris.

Le marquis, lorsqu'il fut seul avec sa fille, oublia sa grandeur, ses titres, et peut-être son gendre, car il s'abandonna sans réserve aux douces émotions de son cœur paternel. Une longue absence avait jeté dans ses manières une singularité qui séduisait Elisabeth. Elle trouvait à la fois la tendresse d'un père et les petits soins, les attentions délicates d'un galant étranger, choses si essentielles aux femmes, et que la familiarité ou l'habitude de vivre ensemble font toujours trop négliger.

Pendant quatre jours, son père l'entoura de toutes les séductions les plus propres à lui faire établir une comparaison entre son état passé et le rang qu'elle devait désormais occuper. Il lui parla du sort à venir de ses enfans, des devoirs d'une mère; attaqua tour à tour sa vanité et sa sensibilité, et la faible, la douce

Elisabeth, sans oublier Charles, sans trop savoir à quoi elle s'engageait, promettait, jurait à son père de ne jamais l'abandonner. Vingt fois dans ces instans elle veut prononcer le nom de Charles, et vingt fois une crainte, une réserve instinctive fait expirer son nom sur ses lèvres.

Enfin, le cinquième jour est près de finir ; elle se reproche sa faiblesse et prend une détermination.

Le soir, lorsque chacun est retiré dans son appartement, elle suit son père dans le sien. Le rusé vieillard devine ses intentions, il s'assied à côté d'elle, et commence lui-même une conversation dont il espère diriger aisément le fil.

« Elisabeth, je sais tout ce que tu as à me dire, et pour t'éviter la gêne d'une explication, je vais m'empresser d'y répondre par avance. Ton père oublie en ce moment ses cheveux blancs et l'autorité que Dieu et la nature ont mise dans ses mains, pour te demander une grâce légère : elle consiste à m'écouter, non avec ton cœur, mais avec ta raison. D'ailleurs, tu vas connaître ma résolution irrévocable.

» Tu sais que je descends d'une des plus nobles et des plus anciennes familles de France, d'une famille qui, pendant huit cents ans, a toujours été sans mésalliance et sans tache ; tu sais qu'il n'en reste plus qu'un rejeton précieux, et ce rejeton c'est toi. J'ai sacrifié le

bonheur de toute ma vie, j'ai traîné de tristes jours dans l'ennui de l'exil, et, j'ose le dire devant toi, dans un état bien près de la misère, pour ne pas déshonorer ma maison. J'en trouvais la récompense dans l'affection de mon roi, et j'avais obtenu de sa bonté une faveur inappréciable, celle de faire passer mon nom sur la tête d'un noble époux que tu aurais choisi. Il ne faut plus y penser ; mais j'obtiendrai cette faveur pour tes enfans ; alors ma maison ne s'éteindra pas, tu reprendras ton rang dans le monde, rang dont tu te montres si digne par la manière aimable dont tu l'occupes depuis cinq jours ; et ma vieillesse s'écoulera paisiblement dans le bonheur. Pour cela, il faut que tu quittes ton mari. »

A ces derniers mots, Elisabeth pousse un cri de surprise et d'effroi. Elle veut parler, se jeter aux pieds de son père ; mais il ne lui en laisse pas le temps, et reprend :

« Charles, je le sais, a toutes les qualités d'un bon mari, d'un bon père, et c'est même là-dessus que je compte pour le déterminer plus aisément. Je lui fais une fortune bien au-dessus de ce qu'il pouvait jamais attendre, et dix mille francs de rente dans une province le rendront plus heureux qu'il ne pouvait jamais l'espérer.

» Telle est mon immuable volonté. Si tu méconnaissais

voix de la nature, si tu invoques les lois pour te soustraire à l'autorité paternelle, tu le peux; mais voici ce qui en résultera : Tu resteras toute ta vie la femme pauvre et méprisée d'un coiffeur, et tes enfans, au lieu de porter les titres de marquis et de vicomte, au lieu de vivre dans le faste et l'opulence, seront déshérités par moi. Traînant une vie pénible dans la misère, ils te reprocheront chaque jour leur opprobre. Quant à moi, le chagrin aura bientôt terminé une carrière que tu auras empoisonnée; et je mourrai en te donnant ma malédiction. »

C'en était trop pour la faible Elisabeth; ce terrible arrêt, qu'elle savait irrévocable, avait glacé son cœur; elle s'évanouit. On la mit au lit, et bientôt une fièvre brûlante se déclara. Nous allons la laisser, entourée de soins, pour voir ce que l'on fait à Paris dans la boutique du perruquier.

Avez-vous quelquefois réfléchi à ce qui se passe dans l'âme d'un accusé, lorsqu'assis devant ses juges, il attend avec angoisse la terrible déclaration d'un jury qui doit l'absoudre ou l'envoyer à l'échafaud? Chaque minute qui s'écoule est une heure de martyr, un volume de conjecture et d'interprétations; la figure du malheureux peint toutes les nuances de sa déchirante anxiété. Tantôt ses joues se colorent de rouge cramoisi, c'est une lueur d'espérance; tantôt la pâleur de la

mort décompose ses traits, c'est parce que cet instant appelle la hache vengeresse sur sa tête. Tel était l'état affreux de Charles depuis quatre jours, et chaque nouvelle minute d'attente augmentait ce martyr insupportable. Sa boutique était restée fermée, à la grande surprise des commères du quartier, qui ne savaient comment interpréter cet événement.

Le cinquième jour arrive, et Charles n'y tient plus; il va, il vient, il tourne de tous les côtés sans savoir pourquoi; commence une chose, puis une autre, et ne finit rien. Ses enfans sont levés; il les caresse, les questionne, sans attendre leur réponse; enfin, il est dans un état à faire pitié. Il calcule l'heure du départ, le temps le plus court pour faire quatre lieues, puis le plus long; et midi sonne sans que personne soit arrivé.

Il s'habille et traverse tout Paris, courant pour aller au-devant de sa femme. Depuis dix minutes, il regarde dans toutes les voitures qui entrent par la barrière d'Enfer; mais alors il lui vient une idée: peut-être Elisabeth a pris une autre route. Le voilà qui court de plus belle et qui arrive chez lui à moitié mort de fatigue; il n'y trouve que ses enfans et la bonne voisine à laquelle il en avait confié la garde.

La journée entière se passe dans une agitation qui ne lui permet pas de rester deux minutes à la même place. La nuit vient, point d'Elisabeth. Les soup-

cons les plus cruels s'emparent de son esprit, une crainte vague, mais déchirante, lui serre le cœur, et un fatal pressentiment lui fait presque deviner le malheur qui le menace. Il se jette sur son lit sans se déshabiller, et le jour commençait à peine, que déjà il était sur la route d'Orléans.

Il arrive au château à sept heures du matin; il frappe à coups redoublés, et personne n'ouvre, par la raison fort simple que tout le monde dormait encore. Enfin, un portier de mauvaise humeur, moitié dormant, moitié réveillé, vient demander le sujet d'un pareil vacarme à une heure indue.

« Ma femme, madame.... madame.... je veux parler...

— Madame, ma femme.... mon ami, vous reviendrez quand vous aurez achevé de dormir, » lui dit le portier en bâillant à trois ou quatre reprises, et là-dessus il lui ferma la porte au nez.

Charles, furieux, fit ses efforts pour se contenir, et il ne les eût pas faits, que c'eût été la même chose à peu près, car une énorme grille de fer et un mur de quinze pieds d'élévation le séparaient de l'insolent valet. Il fallut donc encore attendre.

A neuf heures on ouvrit les portes du château. Charles se présenta, et fut reçu par un monsieur en habit noir, qui le pria de le suivre dans son cabinet.

« Et ma femme ? demanda Charles.

— Vous ne pourrez pas voir aujourd'hui madame de l'Étang, car elle est indisposée : elle a la fièvre.

— Quoi ! ma femme est malade, et je ne la verrai pas !

— Le médecin a défendu l'entrée de son appartement à tout le monde, à son père même.

— Je veux la voir.

— Monsieur, répondit l'homme d'affaires en laissant percer un léger sourire sardonique, personne ici, hors le marquis, n'a le droit de dire je veux.

— Eh bien ! moi je veux voir ma femme, et je la verrai.

L'homme d'affaires sonna ; quatre grands drôles entrèrent aussitôt en demandant les ordres.

« Apportez quelques rafraîchissemens, car à la sueur qui couvre le front de monsieur, on voit qu'il est fatigué. Vous attendrez de nouveaux ordres dans l'antichambre.

» Je vous disais donc, reprit tranquillement l'homme d'affaires après s'être assis dans un large fauteuil et avoir fait asseoir Charles sur une chaise, je vous disais donc que vous ne pourriez voir aujourd'hui madame Elisabeth de l'Étang ; ainsi, monsieur, prenez-en votre parti et ayez la complaisance de m'écouter un instant. En premier lieu, je vous engage, dans vos intérêts, à ne plus donner à la fille noble du marquis le nom de votre épouse, car elle ne l'est pas.

— Quoi ! ma femme n'est pas ma femme ?

— Elle ne l'est pas, et ne le fut jamais. De grâce, prêtez-moi toute votre attention. Pour qu'un mariage soit valide, ou plutôt pour qu'il y ait mariage, la loi exige de certaines formalités. Par exemple, il ne suffit pas qu'une fille soit majeure pour se marier sans le consentement de son père; il faut encore qu'elle ait fait, avec les délais utiles, les sommations respectueuses prescrites; il faut surtout que l'acte de mariage porte exactement les noms et prénoms des deux époux. Ces deux formalités n'ont pas été remplies, par conséquent le mariage est nul, radicalement et de plein droit.

— Mais cependant on ne peut pas m'enlever ma femme!

— Quant à l'enlever, monsieur, personne n'y pense; seulement, madame la marquise, en sa qualité de fille majeure, est entièrement libre de disposer d'elle-même, et s'il lui plaît de rester près de son père, vous n'avez pas qualité pour vous y opposer.

— Il faut donc que ce soit ma femme qui...

— Dites madame....

— Que ce soit Elisabeth qui veuille se séparer, pour que....

— Oui, monsieur.

— Ah! je respire!... »

Et le pauvre Charles sentit un poids énorme levé de dessus sa poitrine, car il étouffait de désespoir. Mais

qu'Elisabeth ait pu avoir un seul instant la pensée de le quitter! la chose n'était pas possible... il l'aimait tant! il aurait tant sacrifié pour'elle! Qu'eût-ce été pour lui, en comparaison d'Elisabeth, que des parens, des richesses, des châteaux, un royaume! Non, non, Elisabeth ne le quittera pas, c'est une chose certaine; ainsi donc, plus d'inquiétude de ce côté-là. Pauvre Charles!

Vainement il pria, supplia pour voir sa femme; tout fut inutile. Néanmoins on lui promit de lui envoyer régulièrement le bulletin de sa santé, et de lui annoncer sans aucun retard le moment où elle pourrait le recevoir. Il revint à Paris, le cerveau bouleversé, le cœur déchiré, mais pourtant avec l'espérance de voir ses peines se terminer en même temps que l'indisposition de sa femme.

Toute la journée du lendemain fut employée par Charles à courir d'avocats en avocats. Hélas! il lui semblait que ces dévoués défenseurs de la veuve et de l'orphelin s'étaient donné le mot pour lui répondre la même phrase. « Monsieur, lui disaient-ils, il n'y a pas eu de ~~sommaison~~ respectueuses : première nullité. Mademoiselle Louise-Elisabeth Herbert de l'Etang a été mariée sous le nom de Louise-Elisabeth Barbeau : de là plus d'identité, nullité radicale, incontestable, d'autant plus incontestable que, loin d'énoncer les vrais titres et qualités du noble marquis son père, il est dit

dans l'acte, fille majeure de défunt Joseph Barbeau, menuisier à Toulouse, etc. Mon ami, vous ne trouverez pas un avocat qui veuille plaider cette cause. Mais si le marquis veut se donner le plaisir d'envoyer le sieur Jacques aux galères, comme faussaire, comme ayant substitué un enfant à un autre, comme, etc., je me chargerai bien volontiers de cette excellente affaire. »

Toutes ces démarches de Charles n'avaient pour but que de s'éclairer relativement à sa position ; mais il était bien sûr de n'avoir jamais rien à démêler avec les tribunaux ; il connaissait trop bien le cœur de sa femme pour en douter. Il était rentré moulu de fatigue ; huit heures du soir venaient de sonner, et il regardait souper ses enfans, car pour lui depuis huit jours il ne mangeait plus, lorsqu'on lui apporta une lettre. A peine eut-il jeté les yeux sur l'adresse, que, reconnaissant l'écriture, il devint tout-à-coup d'une pâleur effrayante, et un tremblement convulsif agita tous ses membres. Comment expliquer cet effet singulier ? Jusqu'alors il n'avait pas douté de l'attachement de sa femme, et à présent... Il ne pouvait plus se dissimuler des pensées qu'il avait écartées jusqu'alors. Enfin, après avoir posé sur la table, pris et repris cent fois cette fatale lettre, sans oser en rompre le cachet, il eut le courage de surmonter son hésitation et l'ouvrit.

Peindre sa surprise et son désespoir est une chose que nous n'entreprendrons pas de faire. Nous nous bornerons à rapporter la lettre dont l'écriture était un peu tremblée, mais sur laquelle on n'apercevait pas la trace d'une seule larme.

« Monsieur Charles,

» Le bonheur de nos enfans, celui de mon père, le
» mien, et le vôtre peut-être, exigent de nous un grand
» sacrifice, celui de ne plus nous revoir. Je l'ai fait ;
» j'espère de l'amour que vous portez à vos enfans et
» à moi, que vous le ferez aussi. Adieu.

» ELISABETH DE L'ETANG. »

A cette lettre en était jointe une autre, dans laquelle M. l'avocat B...., homme d'affaires, disait à Charles que M. le marquis de l'Etang se chargeait de l'éducation du vicomte Jules et du chevalier Edouard, ses deux enfans ; qu'il faisait en outre à leur père une pension de dix mille francs, sous la seule condition qu'il irait vivre dans une ville à cinquante lieues au moins de la capitale.

Après avoir parcouru rapidement cette dernière lettre, Charles la chiffonna dans ses mains, la jeta sous la cheminée, et revint à celle d'Elisabeth, qu'il lut et relut cent fois, mais avec distraction, ainsi que la voisine qui soignait les enfans nous l'a raconté. Cette

femme avait recueilli les propos souvent incohérens qui lui échappaient depuis quelques jours, et elle était parvenue à deviner à peu près la vérité. Dans ce moment elle observait Charles, elle le vit rongir et pâlir plusieurs fois, elle vit ses mâchoires se contracter au point qu'elle entendait ses dents se broyer les unes contre les autres. Il eut quelques légers mouvemens convulsifs, mais il ne lui échappa ni larmes ni soupirs, pas un mot jusqu'à onze heures du soir. Ce fut alors que la bonne voisine lui fit observer qu'il était tard, et qu'elle allait se retirer après s'être assurée que les enfans dormaient. Charles leva les yeux, revint à lui, et parut comme un homme qu'un réveil subit arrache à un affreux cauchemare ; il se leva, essuya la sueur qui couvrait son front glacé, puis il dit :

« Vous avez raison, il est temps de vous retirer. Vous avez tout vu ; vous savez tout à présent..... Je ne connaissais pas Elisabeth, mais ces gens-là ne me connaissent pas non plus. Ils apprendront plus tard..... Mère Ursule, vous avez un fils..... Oh ! dites-lui bien de se brûler la cervelle, de s'arracher le cœur morceau par morceau, plutôt que d'épouser la fille d'un marquis..... Adieu, je compte sur vous pour soigner mes enfans encore quelques jours peut-être ; puis ensuite... nous verrons. Quant à présent, vous pouvez vous retirer, je vais écrire. » Et il se mit à son secrétaire.

Voici sa lettre :

« Elisabeth,

» Vous avez fait un sacrifice que vous dites grand !
» Je ferai comme vous, je vous imiterai, je vous surpasserai même.... Le mien sera sublime ! Nous serons
» séparés, tous séparés éternellement ; nous serons
» heureux, puisque c'est ainsi que vous le voulez ; heureux de ce bonheur réel, inaltérable, que nous n'avons pas encore connu, même lorsque pour la première fois vous me dites..... avant que vous fussiez
» Elisabeth de l'Etang, avant que Jules fût vicomte, et Edouard chevalier. Vous m'offrez dix mille livres de rente en échange d'une femme, de deux enfans !
» J'accepte tout. Et moi aussi je serai heureux, car je serai riche comme vous, et l'on ne saura plus distinguer la roture du père d'avec la noblesse de la mère et des enfans. Oui, je consens à cette séparation, je la désire, je l'attends avec impatience. Mais j'y mets une condition unique : encore une fois vous viendrez vous asseoir au foyer de votre époux, encore une fois vous présiderez au repas de famille. Vous serez là, assise, comme de coutume, entre vos deux enfans, en face de moi. J'oserai vous regarder encore moi, car je vous aime toujours !! mais vous?... N'importe : vous baisserez les yeux, et je ne vous contraindrai

» pas à les tourner de mon côté. Deux heures, deux
» heures seulement, et nous nous quitterons pour ja-
» mais. Vous pouvez amener votre père, faire garder
» ma porte par tous vos valets, entourer la maison, je
» le veux bien ; ils vous reconduiront ensuite ; mais
» personne que vous n'en franchira le seuil. Vous voir
» encore deux heures en présence de vos enfans, voilà
» tout ce que je désire. Je vous le répète, à cette condi-
» tion je consens à tout. Si vous ne l'acceptez pas,
» alors nous verrons.... Mais nous ne plaiderons pas,
» et moi seul je serai déshonoré aux yeux des hommes
» et perdu devant Dieu.

» Quel jour vous attendrai-je ? Adieu. »

Il cacheta cette lettre, puis descendit à minuit pour la jeter dans une boîte, et passa le reste de la nuit à errer dans les rues. Il ne rentra chez lui que vers les sept heures du matin, au moment où la bonne voisine venait lever les enfans. Il se jeta sur son lit, et resta pendant deux heures dans un sommeil agité plus pénible que la veille ; puis il se leva, sortit, ne rentra que le lendemain matin, à peu près à la même heure, pour ressortir encore. La mère Ursule nous a dit que pendant huit jours il continua le même genre de vie, découchant chaque nuit, ne changeant ni d'habits, ni de linge, et ne paraissant chez lui que deux heures sur vingt-quatre.

Le neuvième jour, c'était le 12 juillet 1814, il trouva chez lui une lettre arrivée de la veille. Elle n'était pas d'Elisabeth, mais elle lui annonçait qu'elle viendrait dîner avec lui à quatre heures, qu'elle resterait jusqu'à huit, que la voiture de son père viendrait alors la chercher pour la reconduire à l'hôtel de l'Etang, rue ***. Dans la lettre étaient renfermés cinq billets de mille francs, qu'on lui envoyait comme premier semestre de sa pension.

« Mère Ursule, dit-il, voilà cinq mille francs que je vous donne; ce n'est pas la dot de ma femme, c'est le prix de mon désespoir, de mon sang, de mon infamie. Je suis donc libre d'en disposer. »

La bonne femme étonnée lui faisait des observations.

« Prenez, prenez, mes enfans, ma femme, moi, nous serons tous riches ce soir, riches autant qu'on peut l'être; nous serons pour toujours à l'abri des besoins. Pauvre mère Ursule! il n'en sera pas de même pour vous.... d'ici long-temps encore... Prenez, je le veux; ce sera pour marier votre fils à une roturière. »

Il lui dit cela en souriant, mais d'un sourire si singulier qu'il fit peur à la mère Ursule. Elle n'osa pas insister davantage, et accepta les billets en se promettant de les rendre plus tard, lorsque Charles aurait repris son bon sens, car la bonne femme ne pouvait supposer autre chose que de la folie dans un tel acte de générosité.

Cependant Charles lui paraissait beaucoup plus calme que de coutume, et sans la pâleur de ses traits on aurait cru qu'il ne se passait rien d'extraordinaire dans son âme. Il lui annonça qu'Elisabeth revenait chez elle, le soir même.

— Pour toujours? demanda indiscrètement la voisine.

— Oui, pour toujours, dit Charles après un moment d'hésitation. » Et l'on aperçut, mais rapide comme l'éclair, un léger mouvement convulsif sur ses traits.

Il changea de linge, s'habilla, fit habiller ses enfans avec tout ce qu'ils avaient de plus beau. Il commanda un dîner beaucoup plus splendide qu'il n'avait jamais fait, même lorsqu'il traitait ses amis au temps de sa prospérité. Puis, après avoir mis la dernière main à sa toilette, avoir embrassé tendrement ses enfans et à plusieurs reprises, il sortit.

La mère Ursule, curieuse comme le sont les vieilles femmes, avança la tête vers la croisée, souleva doucement un coin du rideau, et regarda de quel côté Charles dirigeait ses pas; elle le vit marcher avec rapidité, puis s'arrêter avec hésitation et anxiété, revenir sur ses pas, passer et repasser plusieurs fois, puis disparaître comme un trait. Elle ne le vit revenir qu'à trois heures. Ses mouvemens étaient calmes, mais sa physionomie lui parut plus altérée que le matin. Il tenait un gros

bonquet de roses et d'immortelles, qu'il déposa sur la cheminée de sa chambre à coucher. Un instant après, il dit à la voisine de mettre le couvert; il l'aida lui-même dans cette opération; mais ce qui surprit beaucoup la vieille femme, c'est qu'il fut chercher dans un cabinet attenant à son alcôve ouverte, les deux petits lits de ses enfans, et les plaça, l'un à droite, l'autre à gauche, à côté du sien; ensuite il sema dessus les fleurs qu'il avait apportées. Ce fut pour le coup que la mère Ursule le crut décidément fou; car elle l'avait vu dès sa première enfance, et jamais elle ne l'avait connu ni bizarre, ni capricieux, ni romanesque.

Quatre heures sonnaient, lorsqu'une voiture élégante, ayant derrière deux laquais à riche livrée, vint s'arrêter à la porte de la modeste demeure de Charles. La portière s'ouvrit, et les voisins virent avec envie descendre une belle dame, un peu pâle, un peu souffrante, mais pleine de grâce et de dignité, qualité que les voisines n'avaient pas remarquée dans Elisabeth jusqu'à ce jour, à ce qu'elles se disaient entre elles.

Le malheureux Charles attendait sa femme à la porte de l'allée; car il n'avait pas voulu la faire passer par la boutique, qui, d'ailleurs, était resté fermée depuis long-temps. Il salua madame la marquise avec respect, la fit passer devant lui, et monta l'escalier après elle.

En entrant, Elisabeth tendit la main à son époux et voulut lui sourire, mais une larme et un soupir vinrent changer l'expression de ses traits. Elle hésitait ; elle oubliait déjà les promesses faites à son père, la lettre affreuse de Charles, sa nouvelle grandeur ; elle ouvrait les bras pour serrer son mari sur son cœur, tout allait s'éclaircir, se terminer heureusement, lorsque les deux enfans se jetèrent à son cou pour la caresser, et cette fatale diversion les perdit tous. Elisabeth, dans ce premier moment, ne s'occupa plus que d'eux, du bonheur qu'elle éprouvait en leur rendant leurs innocentes caresses.

Charles s'était retiré à l'autre bout de la chambre ; il regardait ce tableau avec une vive émotion ; ses yeux, secs depuis neuf jours, s'inondèrent de larmes.

« Maman, dit le petit Jules, les voisines nous ont dit que tu étais devenue une grande dame, qu'on ne t'appellerait plus que madame la marquise. Edouard et moi, nous serons aussi de grands seigneurs : mon papa ne m'appelle déjà plus que vicomte, et mon frère chevalier.

— Serait-il vrai, Charles, dit Elisabeth d'un air sévère, que déjà vous les avez ainsi appelés ?

— Oui, madame, répondit-il avec dignité ; vous l'avez voulu, vos désirs ont été des ordres.

— Oh ! maman, continua l'enfant, que nous sommes

heureux d'être de grands seigneurs ! nous savons ce que c'est, l'épicière nous l'a dit ; mais est-ce bien vrai, maman ? »

A cette question, Charles se précipite du bout de la chambre ; d'une main tremblante, il va fermer la bouche à sa femme, il va l'empêcher de prononcer un oui fatal, se jeter à ses pieds, les arroser de ses larmes, lui demander grâce... il est trop tard : elle vient de répondre affirmativement. Les enfans sautent de joie. Charles s'arrête, immobile, pétrifié.

« Vous venez, dit-il d'une voix comme enrouée, de prononcer leur arrêt et le mien. Tout est fini à présent, tout est fini sans ressource et à jamais. »

Sa figure redevint pâle, mais calme ; ses larmes cessèrent de couler, et ce furent les dernières qu'il versa.

Le cœur d'Elisabeth était déchiré ; mais les titres que son mari avait déjà donnés à ses enfans lui parurent une preuve convaincante de la vérité de sa résolution. Elle crut qu'il était complètement décidé à la quitter. Elle fut vivement blessée de cette indifférence, qui donnait l'entière explication de sa lettre, de sa non-comparution au château pendant sa maladie, et de tous les raisonnemens du marquis. Elle résolut de montrer de la fierté, et de tenir elle-même aux résolutions que son père lui avait fait prendre. On se mit à table, et pendant une heure les enfans firent seuls les frais de la conversation.

Ursule avait placé sur la table un plat dans lequel étaient des petits pâtés. Charles se lève, prend le plat, s'approche de la fenêtre, puis fait un demi-tour, et va le poser sur une commode. Ursule dit que les petits pâtés ne valent rien froids. Les enfans les demandent; Charles n'entend, ne répond plus rien; Elisabeth lui fait observer que l'on mange les pâtisseries dans cet instant du diner : « Du moins, dit-elle, c'est l'usage au château. »

Une voix sourde, étouffée, à peine articulée, sort avec effort de la poitrine de Charles.

« Ah! dit-il, au château..... Eh bien! servez vos enfans, servez-vous. » Ursule apporte le plat, les enfans sont servis.

Et Charles fixe sur eux des yeux hagards, qu'Elisabeth ne remarque pas, car elle n'a encore osé tourner ses regards sur les siens; elle se sert ainsi que son mari, et le plat reste vide.

L'agitation de Charles devenait de plus en plus remarquable. Tantôt il étendait la main comme s'il eût voulu empêcher sa femme et ses enfans de manger, puis il commençait une phrase qu'il interrompait au milieu du premier mot. Un instant après, il laissait tomber sa tête dans ses deux mains, et restait ainsi plongé dans ses funèbres méditations pendant plusieurs minutes.

Elisabeth ne put supporter plus long-temps l'aspect des angoisses de son mari. Elle pria la voisine de se retirer chez elle, et lorsque celle-ci fut partie, elle résolut de tirer de lui une explication franche.

« Hélas ! pensait-elle , comment est-il possible que Charles soit devenu indifférent pour moi , quand je lis le désespoir sur son front ! Mais il n'a pas cherché à me voir pendant ma maladie , il a consenti à notre séparation ; il me l'a écrit lui-même , on ne m'a donc pas trompée ; si pourtant cela était , combien je serais coupable ! » Et l'amour reprit tout son empire dans le cœur d'Elisabeth.

« Charles , daignerez-vous répondre à quelques questions que je désire vous faire ? »

Il resta immobile et en silence.

« Mon ami , je t'en supplie , réponds-moi ? »

Un gémissement sourd s'échappa de sa poitrine.

Elisabeth, effrayée de l'état dans lequel elle le voyait, oublia tout, pardonna tout, et se levant, elle fut à Charles, lui prit les mains, les serra dans les siennes.

« Mon Charles, je t'en supplie, parle-moi, réponds-moi ? mon mari, mon cousin.

— Ton cousin !!! Est-ce bien toi qui l'a dit, Elisabeth ? ah ! ce mot a vibré jusqu'au fond de mon cœur ! répète-le encore.

— Oui, mon ami, oui, mon cousin, je t'aime comme

je t'ai toujours aimé.... Je ne puis, je ne veux ni cesser de t'aimer, ni te quitter. Je te pardonne le chagrin que tu m'as fait ; si je t'en ai causé involontairement, pardonne-le-moi de même, dis-moi que tu ne veux plus me quitter, que tu m'aimes toujours ; dis-le-moi, je t'en supplie, au nom de ces enfans que nous chérissons ! Faut-il me jeter à tes genoux pour implorer cette grâce ? »

Et la malheureuse Elisabeth allait en effet se jeter aux pieds de son mari. Charles, comme effrayé de son action, la retient, l'en empêche, et lui dit avec une dignité solennelle :

Madame, que faites-vous ?.... quoi ! la marquise, la noble marquise de l'Etang à mes pieds ! aux pieds du fils de Jacques !.... Relevez-vous.... ne me faites pas perdre le fruit d'un crime affreux.... conservez jusqu'à la fin ce titre auquel j'ai tout sacrifié !

— Non ! mon bien-aimé, non ! il n'y a plus de marquise de l'Etang, il n'y a plus rien au monde que le bonheur d'être ta femme. Je ne suis plus, je ne serai jamais que ta cousine, la nièce, la fille de Jacques !!! oublie comme moi tout le reste.

— Et ta lettre ! ta lettre fatale, puis-je l'oublier ?

— Ma lettre ! je ne t'ai pas écrit ! on ne me l'a pas permis pendant mon esclavage....

— Tu me trompes, mais c'est trop tard. Tiens, reconnais ton écriture, et lis. »

En disant cela, Charles ouvre son gilet. Sa femme est saisie d'horreur en voyant sa poitrine déchirée. Un papier taché de sang est sur son cœur; il le tend à Elisabeth; elle le prend, et lit avec fermeté, parce que les grandes douleurs ne sont pas susceptibles de petites faiblesses.

« Le bandeau de l'erreur se déchire dessus mes yeux. Charles! on nous a trompés, on nous a indignement trahis. Je me rappelle confusément cette lettre; on me l'a dictée lorsque j'étais dans le délire de la fièvre, lorsque je ne comprenais pas ce que je pensais..... et puis, on me disait que tu voulais notre séparation.... tu n'es pas venu me voir!

— On m'a refusé ta porte.

— O mon ami! c'en est assez... tu m'as crue coupable, et..... »

.
Un quart-d'heure après, le marquis frappe, il frappe encore, il appelle.....

On s'approche d'un pas chancelant, on ouvre; un homme tombe, et roule à ses pieds en poussant un profond, un dernier gémissement.

Les cheveux du marquis se hérissent sur sa tête; il a reconnu Charles. Saisi d'effroi, éperdu, il s'approche d'un lit sur lequel une jeune femme étendue semble prête à terminer par la mort une douloureuse agonie. Il recule

épouvanté, car, malgré ses traits livides et décomposés, il reconnaît sa fille. Il veut fuir; elle lui fait un geste impérieux, et ce geste solennel d'un mourant, comme par un pouvoir magique, le glace, le pétrifie. Elle étend la main; d'un doigt qu'elle dirige dans diverses parties de l'appartement, elle force ses yeux à se fixer sur les objets qu'elle lui montre tour à tour.

« Mon père, dit-elle, d'une voix entrecoupée par la râle de la mort, soyez le bienvenu au banquet de l'agonie, au repas d'un éternel hyménée.... C'est vous qui en avez fait les principaux frais..... il est juste que vous en admiriez les fruits..... Voyez-vous cet innocent enfant livré depuis plus d'une heure au repos du néant, c'est le chevalier; à son côté le vicomte dort aussi pour ne plus se réveiller! une minute encore, et le fils et la fille de Jacques iront les joindre. Charles a préparé le poison; c'est moi.... moi qui le leur ai donné !!! »

LOUISE LENEVEUX.

L'ANGLAIS.

L'ANGLAIS.

Napoléon venait de s'écrouler; le temps n'était plus où « l'on voyait la poussière de ses pieds empreinte sur le bandeau des rois! » Maintenant c'était le cheval du Cosaque qui piaffait sur son auréole de gloire.

J'étais alors un tout jeune homme, et la gloire militaire était pour la jeunesse de cette époque ce qu'est la liberté pour celle d'aujourd'hui. Ne voyant rien au-delà de cette humiliation passagère, plus féconde peut-être pour le pays que nos longs succès, mon patrio-

•

tisme d'enfant se révoltait; mon sang bouillait en voyant ondoyer l'aigrette étrangère, et aussi malhabile à retourner vers le passé qu'à sonder l'avenir, j'en maudissais l'effet sans remonter à la cause, sans comprendre que la faute était à nous, et que le fardeau que nous supportions était moins lourd que celui que nous avions imposé.

C'était surtout contre un officier anglais logé dans notre maison, que s'exerçait ma haine; c'était là une irritation de toutes les heures; il ne pouvait ni entrer, ni sortir, ni appeler son ordonnance, ni mettre sa tête à la fenêtre, que je ne sentisse mes nerfs s'ébranler et mon cœur frémir de colère. Entendre le nom de Richard Harrington me faisait mal, jamais je ne le prononçais moi-même, je ne l'appelais que l'*Anglais*; j'étais tenté de ne l'appeler que l'*ennemi*.

Pourtant jamais notre toit n'avait reçu un hôte si bienveillant; il ne donnait un ordre aux gens de la maison qu'avec l'accent de la prière, et son front guerrier s'inclinait devant le plus jeune enfant de la famille, tant il respectait notre dignité de vaincus. L'expression même de sa figure, triste et douce, aurait dû appeler l'intérêt; on lisait toute une douloureuse histoire sur ses traits, vieilliss avant les années.

Bientôt cette haine pour lui s'envenima de mon amour pour sa maîtresse; car, malgré le désenchan-

tement de la vie qui semblait l'avoir atteint, malgré le spleen qui coulait froid et noir avec son sang, l'Anglais avait une maîtresse.

Quand je me rappelle Rosine, il me semble retrouver pour un instant toute la jeunesse et la poésie de mes émotions passées; toutes les joies d'un premier amour reviennent inonder mon cœur déjà desséché, et mes pensées brûler mon front déjà blanchi.

Je crois sentir encore ce que j'éprouvais d'ardente passion et de dévorante jalousie, quand je la voyais se glisser dans l'escalier à moitié sombre : je vois ses pieds, rapides et gracieux comme des pieds de gazelle, sautant de marche en marche, sa taille frêle se balançant comme un jeune arbre agité par la brise. Je vois briller les yeux de jais, les dents d'ivoire, qui illuminaient son brun visage quand elle me souriait; je sens le parfum du mouchoir dont elle me saluait en passant, doux comme un souvenir et une espérance!

Oh! qu'elle était belle! Depuis j'ai vu presque toutes les femmes de l'Europe, et dans chaque nation elles n'ont qu'une des grâces que réunissait Rosine; elle seule était parée de ce regard changeant, qui devient amour ou pudeur, coquetterie ou dévouement... mélange capricieux de la rêverie des femmes du Nord et de la vivacité de celles du Midi; elle ressemblait à un bouquet de fleurs de tous les climats, depuis la pâle ané-

mone jusqu'à la rose d'Orient, enivrante et pourprée!

Rien ne peut exprimer ce que j'éprouvais de rage contre cet homme!... cet homme qu'elle aimait!... Comment osait-il s'approcher de cet être si jeune et si beau, lui flétri par le chagrin! de quel droit s'eparait-il de cette existence neuve et riante, pour la mêler à son existence amère et souffrante! pourquoi ce radieux soleil pour éclairer une contrée dévastée?

Et je restais là des heures entières, brûlant ou frissonnant à mes pensées, épiant le moment où le bruit sourd de la porte de l'Anglais, effleurant le tapis de l'escalier, m'avertissait qu'elle allait sortir, et que mon supplice de ce jour était fini.

Quelquefois je croyais qu'elle devinait mes pensées; il me semblait que son pas devenait plus lent quand elle passait devant moi, comme si elle en eût attendu l'expression; mais je n'osais. Telle est la pudeur d'un premier amour, que, devant cette femme, qui déjà s'était donnée, je me prosternais silencieux, craintif, aimant mieux mourir de cet amour que de dire un mot qui pût l'offenser.

Un jour pourtant, soit que j'eusse souffert plus encore, soit que ses yeux veloutés se fussent arrêtés sur moi plus doux que de coutume, je ne pus résister à ce qui m'entraînait, et avant que j'eusse le temps d'une réflexion, ni Rosine d'une résistance, je jetai mes

bras autour d'elle, cachant mon visage dans les plis de sa robe :

« Rosine! Rosine! » m'écriai-je. Je ne prononçai que ce seul mot, mais ce seul mot était un aveu, une prière! tant mes craintes et mes désirs avaient passé dans son accent!

Je sens encore l'impression de ses mains caressantes relevant mon visage vers elle : elle les passait et repassait sur ma tête avec l'expression d'un doux regret, comme une mère qui refuse à son enfant le fruit dangereux qu'il demande en pleurant.

« Pauvre jeune homme! dit-elle, hélas! tu veux que je t'aime!... mais il ne le faut pas! Garde, oh! garde ton cœur pur et vierge pour une femme pure et vierge comme lui. Ne vois-tu pas que mon amour te ferait mal! qu'il serait un remords pour ton avenir! une tache dans ta blanche vie?... Dis-moi, m'aimes-tu donc avec tant d'aveuglement, que tu ne vois pas qui je suis?... »

Une larme brilla entre ses longs cils, et roula sur sa joue devenue pâle.

Elle s'approcha tout près, tout près de moi... ses doigts serrèrent convulsivement les miens, et un mot, qui ressemblait à un gémissement, glissa entre ses lèvres contractées :

« Une courtisane!... »

Je frémis, comme si jusqu'alors j'avais cru adorer un ange, et qu'elle m'eût tout-à-coup montré le sceau de la réprobation sous sa couronne d'étoiles.

« Je le savais bien, dit Rosine, que ce mot vous guérirait! depuis long-temps je voulais vous le dire; mais le courage me manquait; j'aimais le culte que vous m'offriez, quoique ce fût une usurpation; je me reposais de l'âpreté de mes émotions par la fraîcheur des vôtres; j'aimais à me regarder dans votre pensée, comme on aimerait à se voir dans une glace qui embellit! »

J'écoutais Rosine, et peu à peu je sentais s'affaiblir en moi ce que la première impression avait eu d'odieux. Jusqu'à ce jour, ma sévérité de jeune homme, mes idées de morale, tranchées, absolues, n'avaient jamais permis à mon imagination de se peindre une courtisane que sous des couleurs aussi tranchées, aussi absolues qu'elles : je ne voyais jamais qu'une bacchante impure et vulgaire, un être de fange et de clinquant, une nature vile et répugnante; jamais je n'avais compris qu'une pensée généreuse pût habiter ce front sali, ni une passion noble ce cœur qui se vendait.

Le langage de Rosine me confondait : il bouleversait toutes mes idées.

Moi! jeune, amoureux, riche surtout! elle me repoussait! elle qui pouvait m'enivrer de ses caresses, et

ne me réveiller qu'après ma souillure ! qui pouvait abuser de ma simplicité d'enfant, me dépouiller à la fois de mon innocence et de ma fortune, puis me renvoyer honteux et ruiné en se riant de moi. Elle le pouvait, c'était son métier, et c'était elle qui me retenait, qui me sauvait !...

Je la regardais, et son visage achevait ce que ses paroles avaient commencé ; elle était encore si jeune ! sa beauté était si angélique, qu'on voyait bien qu'à peine elle venait de passer le seuil du vice, et que le reflet de sa pureté première l'éclairait encore.

Nous étions entrés dans ma chambre ; elle était maintenant silencieuse, et moi, immobile devant elle, les yeux fixés sur les siens, j'étudiais ces dernières lueurs d'une vertu qui ne faisait que de mourir, qui pouvait peut-être se ranimer au souffle d'un amour pur ! j'avais tant de besoin de ne pas lui retirer mon âme !

Elle suivait mes impressions d'un regard attristé.

« Oh ! pourquoi ne vous ai-je pas tout dit dès le premier jour ! il y avait bien de l'égoïsme dans mon silence ! Mais, vous le voyez à présent, je vous aime assez pour rougir devant vous, afin que vous ne rougissiez pas devant les autres. Laissez-moi vous dire seulement quelques mots pour appeler votre pitié, et puis, je vous

laisserai retourner au monde, chercher des pensées, des affections qui me fassent oublier.....

.....

» Dites ; avez-vous jamais compris ce que c'était que la misère, la misère achevant de briser une mère déjà vieille, commençant à flétrir une sœur encore enfant?... Vous, riche et insoucieux jeune homme, vous êtes-vous jamais transporté, même en imagination, dans une pauvre chambre dont tous les meubles ont disparu, excepté le grabat où cette mère malade demande vainement le breuvage qui la soulagerait, où cet enfant pleure en demandant vainement du pain ?

» Au milieu de ces deux êtres frères et souffrants, une fille de vingt ans use ses forces à essayer de les soutenir, et elle ne le peut pas ; ses yeux gonflés de larmes se fatiguent toute une semaine sur un ouvrage, chef-d'œuvre de patience ; et quand enfin elle reçoit le prix de cette semaine, il peut à peine suffire à les faire vivre deux jours ! Elle revient dans son intérieur désolé, et sa mère, dans le délire de la fièvre, rejette son offrande avec mépris.

« Va-t-en : va porter au mendiant de la rue ta misérable pièce d'argent ; que veux-tu que fasse de cela une femme comme moi ? Ne sais-tu pas un moyen meilleur de nous faire vivre ? tes prières et ton travail ne sont bons à rien. Va-t-en, te dis-je !..... »

Et la malheureuse s'en va ; et sa tête se perd ; un souvenir de vertu la retient encore. Elle demande l'aumône, mais elle ne l'obtient pas. Alors un homme passe et lui dit :

« Jeune femme, tu as de beaux yeux noirs, je te les paie ce que tu voudras. »

Et il l'entraîne.....

Et le lendemain.... sa mère avait deux médecins sous les rideaux de soie de son lit ; sa petite sœur jouait avec des poupées brillantes et dorées !....

.....
Rosine courba son front jusque sur ses genoux ; elle sanglotait. Pour moi, je ne voyais plus sa faute qu'à travers sa douleur ; il me semblait que l'innocence eût été moins belle que son repentir.

Je couvrais de baisers ses mains froides et mouillées de pleurs ; mes lèvres ne pouvaient parler d'une autre manière ; si je ne trouvais pas de paroles pour mon amour, j'en trouvai pour ma haine.

« Mon Dieu ! dis-je enfin, cet homme est donc un infâme ! Comment son regard insolent ne se baissa-t-il pas devant tes yeux baignés de larmes ? Comment sa bouche osa-t-elle toucher ton pauvre visage pâle et égaré ? c'est une impiété ! La douleur n'est-elle pas un asile inviolable, n'est-elle pas ce qu'était le sanctuaire dans les siècles de croyance ? le seuil sacré où doivent

s'arrêter les profanes? Honte et malédiction sur cet étranger! car c'est lui, n'est-ce pas, Rosine, ce ne peut être que cet Anglais?

— Oh! ne le mausez pas, s'il est vrai que vous respectiez la douleur. Pauvre malheureux! c'est de la pitié que vous lui devez.

— De la pitié, Rosine, quand vous êtes près de lui, quand vous l'aimez peut-être!.....

— Nous ne nous aimons ni l'un ni l'autre, dit Rosine!..... et c'est là la misère de notre vie. Ma honte et son chagrin nous séparent. Je ne suis pour lui qu'une vaine ressemblance; c'est un portrait qu'il aime en moi; et le jour où mes yeux pleins de larmes, mon visage abattu, ma taille amaigrie le séduisirent, c'est que ce n'était pas une femme qu'il cherchait, mais l'ombre d'une femme qu'il a aimée et qu'il a perdue! »

Je souris amèrement.

« Point de moquerie! il souffre, c'est assez. Nous appartient-il à nous, jeunes d'années et d'expérience, de peser le fardeau qui charge le cœur d'un autre homme, ou de rire du moyen qu'il emploie pour s'en reposer, quelque bizarre qu'il soit? Que savons-nous des passions? Croyez-moi, Richard Harrington a le cœur aussi élevé, aussi vaste que vous.

— Et c'est pour cela, dis-je avec ironie, qu'un re-

gret stérile ne peut le remplir, et qu'il vous a voulue pour en combler le vide ?

— Le combler !... oh ! non !... Ne comprenez-vous pas ce qu'il veut de moi ? ce sont des souvenirs, rien que des souvenirs, un aliment de plus pour sa dévorante douleur.

— Que Dieu soit béni mille fois ! Mais, dis-tu bien vrai, Rosine ? Pourquoi donc alors, pauvre fille, pourquoi ce remords si amer ?

— Parce que ma honte est la même. Savais-je, quand je le suivis, qu'il ne demanderait de moi qu'une illusion ? et ne sais-je pas maintenant que s'il exigeait plus il faudrait le lui donner ?... Mais, écoutez, continua Rosine, s'il est vrai que vous m'aimiez, j'en exige une preuve, c'est de ne plus vous éloigner de cet étranger : c'est alors seulement que vous pourrez le juger. Laissez-moi rapprocher deux êtres faits pour se comprendre ; et si je ne suis pas digne de partager votre amitié, je la verrai du moins, et cela me consolera.

— Et quand même je le voudrais, cet homme sombre et singulier ne le voudrait pas lui ; il ne verrait en moi que mon visage d'enfant : il ne sait pas, Rosine, que vous m'avez fait homme par le chagrin ! »

Elle mit sa main sur sa bouche :

« Ne parlons plus de nous, dit-elle. Ne voyez-vous pas comme tout nous sépare ? et quand bien même

je serais assez faible pour vous aimer, assez vile pour me laisser aimer de vous, nous ne pourrions encore être l'un à l'autre ; car j'appartiens à Richard Harrington, et j'accomplirai ma mission jusqu'au bout. Il y a encore de la conscience jusque dans l'avilissement. Je ne suis, je le sais, qu'une bien pauvre consolation ; mais je suis la seule : la lui ôterai-je donc ? Je ne suis, comme je vous le disais, qu'un portrait ; eh bien ! le lui volerez-vous ? »

Elle se leva.

« Rosine, quand vous verrai-je ?

— Vous ne me verrez plus que chez lui.

— Mais je vous répète qu'il ne le voudra pas.

— Le chagrin l'a rendu bienveillant et a rompu l'enveloppe de glace de sa nation. Il fuit le monde ; mais je crois qu'il aurait besoin d'un ami.

— Son ami, grand Dieu ! Oh ! non, non, je ne le serai jamais : j'irai, si vous l'exigez, étudier ses bizarreries ; peut-être que d'observer m'empêchera de sentir, cela me fera du bien.

— Je vous en supplie, calmez votre irritation. Voulez-vous donc mettre une peine de plus dans mon cœur ?

— Oh ! non, je voudrais, Rosine, les prendre toutes dans le mien, et qu'il ne te restât que joie et pureté.

— Pauvre, pauvre enfant ! »

Elle allait sortir.

« Un instant, de grâce, ne m'envie pas cette heure que tu m'accordes, cette heure unique dans toute ma vie ; laisse-moi te regarder encore, et dans cette chambre, où je ne te verrai plus, laisse au moins un souvenir de ta venue. »

Je pris des ciseaux, une de ses boucles brunes tomba.

« Adieu ; et si demain cet homme, en caressant de ses froides mains tes tresses de soie, s'aperçoit qu'il lui en manque une, tu lui diras...

— Je lui dirai que j'ai un frère, et que je la lui ai donnée. »

.....

Mon assiduité chez Richard Harrington avait commencé par le besoin de revoir Rosine ; elle continua par le besoin de le voir lui-même, afin de le comprendre. L'extrême singularité de son caractère et de ses habitudes avait pour mon esprit curieux une force d'attraction qui triomphait de toutes mes répugnances politiques et romanesques. Ce n'était plus le soldat étranger pesant sur mon pays, ce n'était plus l'amant de Rosine, c'était un homme profondément original, un caractère à analyser, à disséquer, c'était un cours d'anatomie morale qui piquait mon avidité de savoir, aussi vive en moi que mon avidité de bonheur.

Il y avait chez lui un mélange de la mélancolie maldive de sa nation et de la riche imagination du maïdi, un combat perpétuel entre la sécheresse raisonneuse de sa religion et les poétiques croyances de la nôtre; on voyait qu'autrefois toute son âme avait été unie à une autre âme plus ardente, et qu'il conservait en lui un rayon de ce foyer étranger vers lequel il se tournait encore pour réchauffer son existence glacée; on voyait que ce qu'il craignait avant tout était cette misère si ordinaire à notre nature, qui dépouille le cœur de ses souvenirs; il s'attachait aux siens de toute la force de sa douleur, et cherchait les impressions qui ranimaient cette douleur avec autant de soin qu'un autre les eût fuies. Richard ne demandait plus au présent que des images du passé. Cette obstination de chagrin, première de ses singularités, était la clef de toutes les autres, et je vis bientôt que ce qui d'abord ressemblait à l'aliénation de l'esprit n'était que l'exaltation du cœur. A force de se renfermer en lui-même pour y retrouver ses anciennes émotions, de concentrer sa pensée sur une seule époque, sur un seul événement, il semblait en être venu à l'oubli total de la vie réelle.

Un jour, je m'étonnai de sa liaison avec moi, moi, nouveau venu dans son existence, et qui ne me rattachais en rien à son passé : cela me paraissait un con-

tre-sens, une altération dans l'unité de ses idées.

Son visage devint plus pâle que de coutume. Il me prit par la main, et, me conduisant auprès d'un canapé où Rosine venait de s'endormir, il me dit d'une voix basse :

« C'est que j'ai peur de l'aimer, voyez-vous, et que j'ai voulu vous mettre entre elle et moi. Regardez-la. Elle est si belle ! Elle est si bonne aussi ! Quelquefois je crois sentir que l'illusion de mes sens passe jusqu'à mon cœur, et que la consolation l'emporte sur la douleur. Et si vous saviez ce que cette crainte me fait souffrir ! Si vous saviez ce que c'est qu'une infidélité quand une tombe est là entre la faute et le pardon ! Je me tuerais le jour où je découvrirais que cette fille est pour moi autre chose qu'une image et un écho !

» Vous l'aimez, je le sais, eh bien ! je vous la donne ; elle était pour moi une fleur jetée sur mon vêtement de deuil ; mais je sens que son parfum m'enivre... Prenez-la, parez-en votre jeunesse, elle siéra mieux à votre front qu'au mien, et moi j'irai rejoindre ma Juanita le cœur pur d'une autre affection. »

.

Plusieurs jours se passèrent sans que je pusse pénétrer jusqu'à Richard Harrington. Rosine seule le voyait, car le malheureux n'avait pu encore se détacher d'elle tout-à-fait. Renfermé dans une pièce de

son appartement où personne de la maison n'était jamais entré, à peine si le domestique qui le servait parvenait à l'apercevoir. Pendant long-temps je résistai à percer le mystère dont il s'enveloppait; mais enfin mon ardeur de curiosité l'emporta.

Le cabinet où il se renfermait n'était séparé de ma chambre que par une mince cloison. Une fois mon scrupule vaincu et ma résolution prise, je travaillai avec persévérance jusqu'à ce qu'une ouverture assez grande pour me permettre de le voir, trop petite pour attirer son attention, me donnât la facilité de surprendre son secret.

Je pensai être puni de mon indiscrétion par l'impression d'horreur que je reçus au moment où j'appliquai mon œil avide à la fente de la boiserie; il me sembla être sous l'influence d'un cauchemar hideux, incohérent.

Le cabinet de Richard Harrington avait l'aspect lugubre d'une chapelle ardente; la tenture, les meubles, tout était noir; plusieurs lampes d'argent suspendues au plafond jetaient une lueur vacillante, non pas sur un cercueil, mais sur une table chargée de plusieurs flacons et de deux coupes de vermeil, où ruisselait la flamme bleue du punch. Deux convives étaient assis devant cette table; l'un, Richard Harrington, le front pâle comme un cadavre, et les joues brûlantes d'ivresse;

vis-à-vis de lui... Mes yeux cherchèrent vainement des formes sous le vêtement dont les plis larges, à peine soutenus, tombaient droits et raides ce long de la chaise, et traînaient sur le parquet, quoique ce vêtement fût la robe étroite des femmes espagnoles. Dans un mouvement que fit Richard, la mantille qui cachait la tête glissa, et je vis briller le crâne luisant d'un squelette...

Richard but avidement une dernière coupe de punch, et sa tête acheva des'égarer; il se leva en chancelant, et, saisissant dans ses bras ce qui avait été une femme, il l'assit sur ses genoux, le serra sur son cœur en lui donnant tous les noms de tendresse que trouve un amant dans le délire de la passion, tandis que le front nu et glacé retombait sur le sien, et que le cliquetis des ossemens couvrait à demi sa voix. Puis il devenait plus calme; il causait avec la mort, redevenue vivante à ses yeux troublés.

« Oh! ma Juanita, disait-il, te souvient-il de ce premier jour de notre amour, de cet amour qui nous saisit tous deux dans un seul regard? Que les gens du monde se moquent de ces passions qui brûlent dès la première étincelle; nous savons bien, nous, qu'il y a des âmes qui se devinent et se mêlent en se rencontrant, qui se précipitent ensemble dans le chemin de la vie, qu'il soit bordé de fleurs ou de ronces, qu'il les

conduise à l'abîme ou au ciel, qu'importe; elles marchent ou tombent ensemble!

» Dis, mon amour, te souvient-il du premier jour de notre bonheur? vois-tu comme moi ton étroite chambre, et la madone que tu vois, et l'ombre mobile des grenadiers de ta fenêtre jouant sur le mur blanc? Sens-tu comme moi la chaleur embaumée des noyaux d'olivier brûlant dans le rouge brasier? Te souvient-il de la nuit étoilée où tu quittas l'abri du toit paternel pour me suivre, et comme le lendemain des batailles tu étais là, pansant mes blessures, calmant mes souffrances? Oh! que le ciel me rende un seul jour de ces quatre années où ta vie fut mêlée à la mienne, un seul contre une éternité de souffrances, et une voix le bénira dans l'enfer!

» Oh! comme j'étais bon alors! car mes pensées n'étaient plus que les tiennes; tu les colorais comme le soleil dore les nuages qui l'entourent! Maintenant, vois-tu, mon âme s'est appauvrie comme mon corps... Pourquoi m'as-tu quitté si long-temps?

» Mais à présent, je te retrouve: tu me défendras, tu m'emmèneras; car, vois-tu, ajouta Richard en pâissant, il y a une autre femme, une femme qui te ressemble, et qui veut s'emparer de moi, de moi qui t'appartiens. J'aimai sa bouche, seulement parce qu'elle souriait comme la tienne; ses yeux, parce qu'ils étaient

doux et noirs comme les tiens. Mais, pardonne, ma Juanita, bientôt j'ai commencé à sentir que mon cœur battait auprès du sien, à craindre, enfin, de l'aimer pour elle-même! N'est-ce pas qu'alors je dois mourir? n'est-ce pas que le jour où une image adultère se glisse devant la tienne, doit être le dernier de mes jours? »

La voix de Richard Harrington devint si basse et si entrecoupée que je ne pus saisir le sens de ses paroles; par momens il parlait avec vivacité, puis suivait un long silence, ne s'exprimant plus que par de longs baisers qu'il déposait sur les dents froides et grimaçantes de Juanita. Toute la soirée se passa ainsi. Peu à peu il tomba dans l'épuisement, dans l'engourdissement de l'ivresse; et alors je me retirai, rassuré sur les mots inquiétans que cette même ivresse lui avait arrachés.

A minuit, je dormais d'un profond sommeil, lorsque je fus réveillé par la détonation d'un pistolet; je jetai un cri perçant; en un moment je fus auprès de Richard Harrington : il respirait encore.

« Je vais rejoindre Juanita, dit-il; Rosine est à vous. »
Et ses yeux se fermèrent.

CLÉMENCE BAILLEUL.

GARNIER.



GARNIER.

Il y a peu de traits dans l'histoire des peuples et dans les révolutions des empires qui puissent servir de matière à plus d'observations philosophiques et psychologiques, que la manière dont mon ami Garnier devint l'amant de sa maîtresse.

Mon ami Garnier est un homme probe et doux, de mœurs pures, modéré en politique, plein d'idées neuves et de respect pour les convenances. C'est un garçon si rangé, qu'on ne l'entend jamais parler de ses dettes; point fanfaron, point querelleur, incapable de battre

son domestique s'il en avait un, conservant d'ailleurs un juste orgueil, principalement ses jours de barbe. Son extrême propreté et la douceur de ses manières ont toujours suffi, dans le petit cercle où il vit, pour lui faire pardonner certain penchant pour l'école satanique. Je ne pense cependant pas qu'il se soit jamais cru absolument lord Byron; mais il s'en faut de si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler, et la chose est d'ailleurs si simple et commune à tant de gens, que je ne vois pas trop pourquoi il aurait eu la modestie de s'en priver.

Non-seulement il est très-facile aujourd'hui d'être lord Byron, mais il est encore très-difficile de ne pas l'être. Je ne parle pas des littérateurs; s'en abstenir leur est entièrement impossible. La raison en est aisée à concevoir, puisqu'on ne saurait faire un livre sans que les journaux en parlent, et que les journaux ne sauraient parler sans mentionner Byron. Le nom de Byron se trouve dans tous les articles littéraires imprimés depuis 1826. Mais, pour ne parler que de la vie privée, cette sorte de personnage indispensable dans les coteries, se propage de jour en jour dans tous les rangs de la société. Le dandysme a commencé, il est vrai, en Angleterre par exiger que pour remplir ce rôle on boitât d'une manière assez marquée; mais on a aujourd'hui des idées plus tolérantes à cet égard, il

suffit qu'on s'en reconnaisse la vocation ; et dans le cas où elle serait faible, un valet de chambre bien appris doit, en vous donnant vos gants et votre canne, ajouter avec respect : « Et que monsieur ait la bonté de se rappeler qu'il imite Byron. »

Garnier, selon ses facultés, avait fait à tout cela quelques petites modifications. La tranquillité de ses occupations et l'éloignement de son quartier ne lui permettaient pas de mépriser les hommes. J'ai dit, d'autre part, qu'il avait peu de dettes ; il ne faisait point de vers et détestait les ours et les pintades. En outre, chose importante, il n'avait pas de maîtresse, point de gastrite et un seul habit. En un mot, il n'avait de notablement commun avec le noble lord que les bras et les jambes ; encore ne puis-je parler que d'une seule, Garnier étant d'une construction ordinaire et très-ferme sur ses deux larges pieds.

Quoi qu'il en soit, le sort avait réservé à cette douce et bonne créature un de ses coups les plus frappans. Deux incidens d'une faible importance déterminèrent l'épisode le plus critique de sa vie. Ceux qui liront cette histoire verront qu'il était né pour justifier deux proverbes opposés l'un à l'autre, et ils ne s'en étonneront pas, puisque tous les proverbes ont leur contraire, et que la sagesse des nations s'arrange toujours, quand on la consulte, pour répondre oui et non tout

à la fois, comme, par exemple : « Qui ne risque rien n'a rien. — Tout vient à point à qui sait attendre. » Bien supérieure en cela aux oracles anciens, qui ne répondaient jamais ni oui ni non.

Certain jour d'un hiver rigoureux, Garnier, tristement appuyé sur son poêle éteint, réfléchissait aux choses de ce monde. Il regardait sa provision de bûches, ses livres, sa table de nuit, sa chandelle et son habit vert; et il se disait, en secouant la tête, que ce n'était pas là le véritable bonheur.

Cette provision, il faut l'avouer, était mesquine, ces livres étaient noirs et enfumés, cette chandelle était mourante, et l'habit vert était attendrissant. Oui, si vous l'aviez vu, étalé sur cette chaise à demi rompue, avec ces plis misérables et cet air de bonhomie, lui, l'habit de fête, l'étendard du dimanche! les paremens vous eussent navré, le collet vous eût tiré des larmes des yeux.

Ce n'est pas que Garnier n'eût l'âme bien placée : il ne s'aveuglait sur quoi que ce soit, et n'accordait pas à un tailleur plus de respect qu'il ne devait. Mais, s'il est vrai que tout homme ait ses mauvais jours, n'est-il pas vrai aussi que la pauvreté n'est pas faite pour les adoucir? La mélancolie, qui se glisse dans les palais sous

la forme d'un melon mal digéré ou d'un roman nouveau, est, dit-on, tout aussi réelle que celle qui habite le toit d'un pauvre diable sous la forme d'un mémoire de blanchisseuse ou d'un bouton de moins à un unique habit. Cela n'est ni juste ni charitable. Pour les riches, la tristesse n'est que la sœur de l'ennui; elle entre parfois par les balcons entr'ouverts, pour traverser, comme un fil de la bonne Vierge, les longues galeries; elle s'accroche un instant aux lambris sculptés et aux angles des cadres gothiques. Puis l'aboïement d'un chien, le parfum d'une tasse de thé la chassent et la dissipent dans les airs. Mais elle étend dans les mansardes, de la porte à la fenêtre, sa longue toile d'araignée; de faibles rayons de soleil glissent à peine et se font jour entre ses réseaux épais; un insecte y danse çà et là au milieu d'un flot de poussière, tandis que le monstre aux pattes velues s'y accroche et s'y suspend dans tous les sens.

Garnier ouvrit sa fenêtre. Hélas! quel beau froid il faisait! comme s'il y avait de beaux froids quand on compte ses bûches! le soleil était sans nuages, la terre sèche et nette comme une assiette d'étain. Les voitures allaient et venaient. Et lui aussi il aimait la vie! et lui aussi il était abonné à un cabinet de lecture, et il était plein de désirs, plein de sève et de fermentation, comme un drame moderne!

Et lui aussi il voyait passer dans ses rêves des légions

de frêles jeunes filles, des armées d'êtres angéliques et des Andalouses échevelées, tout comme un autre! lui aussi il comprenait profondément le moyen âge, et lui aussi il était l'homme de son temps, l'expression du siècle comme une préface nouvelle! et lui aussi il était allé aux Italiens la veille; il y avait vu un ange de lumière en robe orange.

Voilà ce qui navrait Garnier. Oh! si à cette heure d'angoisse il avait eu une voiture de remise, il serait allé au bois de Boulogne, et il aurait cherché dans la foule bigarrée et étincelante, dans la grande foule aux mille têtes, la robe orange de sa beauté. Oh! s'il avait eu un coursier espagnol, à la fauve crinière, longue et effilée comme de la soie, au pied sonore, à l'œil sanglant! s'il avait eu un traîneau russe, avec ses grelots d'argent et ses mules bondissantes sous les panaches empourprés! une gondole vénitienne avec son fallot sur sa tête de cygne et ses deux rames bleues comme deux ailes palpitantes! oh! s'il avait eu un dromadaire égyptien, renne laponne, un éléphant siamois! oh! s'il avait eu cent écus!

Damnation! tous les jours le même dîner, le même poêle, le même habit vert! La vie est-elle donc si douce? le suicide n'est-il pas un des besoins du siècle, une des conséquences de la littérature?

Garnier regardait de travers un pistolet accroché à

son mur, un pauvre pistolet sans pierre, incapable de nuire à personne.

« Sombre et fidèle ami, s'écria le jeune homme, que renfermes-tu dans tes entrailles de fer? quel secret mystérieux de doute et de terreur diras-tu à l'oreille de l'homme assez osé pour te poser sur sa tempe amargie? quelle vérité terrible jaillira dans l'éclair de ta vieille batterie noircie par la fumée ?

— Hélas! semblait répondre modestement le pauvre pistolet sans-fiel, je n'ai plus de ressort, et toi-même tu n'as pas de poudre. Une détonation funeste, si tu me tournais contre toi, annoncerait l'instant de ma propre mort et non de la tienne; les éclats que tu recevrais dans le nez et dans les yeux seraient les seules marques que je pourrais te laisser de mes longs et cruels services.»

N'est-ce pas quelque chose de hideux que l'influence d'un quantième? Quand je pense que le premier du mois Garnier voltigeait sur les prairies émaillées, semblable à une bergeronnette des champs! Les rosettes de ses escarpins étaient humides de rosée, de douces larmes erraient dans ses yeux. « Et qui donc lui donnait le bras? — Que vous importe? — Eh bien! oui, c'était une lingère. » O solitude de Meudon! O jouissance du pauvre! celui qui ne vous connaît pas n'a jamais ni ri ni pleuré.

Garnier prit donc son violon et commença à se frot-

ter les mains ; il joua *Di tanti palpiti*. Un orgue qui passait dans la rue fit entendre aussitôt le chœur des montagnards de la *Dame blanche* ; une grisette se mit à sa fenêtre ; le son d'un cor de chasse partit de l'entresol d'un marchand de vin, et fit pousser à un petit chien les plus affreux gémissemens. Garnier se sentit inondé du sentiment de l'harmonie, et un déluge de pleurs s'appêtait à le soulager, lorsqu'on tira le cordon de la sonnette.

Un domestique en livrée parut à la porte. Garnier le reconnut, c'était celui du jeune trois étoiles, son ami d'enfance et son camarade de collège. Souvent l'équipage bruyant de l'homme de plaisir s'était arrêté à la porte du modeste étudiant ; souvent Garnier, rasant les boutiques sur la pointe du pied, comme une hirondelle en temps de pluie, s'était rendu à l'hôtel splendide du père de trois étoiles, après avoir, du bout de ses gants beurre frais, soulevé légèrement le marteau nouvellement verni ; ses bas de soie mouchetés de crotte s'étaient enfoncés avec onction dans la laine moelleuse des tapis. Souvent inondé de vin, Garnier avait passé de bonnes heures au bruit des verres et des assiettes, et parfois au dessert, les coudes sur la table, il avait décoché l'anecdote concise dont le trait, tant soit peu satanique, déridait le noble foyer. — Jamais la figure osseuse et abasourdie du laquais

qui venait de sonner ne s'était présentée devant lui dans un moment plus opportun ; une lettre fut bientôt ouverte. Voici ce qu'elle contenait :

« Mon cher ami, prêt à partir pour, etc., où je reste trois semaines, j'ai à te dire que, etc.

» *Signé* TROIS ÉTOILES.

• » *Post-scriptum.* Fais-moi le plaisir de m'envoyer deux douzaines de crayons, et de monter mes chevaux le plus souvent que tu pourras ; tu sais qu'ils sont à toi et que cela m'oblige. Adieu, au revoir, Garnier. »

Que pensez-vous que fit Garnier ? qu'il se montra joyeux, qu'il courut à son habit vert ? Il ne se montra point joyeux ; il courut à son habit vert, c'est vrai, je n'en disconviens pas, mais il fronça les sourcils : ses mains allèrent naturellement s'enfoncer dans ses poches, comme pour en braver la profondeur. Son menton disparut dans sa cravate, sa clef dans son gousset ; et au moment où il tira sa porte, en disant à François de le suivre, l'ariette la plus folle s'élança de ses lèvres entr'ouvertes.

Je vous prie de remarquer que je ne-plaisante point, et que cette histoire n'est point un conte. Garnier demeure rue Poirée ; sa famille est de Lons-le-Saulnier.

Dès que Garnier fut chez trois étoiles, il monta à cheval. Dès qu'il fut à cheval, il fut au bois ; dès qu'il

fut au bois, il chercha de côté et d'autre la beauté qu'il avait vue aux Bouffes.

Elle passa aussitôt près de lui, très-lentement et en voiture découverte. Il la regarda à plusieurs reprises; mais il ne la reconnut pas, attendu qu'elle avait oublié de mettre sa robe orange, et qu'elle était en douillette bleue. Quant à elle, elle ne le reconnut pas non plus, quoiqu'il eût toujours son habit vert, attendu que la veille elle n'avait fait aucune attention à lui.

Garnier, depuis trois heures jusqu'à cinq, ne cessa de s'évertuer de la manière la plus affreuse pour découvrir une robe orange. Une légère averse commençait à tomber, les équipages se pressaient en grand nombre à la porte Maillot; les voiles se baissaient, les capotes des voitures se relevaient, les cavaliers anglais ouvraient leurs parapluies, tandis que les français faisaient siffler leurs cravaches contre le vent lourd et humide qui déteignait leurs moustaches frisées. Au moment où Garnier, perdu dans cette foule, venait de piquer des deux vers la rue Poirée, une robe du plus bel orange passa devant lui comme un éclair. Garnier s'arrêta court, c'est-à-dire voulut s'arrêter court; mais son cheval étant d'un autre avis, il y eut entre eux une petite contestation. Le cheval, habitué à une main ferme, donnait de si bonnes raisons pour continuer sa

route, que Garnier faillit s'y rendre en tombant à la renverse. Il ne s'entêta pas, et élevant les guides, il partit comme un trait sur les traces de la robe orange. Il fut bientôt à côté de la voiture, et de la porte Maillot à la rue de Rivoli, ce ne furent qu'ceillades meurtrières et soupirs à la dérobée.

Garnier était bien fait de sa personne, petit et joufflu. Une immense forêt de cheveux noirs, dont le désordre annonçait un homme supérieur, lui avait, en dépit de ses prétentions byroniennes, mérité le surnom de Werther crépu. Tant que le cheval de trois étoiles pensait à ses affaires en marchant, Garnier se laissait aller avec assez d'aisance. Son unique habit, par la grande habitude qu'ils avaient de vivre ensemble, avait fini par s'accommoder à sa taille; d'autre part, la pluie augmentait le mérite de sa démarche.

La dame orange, de son côté, était sèche et délibérée; elle avait de la bouche jusqu'aux oreilles, et du front jusqu'à l'occiput : bien faite d'ailleurs, d'une grande et belle taille; une de ces beautés parisiennes qui ont leur éclat au bal, et dont quelqu'un a dit qu'elles devaient aller aux Tuileries avec un bougeoir à la main.

Garnier lui revint à la tête au moment où, en rentrant chez elle, sa femme-de-chambre lui apporta ses pantoufles; elle y pensa jusqu'à six heures un quart, heure où elle fut dîner en ville.

En sorte que huit jours consécutifs se passèrent de la manière suivante : à quatre heures du soir Garnier montait à cheval, allait au bois, apercevait la dame orange, tâchait de prendre le petit galop, et escortait la calèche. La dame regardait Garnier depuis la porte Maillot jusqu'à la rue de Rivoli, et pensait à lui en mettant ses pantouffles, jusqu'à six heures un quart, heure où elle allait dîner en ville ou chez elle.

Le neuvième jour il fit une pluie battante. Voilà où j'attendais Garnier. Plus de cheval, plus de dame orange; un frisson mortel le parcourut : c'était la lune rousse qui commençait.

Le poêle, à demi mort de froid, supporta de nouveau le front rêveur de Garnier. L'habit vert reprit sa pose mélancolique sur la chaise rompue, et le pistolet inoffensif fut regardé de travers chaque matin et chaque soir.

Il fallait en finir. Garnier prit une plume et écrivit : « Madame, depuis long-temps que je vous suis par-
tout, peut-être ne m'avez-vous pas fait l'honneur.... »

Au fait, je suis bien bon de vous dire ce qu'il écrivit; il écrivit ce que tout le monde écrit, ce qu'Adam écrivait à Ève, ce que vous avez écrit hier et ce que vous écrirez demain.

La dame orange fut émue; elle demanda l'adresse de Garnier, et lui défendit, dans sa réponse, de songer

à elle plus long-temps. Garnier, rempli du désespoir le plus affreux, passa le reste de la journée sous ses fenêtres. A la nuit tombante, il causa une demi-heure avec le concierge, faute d'argent, avec la plus grande politesse. La femme-de-chambre lui entr'ouvrit la porte, et, marchant sur la patte du petit chien, il se précipita aux pieds de la belle Amélie.

Garnier, comme on l'a dit, comprenait la passion échevelée, l'amour dramatique et quantité d'autres belles choses qui sont dans nos habitudes. La dame le fit mettre à la porte après s'être laissé baiser la main.

Le lendemain, contre toute attente, il fit un beau soleil ; Garnier, enivré de langueur, envoya chez la dame orange ; il lui demandait un rendez-vous, qui lui fut accordé. A quatre heures il monta à cheval ; le rendez-vous était pour neuf heures. La dame orange parut au bois. Ses yeux étaient à demi fermés pour indiquer la fatigue d'une nuit de remords ; elle s'était penchée beaucoup plus que de coutume dans le fond de sa voiture, et le peu de rouge qu'elle avait, marquait la crainte et l'espérance.

Il arriva qu'un groupe de jeunes gens qui, la veille au soir, s'étaient jetés la dame orange à la tête, dans un cotillon de deux heures et demie, s'arrêta autour de sa voiture. Elle avait dansé comme un ange ; sa parure était la plus délicieuse du monde, et Garnier,

soufflant dans ses doigts, sentit qu'il fallait payer de sa personne.

J'ai dit plus haut que deux événemens, frivoles en apparence et entièrement dus au hasard, décidèrent du sort de Garnier. En ce moment il était parvenu au plus haut degré du bonheur, son étoile était à son zénith; celle de la dame orange s'en approchait en scintillant comme une tremblante planète. Son idéal descendait sur la terre; et comme le Théodore de Lope de Véga, il était prêt à tendre les bras au ciel, en s'écriant : « Fortune, mets un clou d'or à l'essieu de ta roue! car ici tu dois t'arrêter! »

Il s'élança vers la dame orange, voulant se mêler au groupe qui la félicitait. Malheureusement, pour s'élançer, il enfonça imprudemment ses deux éperons dans le ventre du cheval de trois étoiles, qui pensait à ses affaires. Il y eut encore une petite contestation; mais cette fois les raisons du cheval furent si bonnes et si frappantes, que Garnier, convaincu, tomba la tête la première sans se faire le moindre mal.

J'ai annoncé que cette histoire est vraie; j'ai dit la demeure de Garnier; la vérité m'oblige à ajouter que la calèche continua sa marche, et que le soir, lorsque Garnier, dans le dernier excès de la joie, se rendit à l'hôtel de la dame orange, il trouva la porte fermée.

La dame s'était-elle moquée du pauvre garçon, ou sa

chute malencontreuse l'avait-elle dégoûtée de lui ? Rien, il est vrai, n'avait motivé cet accident ; mais si elle eût connu Garnier, elle aurait su que bien rarement les innombrables accidens qui lui arrivaient étaient motivés. Le hasard, ce dieu des audacieux, semblait faire jouer sans cesse autour de lui, comme autant de farfadets remplis de malice, les déboires les plus ironiques. Qu'on me permette d'en citer un exemple. Un jour, Garnier, voulant écrire une lettre, laissa tomber sa plume et marcha dessus. Il en prit une neuve, et se coupa au doigt en la taillant. Il ouvrit un tiroir pour prendre du taffetas d'Angleterre : le tiroir résista ; puis, cédant tout-à-coup avec violence, il renversa toute son encre rouge sur sa provision de papier blanc. L'encre gagnait de plus en plus, et, se divisant en mille canaux, dessinait des arabesques qui menaçaient de s'étendre jusqu'à son pantalon neuf. Cependant Garnier, sa plume entre les dents, n'osait porter sur rien ses doigts ensanglantés ; il donna un grand coup de coude dans le tiroir, et dans la douleur que lui causa la clef qu'il avait heurtée, il fit aussitôt un soubresaut en arrière. Sa chaise manqua des quatre pieds ; ce fut alors que son paravent, placé derrière lui, perdit équilibre, et, s'abattant avec une majestueuse lenteur, couvrit de ses ailes déployées la table, la chaise, la chandelle et Garnier.

Ceci paraîtra peut-être puéril au lecteur ; c'étaient

là cependant les plus grands malheurs de Garnier ; mais comme sa vie en était tissée, ses désagrémens les plus légers, se succédant ainsi sans relâche, finissaient, comme autant de gouttes d'eau, par composer un torrent implacable sous lequel Garnier se débattait en vain dans le plus affreux désespoir.

Dépérissant de honte et de rage, il ne pouvait concevoir comment une chute de cheval dans une allée sablée pouvait suffire pour lui faire perdre un cœur de femme. Il jura de ne plus aller au bois, de ne plus revoir Amélie, et sa bulle de savon, crevée par une épingle, lui remplit la cervelle de gaz méphitique en s'évaporant dans les airs. « Je ne m'étais pourtant pas fait le moindre mal, » se disait-il un matin en regardant dans un miroir sa face rubiconde couverte de larges estafilades de rasoir. Le pauvre diable ne songeait pas que c'était là le mal précisément. S'il s'était seulement enfoncé une côte, tout était sauvé, et les larmes les plus tendres, les baumes les plus fins auraient coulé le soir sur sa blessure. Alors il aurait pu, comme Caton l'Ancien, déchirer l'appareil sanglant et mourir pour celle qu'il aimait. Mais il s'était relevé à l'instant même, et il avait cru bien faire, en recevant avec un sourire la cruelle insulte du destin.

La plus noire mélancolie s'empara de lui : jamais il n'avait été plus complètement Byron. Pour la première

fois de sa vie, il était en droit de haïr l'espèce humaine. Il renonça au monde, et écrivit d'une main ferme sur la première feuille d'une belle main de papier blanc le titre d'un roman par lettres avec cette épigraphe :

« *Frailty thy name is woman.* »

Mais la dame orange avait pour mari le plus singulier des hommes. C'était un gros baril de bière mousseuse. Son nez ne saurait être comparé qu'à la trompette du jugement dernier. Tout ce qu'il faisait, tout ce qu'il disait, ressemblait au bruit d'une charrette. Si l'idée lui était jamais venue de se cacher dans l'appartement de sa femme pour surprendre quelque intrigue, il lui aurait pris à coup sûr, comme dans la chanson italienne, un effroyable éternument. Mais jamais pareille idée ne lui était venue. Entre deux profondes ornières, sa vie s'écoulait doucement, soulevée çà et là par les cahots de son gros rire. Depuis quinze ans de mariage, il s'était pris régulièrement de passion pour tous les adorateurs de sa femme. Il n'avait jamais vu Garnier qu'une fois ou deux ; mais cette irrésistible sympathie n'avait pas manqué son effet, et dès qu'il eut organisé pour le printemps ses diners périodiques à la campagne, il fallut, bon gré malgré, que sa nouvelle connaissance en fût.

Me promenant un jour à cette époque dans le jardin de ce brave homme avec mon ami Garnier, je lui faisais remarquer comme le bonheur dépend ici-bas de peu de chose : que se serait-il passé le 27 juillet s'il avait fait une pluie battante ? Que serait devenu l'univers, si Brutus, aux ides de mars, eût avalé, comme Anacréon, un grain de raisin de travers ? Que feriez-vous vous-même si vous gagniez à la loterie ?

Garnier, ne mettant point à la loterie, niait positivement la chose. Il détestait la littérature philosophique, et s'était opiniâtré toute sa vie à s'abandonner avec confiance à ce même hasard qui le mystifiait si assidument. Il leva les yeux au ciel. Hélas ! sa brillante étoile avait disparu. La planète de la dame orange brillait solitaire et orgueilleuse dans un éther sans nuages. Un léger coup de vent fit frémir les feuilles, et une molle vapeur, glissant sur les collines lointaines, s'éleva tout-à-coup de l'horizon. Elle monta silencieusement vers la voie lactée ; puis, s'épaississant de plus en plus, elle s'arrêta, comme incertaine de sa marche. Les rossignols chantaient au bord de la pièce d'eau ; les fleurs s'épanouissaient sous la rosée. Un bruit sourd et éloigné annonça que l'air se chargeait d'électricité ; alors la nue s'abaissa sur la terre, et, comme par un ressort magique, étendit deux sombres ailes de l'orient à l'occident. Une faible fissure, semblable à une meur-

rière profonde, laissait seule encore apercevoir l'immensité. La planète de la dame orange y scintillait pleine d'audace. Comme une flèche lancée par un arc mogol, ses rayons acérés traçaient du ciel à la terre une hyperbole de feu. Mais c'est en vain qu'elle luttait contre l'orage, et la nuée, crevant tout-à-coup avec un fracas terrible, la dévora et l'anéantit.

La pluie nous avait forcés à rentrer dans le salon, et nous primes bientôt place à table. Garnier, ne pouvant guérir son fatal amour, ne manquait pas de faire la plus sotté figure partout où il se montrait. La dame orange, il faut en convenir, le dédaignait complètement. Jamais elle n'avait été plus à la mode.

Ce jour-là surtout, il n'avait jamais été en butte à des railleries plus mordantes, à de plus cruelles agaceries. L'ironie est une figure de rhétorique qui, lorsqu'elle n'est pas trop prodiguée, est du plus grand effet. Ce qui portait la belle Amélie à rire outre mesure, c'est qu'elle avait les dents fort belles. A chaque trait piquant qui sortait de ses lèvres au-dessus du bruit de la vaiselle et du trépignement des laquais, croassait la gatté bruyante de l'amphytrion. Garnier se montra d'abord très-peu sensible à tout ce qui se passait autour de lui; tout en se dandinant à trois pieds de la table et en marchant sur sa serviette, il se conformait scrupuleusement à ses habitudes dévorantes : la tête penchée

sur son assiette, il ne laissait jamais le maître-d'hôtel effleurer en vain, dans sa tournée, sa crinière hérissée; et si, par hasard, il entendait un mot de la conversation, il se contentait de se balancer à droite et à gauche en regardant ses voisins d'un air inquiet.

Au dessert, deux auteurs romantiques et un lieutenant de hussards s'étant pris à déraisonner, le curé du village baissa la tête; il aperçut devant lui un bowl d'eau tiède dont il ignorait complètement l'usage. C'était la première fois qu'il sortait de son presbytère pour dîner au château; et après avoir hésité quelques momens, il prit le parti courageux d'avalier, par politesse, la fade potion. La dame orange s'en aperçut, et, charmée de cette aventure, fixa ses grands yeux sur Garnier, espérant qu'il en ferait autant. Garnier était, de son naturel, la plus distraite créature du monde. On le rencontrait quelquefois sans chapeau, et toutes les fois qu'il se trouvait chargé, dans la rue, d'un paquet assez fort pour l'obliger à prendre un fiacre, il oubliait infailliblement dans la voiture ce qui l'avait forcé à y monter.

Il n'avalait point le bowl, mais il fut sur le point de le faire, et s'arrêta au parti de le laisser tomber doucement sur les genoux de sa voisine. La dame orange n'y put tenir, et pour étouffer un grand éclat de rire, elle mordit précipitamment dans une amande qu'elle

prit pour une praline. Je ne sais trop comment la chose arriva, et si l'amande était une noisette ; mais le fait est qu'elle se cassa net une dent du milieu. La dent tomba dans son assiette, et le domestique qui se trouvait derrière l'enleva aussitôt. Amélie n'avait pas poussé un cri ; elle posa le coude sur la table, et regarda autour d'elle si on s'en était aperçu. Tout le monde l'avait vu distinctement, tous les regards étaient sur elle, et les plus charitables des convives ne manquèrent pas de crier à tue tête.

Impossible de faire remettre la dent funeste. » Madame une telle a une dent postiche. » Déjà elle entendait chuchoter, sa beauté était perdue, son règne était passé.

Garnier la dévorait des yeux. Comme il la plaignait sincèrement, lui, que cette fatale beauté avait réduit au désespoir ! Comme il serait tombé de cheval huit jours de suite, tous les matins et tous les soirs, devant la ville et la campagne, pour rattacher à cette bouche adorée la perle qui en était tombée ! comme il souffrait pour elle ! comme de grosses larmes roulaient dans ses yeux ! comme il la suivit tristement lorsque, prenant son châle et son chapeau, elle se fut enfuie dans le jardin pour y pleurer à chaudes larmes !

Amélie était au désespoir ; son étoile était tombée dans l'immensité. De tant de plaisirs et d'orgueil, il ne

lui restait que la pitié du monde, et quarante ans à vivre avec une dent de moins.

La belle Amélie prit Garnier pour amant ; elle est partie avec lui pour l'Italie. Les dernières lettres de Milan annoncent que sa dent est parfaitement remplacée, et qu'elle a les noisettes en horreur.

GEORGE SAND.



TABLE.

	Pages.
TROIS JOURNÉES D'UNE FEMME LÉGÈRE. — Madame Pauline.	
Adèle de Courcival.	1
ET POURTANT LE SOLEIL BRILLAIT... — Mademoiselle Aimable Le Bot.	41
LA LAVEUSE DE NUIT. — Mademoiselle Aimée Harelle. . .	103
JEAN DE LUNEL L'INDIFFÉRENT. — Comtesse Palli, de Florence.	167
UN SECRET DE FAMILLE. — Madame L. D. de Sceaux. . .	189
L'HOMME CHAUVÉ. — La marquise de Sierra.	243
LA FILLE D'UN MARQUIS. — Louise Leneveux.	283
L'ANGLAIS. — Clémence Bailleul.	329
GARNIER. — George Sand.	353

4

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



AA 000 202 511 2

